



HAL
open science

Politique et la micropolitique de la langue

Evgeny Blinov

► **To cite this version:**

Evgeny Blinov. Politique et la micropolitique de la langue. Philosophie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2014. Français. NNT: 2014TOU20075 . tel-01177074

HAL Id: tel-01177074

<https://theses.hal.science/tel-01177074>

Submitted on 16 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université
de Toulouse

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Présentée et soutenue par :

Evgeny Blinov

Le 15 septembre 2014

Titre :

La politique et la micropolitique de la langue

ED ALLPH@ : Philosophie

Unité de recherche :

ERRAPHIS

Directeur(s) de Thèse :

Dr. Guillaume Sibertin-Blanc (Mdc-HDR)

Dr. Prof. Jean-Christophe Goddard

Rapporteurs :

Dr. Prof. Jacques Guilhaumou

Dr. Prof. James Williams

Autre(s) membre(s) du jury :

Dr. Frédéric Rambeau (Mdc)

Evgeny Blinov

Politique et micropolitique de la langue.

La thèse de doctorat

Université Toulouse 2 Jean Jaurès

Ecole doctorale ALPHA

Sous la direction de :

Mcf (HDR) Guillaume Sibertin-Blanc

Prof. Jean-Christophe Goddard

Toulouse 2014

Remerciements.

Je tiens à remercier mes directeurs de recherche, Jean-Christophe Goddard et Guillaume Sibertin-Blanc, qui la soutiennent depuis mon travail de master. Je les remercie pour leur patience, mais aussi pour leur passion pour la pensée de Gilles Deleuze. Mes remerciements vont aussi à tous mes collègues de la grande aventure Erasmus Mundus Europhilosophie, de la revue *Interpretationes* et de l'équipe de recherche ERRAPHIS de l'Université Toulouse Jean Jaurès, en particulier à Arnaud François et Flora Bastiani. A titre personnel, j'aimerais exprimer ma gratitude envers ma mère et Dr. Masumi Nagasaka pour leur soutien constant et infatigable.

Table de matières

Introduction.

1) Comment la révolution dans la langue est-elle possible ?	10
2) La musique de la révolution et la découverte de la micropolitique.	13
3) Socio-fonctionnalisme et nouvelle typologie de la véhicularité langagière	17
4) Langue et société : problème de l'asymétrie méthodologique.....	19
5) Idéologies et utopies langagières et problème des sources.....	23
6) Etude comparée de la centralisation du français et du russe, la différence de deux modèles	24
7) Les objectifs du projet de l'étude comparée et son contexte théorique.....	31

Partie 1

Projet deleuzien de la Philosophie politique de la langue et son contexte pluridisciplinaire.

CHAPITRE 1 - La sémiotique deleuzienne entre Nietzsche et structuralisme

1.1.1 Le problème des signes chez Deleuze

1.1.1.1. La <i>semiotica prima</i> et le commencement de la philosophie.....	35
1.1.1.2. Trois manières de lire la philosophie de la langue deleuzienne.....	39

1.2.2 De la philologie active au structuralisme : le problème de la langue

1.2.2.1. La symptomatologie nietzschéenne et la « philologie active ». Pluralisme contra Utilitarisme.....	42
1.2.2.2. Le structuralisme et la révolution permanente	46

1.2.2.3. Émetteur des signes et l'« idée linguistique »	51
---	----

CHAPITRE 2 - Deleuze et la philosophie politique de la langue

1.2.1. Passage à la politique. Le débat autour de la contribution de Guattari	55
--	-----------

1.2.2. Anti-Œdipe : la sémiotique originaire et l'histoire générale

1.2.2.1. Machine de guerre contre le structuralisme	59
1.2.2.2. Déterritorialisation du signe : l'origine de la langue et l'histoire universelle.....	61
1.2.2.3. Machine capitaliste et les reterritorialisations réactionnaires. Le mouvement vers la langue homogénéisée.....	64

1.2.3. Kafka et l'Empire des Habsbourg, la théorie tétralinguistique

1.2.3.1. La situation linguistique de l'empire de Habsbourg : la ville de Prague et ses minorités.....	69
1.2.3.2. Le schéma tétraglossique, les fonction du langage et trois types de la reterritorialisation.....	74
1.2.3.3. La nouvelle typologie de véhicularité langagière et le cercle herméneutique du socio-fonctionnalisme	77

1.2.4. Les postulats de la linguistique, la sémiotique générale et la théorie des mots d'ordre

1.2.4.1. Aspect critique : Postulats de la linguistique et la sémiologie générale.....	82
1.2.4.2. La théorie des mots d'ordre.....	96

Conclusions	91
--------------------------	-----------

Partie 2

Politique de la langue en France : de l'ordre de mots aux mots d'ordre

CHAPITRE 1. Le destin du Français: de la langue du roi à la République des lettres

2.1.1. Des empires plurilingues aux Etats-nations : approche fonctionnelle

2.1.1.1. Deleuze et le discours républicain.....94

2.1.1.2. L'encyclopédie chinoise et les empires plurilingues96

2.1.2. Français, langue du Roi et des trois Etats. Trois reterritorisations sous l'Ancien Régime

2.1.2.1. Théorie trifonctionnelle et tétraglossie99

2.1.2.2. Fonction véhiculaire – Première reterritorialisation, l'ordonnance
de Villers-Cotterêts et ses mythes.....102

2.1.2.3. Fonction référentielle – Deuxième reterritorialisation.
De « l'idiome vulgaire » à l'empire de l'opinion.....105

2.1.2.4. Fonction mythique - Troisième Reterritorialisation.
Guerres de la religion et le français.....108

2.1.2.5. Territorialité primitive : le plurilinguisme au quotidien.....110

CHAPITRE 2. La naissance de la politique de la langue en France à l'époque de la Grande Révolution

2.2.1. L'universalité du Français et l'histoire sociale

2.2.1.1. Le projet de Ferdinand Brunot et l'histoire sociale de la langue :
le *french theory* ?.....113

2.2.1.2. Le français en Europe et en France : omniprésent ou « à peine balbutié ».....121

2.2.2. Rousseau et la langue de la liberté

2.2.2.1. Rousseau et la Révolution : le « premier législateur de la République ».....	126
2.2.2.2. Rousseau sur l'origine de la langue et l'origine de la société.....	128
2.2.2.3. Sur l'importance de la bonne acoustique ou comment « s'adresser au champ du peuple »	132

2.2.3. La naissance de la politique de langue pendant la Grande Révolution Française

2.2.3.1. Le paradoxe du législateur et le projet de la traduction des décrets.....	136
2.2.3.2. Le rapport de Barère – l'identité de la langue et la naissance de la Vendée.....	138
2.2.3.3. Le rapport de Gregoire « extirpation de Patois » et le renouvellement de la nomenclature.....	141
2.2.3.4. Perfectionnement ou la régénération ? Abus de mots et l'Assemblée Nationale de langue	147

Conclusions	150
--------------------------	-----

Partie 3

La politique de la langue en Russie et l'Union Soviétique : de la « prison des peuples » aux 130 langues « égaux en droit »

CHAPITRE 1. Russie et le choix de la civilisation

3.1.1. Russie et l'Europe : la quête identitaire

3.1.1.1 Rousseau contra Voltaire : les reformes de Pierre ou la civilisation précoce.....	153
3.1.1.2. Deux concepts de la nation. La Russie entre Lumières et Romantisme.....	156

3.1.2 Le développement du russe et la politique de la langue avant la révolution

3.1.2.1. Les archaïstes et les novateurs : quel voie pour la littérature russe ?	159
--	-----

3.1.2.2. La politique de la langue de l'Empire Russe et le problème des « périphéries occidentales »	163
--	-----

CHAPITRE 2. La politique de langue en URSS: le chantier communiste et l'enracinement

3.2.1. Prémisses du chantier langagier communiste : Formalisme plus enracinement du pays entier

3.2.1.1 Le concept soviétique de « natsionalnostj » et sa différence avec la modèle républicaine française.....	169
---	-----

3.2.1.2. Formalisme et la méthode sociologique.....	172
---	-----

3.2.2 La Politique « d'enracinement » et ses aspects langagiers

3.2.2.1. Enracinement et décolonisation : « natsionalnostj » et la langue.....	176
--	-----

3.2.2.2. Polivanov et l'« ingénierie social de l'avenir ».....	183
--	-----

3.2.2.3. La réduction d'enracinement et le «grand tournant » Stalinién.....	189
---	-----

Conclusions	191
--------------------------	-----

Conclusions générales	193
------------------------------------	-----

Bibliographie	195
----------------------------	-----

Abstract	225
-----------------------	-----

Les ouvrages de Deleuze sont cités sous les abréviations suivantes :

ES *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume.* Paris, P.U.F., 1953.

NPh *Nietzsche et la philosophie.* Paris, P.U.F., 1962.

PS *Marcel Proust et les signes.* Paris, P.U.F., 1964 ; rééd. augm. *Proust et les signes.*

PSM *Présentation de Sacher-Masoch.* Paris, Minuit, 1967.

DR *Différence et répétition.* Paris, P.U.F., 1968.

SPE *Spinoza et le problème de l'expression.* Paris, Minuit, 1968.

LS *Logique du sens.* Paris, Minuit, 1969.

AO — avec F. Guattari, *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie.* Paris, Minuit, 1972.

KLM — avec F. Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure.* Paris, Minuit, 1975.

D — avec C. Parnet, *Dialogues.* Paris, Flammarion, 1977, rééd. augm. 1996.

MP — avec F. Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie.* Paris, Minuit, 1980.

QPh — avec F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Minuit, 1991. *CC Critique et clinique,* Paris, Minuit, 1993.

Introduction.

Donner le plan d'un ouvrage est en général une peine de luxe et de vanité, où l'on cherche à se donner des airs de génie créateur, quand on exige ou qu'on blâme ce dont on est soi-même incapable, qu'on recommande une recherche sans savoir où l'instituer, bien qu'il y eût déjà quelque chose de mieux à faire pour un bon plan de critique rationnelle de se borner, suivant l'usage, à des vœux estimables.

Kant, *Prolégomènes*.

1) Comment la révolution dans la langue est-elle possible ?

Depuis un siècle, on ne cesse de dénoncer la célèbre déclaration de Saussure qui affirme l'impossibilité de l'action consciente d'une société sur sa langue. Dans son *Cours de la linguistique générale* il postule le caractère exceptionnel de la langue parmi les autres institutions sociales:

Les prescriptions d'un code, les rites d'une religion, les signaux maritimes etc., n'occupent jamais qu'un certain nombre des individus à la fois et pendant un temps limité ; la langue au contraire, chacun y participe à tout instant, et c'est pourquoi elle subit sans cesse l'influence de tous. Ce fait capital a montré l'impossibilité de la révolution. La langue est de toutes les institutions sociales celle qui offre le moins de prise aux initiatives¹.

Cette assertion va de pair avec l'idée fondamentale du projet saussurien selon laquelle le seul objet de la linguistique en tant que science est « la vie normale et régulière d'un idiome déjà constitué »². L'un des buts de notre étude est de montrer que la tendance consistant à entreprendre l'« action consciente » sur la langue est l'affaire des gouvernements révolutionnaires qui sont peu concernés par la « vie normale et régulière » de l'ensemble des leurs institutions sociales. De surcroît le trait essentiel du volontarisme révolutionnaire est le soupçon profond à l'égard de tout ce qui peut échapper à son contrôle.

Par conséquent, en prétendant analyser « la vie des signes au sein de la vie sociale »³, le structuralisme saussurien présuppose que la langue a un statut privilégié en tant que méta-institution inflexible à « l'action libre de la société ». Il est peu étonnant qu'une telle approche ne puisse satisfaire les bâtisseurs de la nouvelle société soit-elle la « république absolue » ou la « société sans

¹ F. SAUSSURE, *Cours de la linguistique générale*. Paris, Payot, 2005, p.108.

² *Ibid.*, p.105.

³ *Ibid.*, p.33.

classes ». Ainsi Lev Jakubinkij, l'un des fondateurs de l'OPOJAZ⁴, et une figure majeure du premier formalisme russe, qualifie le postulat saussurien d'attribut de « l'idéologie de la bourgeoisie la plus réactionnaire du XIX et XXème siècle » dont l'objectif est de

... démontrer le caractère inaccessible aux masses ne serait-ce que dans la langue, de démontrer l'impossibilité d'une « politique » ne serait-ce que linguistique, de démontrer l'impossibilité d'une révolution ne serait-ce que dans la langue⁵.

L'attitude critique envers cet aspect du structuralisme que l'on peut qualifier avec Carl Schmitt de « dépolitisation » ou de « neutralisation », comme beaucoup d'autres problèmes du formalisme russe, trouvera un écho dans les débats de la philosophie française des années soixante-quatre-vingt⁶. Deleuze et Guattari, Derrida ou Foucault, des lacaniens ou des althussériens montreront leur insatisfaction à l'égard de la méthodologie structuraliste en raison de son incapacité à analyser les rapports entre la langue et le pouvoir. On doit insister ainsi sur le rôle majeur de l'école d'épistémologie historique française qui pense en termes de « ruptures » et « coupures épistémologiques » et qui ne cesse pas de développer, même dans ses versions les plus neutres et scientifiquement « dépolitisées », une théorie de la révolution. Le conflit méthodologique entre la tradition pour ainsi dire « républicaine » de l'histoire discrète et discontinue et la tendance structuraliste en termes d'évolutionnisme dans le domaine de la langue engendre une question transcendante : « *La politique de la langue, comment est-elle possible ?* ».

Néanmoins, il faut constater que l'exposition saussurienne de ce problème a le mérite de bien poser la question de la langue en tant que système des signes (en rapport avec les conditions

⁴ L'OPOJAZ (La société de l'étude de la langue poétique) et le cercle linguistique de Moscou sont deux berceaux du formalisme russe. Voir ERLICH, V. *The Russian formalism. History – doctrine*. Mouton & Co, Hague, 1955, pp. 45-65.

⁵ I. IVANOVA, *Lev Jakubinskij, une linguistique de la parole*. Limoges, Lambert Lukas, 2012. p. 211.

⁶ Même si l'on ne peut pas toujours parler de l'influence directe étant donné le nombre limité des textes disponibles dans la traduction française. Sur la dépolitisation voir C. SCHMITT, *C. La notion politique*. (1932), Paris, Flammarion, 2009, pp. 131-150.

« normales » de son étude scientifique) et de la place de ce système parmi les autres institutions sociales. Toutefois l'idée de la langue en tant qu'« héritage de l'époque précédente » est sans doute inacceptable pour les révolutionnaires qui visent la transformation totale de la société. Pour entrer d'emblée dans la problématique citons deux passages qui caractérisent cette ambiance révolutionnaire. Le premier appartient à l'homme qui, selon la monumentale *Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot, en quelque sorte « personnifie » l'idée même de la politique de la langue – l'abbé Grégoire. Dans son célèbre rapport *Sur les idiomes* qui date du 2 juillet 1794 il déclare :

Une nouvelle grammaire et un nouveau dictionnaire ne paraissent aux hommes vulgaires qu'un objet de la littérature. L'homme qui voit à grande distance placera cette mesure dans ses conceptions politiques. Il faut qu'on ne puisse apprendre notre langue sans pomper nos principes⁷.

Brunot, dont le projet entier de l'histoire du français appartient pleinement à l'idéologie de la Troisième République, conclut, non sans raison, que cette manière de penser avait une grande influence « non seulement sur l'avenir des langues mais sur le destin des nations »⁸. La deuxième citation peut servir de preuve que les acteurs de la révolution russe, qui ont songé à « raviver l'incendie mondial » et ainsi à dépasser l'étroitesse du « nationalisme bourgeois », n'ont pas seulement placé la politique de la langue parmi leurs principes mais y voyaient l'instrument de la création de la société à venir. Ce passage s'avère d'autant plus significatif qu'il est issu d'un texte d'un penseur peu sympathisant de la Révolution et contraint d'émigrer. Léon Chestov, étant probablement le plus connu en France parmi les philosophes russes de l'ancienne génération, a donné la description suivante du messianisme révolutionnaire :

La Russie sauvera l'Europe justement pour cette raison que, contrairement à l'Europe, la Russie croit à l'action magique du verbe. Si étrange que ce soit, les Bolcheviks, fervents du matérialisme, apparaissent en réalité

⁷ M. DE CERTEAU ; D. JULIA ; J. REVEL, *Une politique de la langue*. (1975), Paris, Gallimard, 2002, p. 349

⁸ F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*. (1931), Paris, Armand Colin, 1967, vol. IX (1), p.2.

comme les idéalistes les plus naïfs. Pour eux, les conditions réelles de la vie humaine n'existent pas. Ils sont convaincus que le verbe possède une puissance surnaturelle. Tout se fait sous l'ordre du verbe ; il s'agit seulement de se fier à lui hardiment⁹.

Chestov (1866-1938) était un contemporain de Brunot (1860-1938), il a publié son essai *Sur le bolchevisme* qui lui a valu sa première reconnaissance européenne en 1920, mais ses reproches formulés à l'égard de l'idéalisme semblent être fortement démodés : l'idée de la « puissance du verbe » n'était pas si étrange en Europe, même si elle n'était pas à l'ordre de jour. En même temps ses ex-concitoyens se posaient une question pratique : *comment construire la théorie matérialiste du langage qui serait capable de changer radicalement les « conditions réelles de la vie humaine » ?*

2) La musique de la révolution et la découverte de la micropolitique

Chestov n'était certainement pas une personne appropriée pour « écouter la musique de la révolution » comme le suggérait un poète russe. Toutefois l'idée de ses refrains a eu une importante résonance dans la philosophie française de l'Après-Guerre. Gilles Deleuze – dont la philosophie est une source majeure d'inspiration pour notre recherche y était particulièrement sensible. Pour lui le verbe a littéralement une « puissance surnaturelle » : « Le langage n'est pas la vie, il donne l'ordre à la vie ; la vie ne parle pas, elle écoute et attend »¹⁰. Deleuze voulait inscrire sa propre philosophie dans le sillage de « l'anti-hégélianisme généralisé »¹¹, mais on peut parler de la symétrie paradoxale entre son projet et celui d'Hegel dans la *Phénoménologie de l'Esprit* : en un sens *Mille Plateaux* est une tentative de traiter « l'histoire générale » et une description cliniquement aiguë de la crise idéologique, méthodologique et stylistique de la philosophie contemporaine. Pour la caractériser on utilise parfois, surtout dans la littérature anglophone, le terme « poststructuralisme ». Cette

⁹ L. CHESTOFF, *Sur le bolchevisme*. Dans *Mercure de France*, 142 (503) 1920, p. 259.

¹⁰ *MP*, p.96.

¹¹ *DR*, p. 8.

évaluation, comme nous allons le montrer, n'est pas complètement injustifiée (et sans doute beaucoup plus correcte que de vieux clichés publicitaires comme l'expression « post-modernisme »), à condition que l'on constate que le projet de *Capitalisme et Schizophrénie* peut être également inscrit dans le cadre du post-freudisme, post-marxisme ou même post-nietzschéisme. Dans tous ces domaines Deleuze et Guattari cherchent une possibilité de transformation qu'ils appellent le « devenir révolutionnaire ». En ce sens, Deleuze est travaillé dans une autre dimension que Foucault qui se concentre sur des « effets normalisateurs » du pouvoir, car il vise en premier lieu des ruptures et des « lignes de fuite » dans les pratiques discursives et dans les institutions qui sont construites sur leur base. Probablement, la plus grande alternative qui s'ouvre dans la recherche des rapports entre la langue et le pouvoir consiste-t-elle à suivre la lignée foucauldienne qui permettra d'incorporer le processus historique de la normalisation langagière dans la totalité des codes de la société disciplinaire. Néanmoins notre perspective va demeurer deleuzienne car Foucault s'est concentré intentionnellement sur les analyses autour de la « gouvernementalité » et non sur la « souveraineté », tandis que la pensée révolutionnaire est inimaginable sans une réflexion sur le souverain¹².

Pour reprendre la question initiale, notre tâche est de comprendre ce que les révolutionnaires eux-mêmes entendaient par la « révolution dans la langue ». La logique de la mobilisation révolutionnaire présuppose la compréhensibilité de sa politique pour les « masses ». Toutefois dans les divers contextes cela pouvait signifier des choses très différentes. S'agit-il de la centralisation ou du « fédéralisme linguistique », de la promotion de « l'idiome national » ou du développement libre des « patois » ? Dans *Mille Plateaux* Deleuze et Guattari font une fois référence à un projet de Michel De Certeau et ses collaborateurs, consacré à l'analyse de la politique de la langue révolutionnaire qui s'avère d'une grande importance pour notre recherche. En faisant remarquer qu'il existe plusieurs sortes d'homogénéisations et de centralisations linguistiques, ils relèvent que

¹² Même s'il s'agissait de la « révolution conservatrice », comme dans le cas de Schmidt.

« la façon républicaine n'est pas forcément la même que la royale, et n'est pas moins dure »¹³. Mais pour les partisans de la révolution la « dureté » de ses mesures est justifiée par l'importance de leur but : on sait depuis Saint-Just qu'« on ne peut pas régner innocemment »¹⁴. Le problème consiste toujours dans la conformité de ses mesures extraordinaires avec les « lois naturelles » et les « maximes politiques » de Rousseau pour les Jacobins ou des « régularités historiques » et la doctrine de Marx pour les Bolcheviks. Pour construire l'apologie de la révolution il suffit de montrer que les principes de l'Ancien Régime sont opposés à la nature ou représentent un anachronisme et la déviation de l'histoire.

Toutefois nous croyons qu'il est possible de construire une théorie alternative de la révolution qui permettra d'analyser les transformations sociales qui dépassent les perspectives esquissées par la philosophie des Lumières ou par le communisme scientifique. Et dans cette théorie d'inspiration deleuzoguattarienne la politique de la langue va jouer un rôle de principe explicatif de premier ordre. Le neuvième plateau contient la description de la méthodologie deleuzoguattarienne bien articulée – ce qui représente un cas assez rare dans leur œuvre. En éclairant la distinction entre le macro et le micro niveau d'analyse dans la philosophie politique, les auteurs de *Mille Plateaux* précisent qu'il ne s'agit pas de la dichotomie classique entre l'individu et la société :

Car, finalement la différence n'est nullement entre le social et l'individuel (ou inter-individuel), mais entre le domaine molaire des représentations, qu'elles soient collectives ou individuelles, et le domaine moléculaire des croyances et des désirs, ou la distinction du social et de l'individu perd tous sens, puisque les flux ne sont attribuables à des individus que surcodables par les signifiants collectifs¹⁵

Il faut bien mettre en relief que dans *Mille Plateaux* le dualisme axiologique et méthodologique entre le « molaire » et le « moléculaire » est considérablement atténué par rapport à

¹³ *MP*, p.128.

¹⁴ SAINT-JUST. *Oeuvres complètes*. (1792) Gallimard, Paris, 2004, p.485.

¹⁵ *MP*, p.268.

l'Anti-Œdipe. Dans le deuxième volume de *Capitalisme et Schizophrénie* le niveau moléculaire perd son statut de domaine privilégié de la recherche : la micro et la macro politique sont considérées comme « deux plans complémentaires ». Mais il garde tout de même sa fonction clinique et diagnostique : ainsi Deleuze et Guattari considèrent les événements de Mai-68 comme « la révolution moléculaire » en raison du fait que ses conditions étaient « imperceptibles du point de vue de la macro-politique »¹⁶. Nous jugeons que l'expression « révolution moléculaire » est un pléonasme. Chaque révolution est tout d'abord moléculaire si on se remémore la définition classique de la situation révolutionnaire donnée par Lénine : « C'est seulement lorsque "ceux d'en bas" ne veulent plus et que "ceux d'en haut" ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière, c'est alors seulement que la révolution peut triompher »¹⁷. Par conséquent, il ne s'agit pas d'un divorce entre les « désirs et croyances » de « ceux d'en bas » et la volonté des élites de maintenir l'ancien régime qui est en mesure de créer les prémisses pour la révolution triomphante, mais d'une simultanéité des mouvements des masses avec le détraquement du mécanisme étatique. Ce n'est pas par hasard que de Gaulle et Pompidou, selon Deleuze et Guattari, ont mieux compris Mai-68 que la plupart des intellectuels avec leurs analyses rigides de prémisses macro-politiques.

À la suite de chaque révolution, triomphante ou ayant échoué (tout en escomptant l'ambiguïté de ces évaluations) on constate des transformations profondes de la société au niveau institutionnel et des « mentalités ». Les dirigeants révolutionnaires étaient bien conscients que les réformes économiques, administratives ou militaires étaient impossibles sans une « régénération nationale » ou la création de « l'homme nouveau ». Ces moments de transition nous donnent l'occasion unique d'étudier les ruptures dans les différents registres que l'on peut situer aux micro et macro niveaux d'analyse. On peut même supposer que c'est l'expérience révolutionnaire qui rend possible la

¹⁶ *ibid.*, p.264.

¹⁷ V. LENINE, *La Maladie infantile du communisme (le « gauchisme »)*. Moscou, Éditions de l'agence de presse Novosti, 1970. p.89.

véritable découverte de la micropolitique autrefois demeurée dans l'ombre des institutions et des segments « molaires ». Deleuze et Guattari introduisent une précision méthodologique très subtile, en supposant que pour distinguer le molaire et le moléculaire l'historien doit « assigner la période de coexistence ou de simultanéité de deux mouvements (décodage-déterritorialisation) d'une part, et d'autre part surcodage-reterritorialisation) »¹⁸. Par conséquent, l'une de principales tâches de notre projet est de montrer que rien ne peut servir mieux pour fixer ce moment de simultanéité de deux mouvements de la déterritorialisation et de la reterritorialisation que la politique de la langue révolutionnaire. La politique de la langue au sens propre doit impérativement être « à la fois micro et macropolitique ». L'abbé Grégoire, homme politique qui voyait loin, a indiqué le moyen de créer un nouvel « amalgame politique » qui va agir du même coup sur les deux plans :

Tout ce qu'on vient de dire appelle la conclusion que pour extirper les préjugés, développer toutes les vérités, tous les talents, toutes les vertus, fondre les citoyens dans la masse nationale, simplifier le mécanisme et faciliter le jeu de la machine politique, il faut l'identité du langage¹⁹.

3) Socio-fonctionnalisme et nouvelle typologie de la véhicularité langagière

Nous supposons que le geste deleuzien (ou deleuzoguattarien, nous allons employer ces deux termes comme des synonymes hormis dans des cas particuliers) nous offre de nouvelles possibilités dans le domaine des études de la politique de la langue. En même temps, notre but n'est pas de réaliser un exposé détaillé de sa démarche critique à l'égard de la linguistique – la véritable « science royale » de son époque. Premièrement, parce qu'il existe déjà des études assez exhaustives portant sur ce sujet, réalisées par Jean-Louis Lecerle et Guillaume Sibertin-Blanc²⁰. Deuxièmement, parce que cet aspect critique n'était pas de la première importance pour Deleuze

¹⁸ MP, p.269.

¹⁹ DE CERTEAU, *Politique de langue, op.cit.*, p. 341.

²⁰ J.J. LECERLE, *Deleuze and language*. London, Pallgrave Macmillan, 2002 ; G. SIBERTIN-BLANC. *Politique et clinique. Recherche sur la philosophie pratique de Gilles Deleuze. Thèse de doctorat*. Lille, 2006 www.univ-lille3.fr/fr/recherche/ecole-doctorale/theses/.

lui-même. Dans le *Capitalisme et Schizophrénie* la critique du structuralisme saussurien était un sujet secondaire loin d'avoir la même portée que les autres ouvrages phares de la même période comme *De la Grammatologie* de Derrida ou *Discours, Figure* de Lyotard. L'objectif de Deleuze était de détrôner la linguistique de sa position de modèle pour les autres systèmes sémiotiques, postulée par Saussure et développée d'une manière systématique par Hjelmslev et Benveniste. : « La linguistique n'est rien en dehors de la pragmatique (sémiotique ou politique) qui définit l'effectuation de la condition du langage et les usages des éléments de la langue »²¹. Sur ce point nous sommes parfaitement d'accord avec la lignée générale de l'étude de Sibertin-Blanc qui met en relief le caractère fonctionnaliste de la philosophie deleuzienne de la langue²². Pour notre part, nous allons montrer que ce fonctionnalisme est d'un type tout à fait particulier (on peut l'appeler socio-fonctionnalisme) qui se distingue nettement du fonctionnalisme classique de Jakobson ou de Martinet. Cette tendance fonctionnaliste nous servira d'argument nous permettant de comparer la démarche pour ainsi dire sociolinguistique de Deleuze avec les recherches des formalistes russes. C'est dans le troisième chapitre de *Kafka et la littérature mineure* qu'on trouvera la première ébauche de ce genre. Deleuze et Guattari montrent l'insuffisance de la dichotomie fort courante dans la sociolinguistique américaine entre la langue « vernaculaire » et « véhiculaire » en se référant au schéma tétralinguistique d'Henri Gobard qu'ils adaptent à leur propre concept de trois types la reterritorialisations²³. Pour le formuler en termes sociolinguistiques, les analyses deleuziennes nous permettront de *construire la nouvelle typologie de la véhicularité langagière*.

Dans « Postulats de linguistique » Deleuze et Guattari émettent des précisions importantes qui montrent clairement le vecteur de développement de leur socio-fonctionnalisme. C'est le concept de mots d'ordre qui est désormais le moteur du pragmatisme deleuzien : « La fonction du langage est

²¹ *MP*, p.109.

²² SIBERTIN-BLANC, *Politique et clinique. op.cit.*, p. 318.

²³ *KIM*, p. 43-44.

la transmission des mots d'ordre »²⁴. Tout polysémique et ambigu qu'il soit, ce concept est d'une importance cruciale, car il rassemble les parties hétérogènes de la philosophie politique de la langue deleuzienne. Pour nous c'est également l'un des éléments-clés qui rend possible l'application des concepts deleuziens à l'analyse de la politique de la langue révolutionnaire. La véritable naissance de la politique langagière est le projet de la traduction des décrets révolutionnaires en patois, dont la célèbre enquête de Grégoire n'était qu'un produit secondaire. Il ne sera pas trop excessif de formuler que la tâche immédiate de chaque révolution est la « transmission des mots d'ordre » dans les conditions où la machine politique de l'Ancien Régime ne correspond plus aux désirs de « ceux d'en bas ». Ainsi on aura la réponse deleuzienne à une question définitive de sociolinguistique, « *Les langues véhiculaires, qu'est-ce qu'elles véhiculent ?* », ce sont les mots d'ordre qu'elles véhiculent.

4) Langue et société : problème de l'asymétrie méthodologique

L'approche pragmatique-politique de Deleuze laisse supposer que la langue est se réduit à la question des rapports des forces institutionnalisées et hiérarchisées dans le cadre d'un « régime des signes » particulier:

La pragmatique doit refuser l'idée d'un invariant qui pourrait se soustraire aux transformations, même d'un invariant d'une « grammaticalité » dominante. Car le langage est affaire politique avant d'être affaire linguistique ; même l'appréciation des degrés de la grammaticalité est matière politique²⁵.

Néanmoins, le rôle de la langue parmi les autres systèmes sémiotiques s'avère plus complexe. Pour comprendre le contexte général de la critique deleuzienne il convient de formuler quelques propos généraux qui nous permettront de comprendre la portée méthodologique des sciences de la langue dans les années soixante et soixante-dix. Selon la conviction du structuralisme radical, entre

²⁴ *MP*, p.109.

²⁵ *Ibid.*, p.106.

la langue et les autres institutions sociales (à voir, les systèmes sémiotiques qui ne sont pas « l'affaire de tous ») il existe une « dissymétrie fondamentale » pour reprendre la définition de Benveniste. Cela signifie que la langue peut nous aider à interpréter la société mais que ce rapport est « irréversible ». Cette conception, que l'on pouvait déjà trouver chez Saussure, a été développée sous une forme systématique dans certains articles qui composent le deuxième volume de ses *Essais sur la linguistique générale*. Benveniste confirme que le problème central de la sémiologie est le « statut de la langue parmi les autres systèmes de signes »²⁶. Par ailleurs, il n'accepte pas la définition saussurienne de la sémiotique et la distingue nettement de la sémantique comme un autre mode de signification. Dans le schéma de la « signification double » de Benveniste la sémiotique s'occupe des rapports formels entre le signifié et le signifiant ou « d'un signe comme l'unité » et doit être simplement reconnue, tandis que la sémantique étudie le discours et doit être comprise. Par conséquent, les études de la sémantique historique peuvent nous munir d'une information précieuse sur les institutions des sociétés lointaines.

Néanmoins, même dans cette version historicisée du structuralisme il ne s'agit pas d'une « action consciente » de membres de la société sur leur langue. Benveniste introduit le schéma plus sophistiqué de la vision traditionnelle de la langue qu'il considère comme le miroir de la société, en proposant d'étudier la direction de la dérivation en comparant les termes correspondants comme, par exemple, dans son article « Deux modèles linguistiques de la cité »²⁷. Toutefois ses analyses sont toujours limitées par le vocabulaire qu'il qualifie d'« inventaire lexicale de la culture », sans faire irruption dans les autres domaines. Méthodologiquement, tout dépend de la définition stricte que l'on donne à la « langue » et de ce que l'on entend par sa structure. Ainsi pour lui, la langue russe n'a pas changé depuis la Révolution :

²⁶ E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, 2. (1974) Paris, Gallimard, 1997, p. 50.

²⁷ *Ibid.*, pp. 272-280.

Une même langue demeure stable à travers les bouleversements sociaux les plus profonds. Depuis 1917 la structure de la société russe a été profondément modifiée, c'est le moins qu'on puisse dire, mais rien de comparable n'est survenu dans la structure de la langue russe²⁸.

Du point de vue de Benveniste, c'est un argument pour l'évolution séparée de la langue et la société, mais ce postulat du structuralisme reformé, comme nous le verrons, était inacceptable pour de nombreux linguistes soviétiques dans les années vingt et trente. Bien plus que l'assertion que le lexique est susceptible de faire l'objet d'un changement conscient au cours de l'histoire, ils se sont posés la question de savoir si la « structure » de la langue pouvait être modifiée dans le cadre de la construction communiste. Evgenij Polivanov, « bâtisseur linguistique » infatigable et auteur de sa propre conception des sciences de la langue marxiste dont l'influence majeure sur le premier formalisme russe a été confirmée par Jacobson et Chklovski, insistait sur l'idée que l'influence indirecte des facteurs socio-économiques pouvait changer le « cours même de l'évolution linguistique ». Ainsi, en maîtrisant son effet et ses facteurs on sera capable de stimuler les transformations langagières les plus profondes possible, c'est-à-dire de faire la révolution dans la langue²⁹. Les propositions de Polivanov, si radicales qu'elles soient, restaient, tout de même, dans les limites de la science linguistique de son époque, tandis que les théories les plus extravagantes telles que la célèbre « nouvelle doctrine de la langue » de Nikolaï Marr, supportée jusqu'à un certain moment par Staline, allaient jusqu'à l'affirmation de l'inutilité de la grammaire.

On peut bien constater que les époques des « bouleversements sociaux » ne manquent pas de projets de transformation révolutionnaire des langues. Du point de vue du linguiste, les tentatives de transformer une langue peuvent être répertoriées selon la division formelle de sa science. Par exemple, Claude Hagège qui dénomme son approche la « linguistique socio-opérative », analyse les interventions du « constructeur de la langue » (language builder) consécutivement dans les

²⁸ *Ibid.*, p. 92.

²⁹ E. POLIVANOV, *Pour la science de la langue marxiste (Za marksistkoje jazykoznanije)*, (1931). Smolensk, SGPU, 2002, p.49.

domaines du lexique, de la phonologie et même de la morphosyntaxe³⁰. Si l'on voulait faire le bilan approximatif des opinions des linguistes sur son degré d'influence sur ces trois domaines, on devra conclure qu'elle est considérée comme significative au niveau du lexique, limitée au niveau de la phonétique et très contestée, voire impossible au niveau de la syntaxe. Dans la grammaire générative cette dernière possibilité est manifestement exclue : on sait pourtant que Chomsky a rapproché son projet de la doctrine cartésienne des idées innées. Cependant la position de Deleuze et Guattari dans cette dispute est plus proche des théories les plus audacieuses des linguistes soviétiques que de celles des générativistes américains: « Même le marqueur syntaxique de Chomsky est d'abord le marqueur de pouvoir »³¹. On aura l'occasion de voir que leurs références à l'avant-garde russe qui expérimentait sans cesse sur la morphologie et la syntaxe ne sont pas fortuites. Mais le détournement le plus important que l'on trouve chez Deleuze et Guattari est le changement radical de la perspective : ce ne sont plus les effets de la langue sur les institutions sociales ni les tentatives conscientes des transformations langagières qui sont en jeu. En premier lieu, on cherche à comprendre à quel moment la langue « intervient » et change les rapports de forces. Pour le formuler autrement : *l'objectif est de savoir comment un régime politique a une influence sur lui-même à un moment donné de l'histoire à travers la langue*. L'analyse de la distribution et de l'extension des mots d'ordre permet de fixer la transformation simultanée des « strates molaires » ou des institutions établies et les flux moléculaires des mouvements des « masses ».

³⁰ C. HAGEGE, *Language Builder*. Amsterdam, J. Benjamins, 1993, p.8.

³¹ *D*, p.21.

5) Idéologies et utopies langagières et problème des sources

Les procédés ci-dessus décrits, développés dans le cadre du projet que l'on dénomme la philosophie politique de la langue deleuzienne, nous permettront d'effectuer l'analyse transversale des transformations de la société. Mais on doit également étudier les théories linguistiques plus traditionnelles afin de comprendre comment elles s'inscrivent dans le contexte idéologique de leurs temps. On verra que celles-ci, comme le fait remarquer Hagege, « sont rarement innocentes »³². C'est pour cette raison que l'on préfère utiliser l'expression « idéologies langagières » : devenue courante aujourd'hui dans les études francophones, elle est issue des débats autour de la linguistique marxiste et de la « science bourgeoise » en Union Soviétique dans les années vingt et trente. Entre autres, on va analyser les usages socio-politiques de la doctrine de la « clarté française ».

Si l'on entendait par idéologie un terme plus général par rapport à la politique, on devrait conclure qu'elle est souvent liée à une certaine forme d'utopie. La science langagière du dix-huitième siècle, souvent désignée comme la « grammaire générale » hantait, selon les termes de Foucault, « la grande utopie d'un langage parfaitement transparent »³³. Dans les *Mots et les choses*, il distingue deux types d'utopies : celle des « pensées clarificatrices » et celle des « pensées causales »³⁴. Cette distinction, malgré son ambiguïté, peut nous donner une consigne pour l'analyse des conflits des idéologies langagières au moment des grandes ruptures.

Nous allons montrer que l'utopie « causale » n'était rien d'autre qu'une utopie progressiste de la langue « raisonnée » qui allait bientôt confronter le paradigme romantique visant la langue « originaire » en tant que source de sa légitimation. Nous vivons encore dans le sillage de cette opposition entre l'utopie originelle faisant souvent partie de « nation-building » et l'utopie progressiste avec sa « langue de bois » politiquement correcte.

³² HAGEGE, *Homme des paroles, op.cit.*, p.218.

³³ M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*. (1966) Paris, Gallimard, 1966, p.132.

³⁴ *Ibid.*, p.275.

Après avoir parcouru les différentes conceptions des rapports entre la langue et la politique, on peut parvenir à la conclusion que le terme « politique de la langue » demeure toujours imprécis. Quel est le lien entre la politique de la langue et l'idéologie au sens général ? Où est situé son champ de recherche ? Est-ce l'affaire des linguistes ou des politiciens ? On ne peut pas même dire à quel niveau exactement opère la soi-disant politique de la langue, car elle peut commencer avec la création des alphabets comme dans le cas de la « construction langagière » soviétique ou intervenir d'une manière presque imperceptible dans une situation de « language management », comme le veut l'une des autorités dans ce domaine, Bernard Spolsky³⁵.

On envisage inévitablement le problème des sources, car il est difficile de dire où l'on peut puiser l'information sur la politique de la langue : est-elle déduite de la législation, des écrits des philosophes et des linguistes ou du discours des acteurs politiques ? Dans cette situation il nous ne reste qu'à envier la rigueur des manifestes formalistes ou structuralistes pour la raison qu'on ne peut pas se limiter à l'étude de « l'évolution littéraire ». Ainsi l'approche transversale ou pour ainsi dire « omnivore » propagée par Deleuze peut nous munir d'une solution pratique en nous permettant d'utiliser des sources variées.

6) Etude comparée de la centralisation du français et du russe, la différence de deux modèles

Deleuze et Guattari appelaient à « des études comparatives concernant la manière dont s'opèrent les homogénéisations et centralisations de telle ou telle langue majeure »³⁶, tout en précisant qu'il ne s'agit ni d'une histoire universelle, ni d'un catalogue des contre-histoires régionalistes. Une telle indication s'avère être d'une importance méthodologique et idéologique préalable, car pour Deleuze et Guattari, approche socio-fonctionnaliste oblige, « les langues mineures n'existent pas en soi » mais seulement « par rapport à une langue majeure » en les plaçant

³⁵ B. SPOLSKY, *Language management*. New York, Cambridge University Press, 2009.

³⁶ *MP*, p.128.

« en état de variation continue »³⁷. Ils mettent particulièrement en relief l'idée que l'étude de la micropolitique de la langue et des « idiolectes » des langues majeures est quelque chose de « contraire au régionalisme »³⁸, qui est qualifié dans *Kafka et la littérature mineure* de « reterritorialisation réactionnaire »³⁹. Ainsi le français qui sert pour Deleuze et Guattari d'exemple de « langue centralisée par excellence » est un vaste champ de recherches des rapports entre les « centres de pouvoir » opérant sur l'homogénéisation linguistique et le « tissu moléculaire » qui les entourent. Deleuze a appelé à trouver « une langue mineure » à l'intérieur de sa propre langue et aujourd'hui on peut constater que la terminologie deleuzienne a bien joué son rôle en devenant un véritable facteur de déstabilisation au sein du discours académique.

Nous considérons notre projet comme le développement de cette initiative deleuzienne en proposant l'étude comparée du fonctionnement de la langue française et russe en tant que langues majeures. C'est l'étude historique de la centralisation et de l'homogénéisation qui rend possible la fixation du double mouvement de déterritorialisation et reterritorialisation d'une langue qui doit être une étude transversale par excellence, car elle exige la mobilisation simultanée de plusieurs concepts linguistiques, politiques, sociologiques et, *last but not least*, ethnographiques. Probablement, l'analogie la plus proche dans le dictionnaire des formalistes russes est-elle la théorie de la convergence et de la divergence langagières qui remonte à Polivanov. L'idée des études comparées des politiques linguistiques circulait dans le milieu des linguistes soviétiques : Jakubinskij mentionne l'existence d'un projet semblable au début des années trente⁴⁰.

L'hypercentralisation de la langue française a fait l'objet de la critique tout au long des années soixante-dix et quatre-vingt en complétant parfaitement des attaques contre le «

³⁷ *Ibid.*, p.133.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *KLM*, p.45.

⁴⁰ IVANOVA, *Jakubinskij, op.cit.*, p. 204.

« jacobinisme » ou le démon de la centralisation»⁴¹ du modèle politique entier pour reprendre la définition de Pierre Rosanvallon. Cette tradition historiographique, qui remonte à Tocqueville, a tendance à voir dans la centralisation une affaire constante du gouvernement français en présentant Robespierre et Danton comme les successeurs de Richelieu et Colbert.

Dans cette optique, les lois révolutionnaires qui visaient l'homogénéité et l'universalité du français n'étaient que l'aboutissement d'un long processus, initié par la célèbre ordonnance de Villers-Cotterêts de François Ier. Afin de montrer que cette approche ne peut être adaptée qu'avec une grande précaution, nous allons déceler la vraie rupture dans les pratiques discursives révolutionnaires. À notre avis, c'est avec l'avènement de la Révolution qu'on peut parler de la véritable naissance de la politique de la langue accompagnée par la formation de la « conscience linguistique jacobine », comme l'a formulé Jacques Guilhaumou⁴².

La critique deleuzienne s'inscrit dans ce contexte général et interdisciplinaire de la dénonciation du « jacobinisme » bien que les solutions qu'elle propose s'avèrent peu banales. On va étayer l'hypothèse selon laquelle dans la philosophie française contemporaine le geste « poststructuraliste » avait toujours cet aspect double : en rejetant la domination méthodologique de la linguistique structurale il visait également la conception politique du monolinguisme républicain. Ainsi on peut l'inscrire dans le cadre de la déconstruction du « mythe jacobin » langagier : la revendication du plurilinguisme, surtout au sein de la « même » langue, comme l'attestent les tentatives de Deleuze et Guattari ou de Derrida.⁴³

On peut même parler de surcroît d'une sorte de *Schönseeligkeit* plurilingue de la philosophie française contemporaine. Toutefois nous croyons qu'en dénonçant le « jacobinisme

⁴¹ P. ROSANVALLON, *Le Modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 à nos jours*. (2004). Paris, Seuil, 2007, p. 10. On verra comment les analyses de Rosanvallon complètent les intuitions deleuziennes.

⁴² J. GUILHAUMOU, *La langue française et la révolution*. Paris, Klincksieck, 1989, p. 64.

⁴³ J. DERRIDA, J., *Monolinguisme de l'autre*. Paris, Galilée, 1996.

linguistique », il ne faut oublier ni les enjeux historiques et idéologiques du « féodalisme » langagier, ni les objectifs des tentatives de la « balkanisation » contemporaine. Si l'on suit la perspective ouverte par le socio-fonctionnalisme deleuzien, on doit bien saisir la manière dont ces langues multiples fonctionnent et interagissent et quel est leur rapport avec des langues majeures à venir. Par conséquent, on peut déjà indiquer deux dangers de la contre-histoire du monolinguisme politique : le premier est la promotion de la « reterritorialisation réactionnaire » sous la forme du régionalisme et le deuxième, l'adhérence au plurilinguisme non articulé qui peut contenir les « poussées du micro-fascisme ».

Les tendances à créer une autre histoire langagière de la France sont bien présentes dans le discours actuel, comme le montrent les débats autour du rejet de la *Charte Européenne des langues régionales et minoritaires*. Par exemple, les auteurs de l'*Histoire sociale des langues de France* proposent d'englober les nombreuses et disparates histoires des langues régionales et les langues d'émigration sous la rubrique « langues de la France »⁴⁴. Ce projet d'envergure encyclopédique s'oppose clairement à l'histoire de la tradition républicaine et nous donne la possibilité de formuler quelques remarques générales sur notre étude comparée de la formation de la politique langagière en Russie et en France. Aussi étonnant que cela puisse paraître, l'expression « langues de la Russie » (autrefois – les « langues de l'Union Soviétique ») qui apparaît en France comme un défi ouvert à la tradition politique, représente un mainstream dans les recherches russes et soviétiques. Ainsi les éditeurs d'un ouvrage capital, *Les langues écrites du monde. Fédération De Russie. Encyclopédie sociolinguistique* étudient le fonctionnement social du russe à côté des langues des minorités ethniques qui ne comptent que quelques dizaines de locuteurs et en viennent à la

⁴⁴ Qui se diffère de la définition juridique des « langues de France », car elle ne renvoie pas seulement aux langues « traditionnelles » qui font partie de son « héritage culturel ». G. KREMnitz, « L'introduction générale » dans *Histoire sociale des langues de France*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013. pp. 25-26.

conclusion optimiste que la langue russe est « hors de danger »⁴⁵. À notre avis, ce n'est pas seulement l'exemple de l'usage inadéquat d'un outil méthodologique, mais le produit de la politique soviétique à l'égard des « minorités nationales ». On peut constater à ce niveau que le rôle de la langue russe en tant que facteur de centralisation et d'homogénéisation politique n'a pas été suffisamment analysé, malgré le fait que le russe n'est pas moins la langue majeure que le français, l'allemand ou l'anglais. Par conséquent, le problème principal de notre projet est la quasi-absence de travaux portant sur l'histoire politique et sociale de la langue russe qui auraient pu être considérés comme analogue au projet de Brunot.

Cette difficulté nous fait envisager un autre paradoxe : les études qui peuvent prétendre à la dénomination d'histoire sociale et politique de la langue russe ont été réalisées par des chercheurs, associés au formalisme parmi lesquels on peut compter, pour reprendre la formule de Victor Ehrlich, des « quasi-formalistes modérés »⁴⁶ comme Victor Žirmunskij ou Viktor Vinogradov ou des figures fortement indépendantes dont l'influence a été reconnue par les maîtres de cette école, à savoir, comme nous les avons déjà mentionnés, Jakubinskij ou Polivanov. On considère cette situation comme paradoxale lorsque l'on relève l'existence de célèbres reproches d'apolitisme adressés aux formalistes par Trotski ou le premier commissaire de l'éducation Lunatcharsky⁴⁷. Prononcés au milieu des années vingt, ils se basent sur les manifestes du premier formalisme, signés par Viktor Chklovski qui déclarait que : « L'art est toujours libre de la vie. La couleur du drapeau sur la forteresse de la ville ne se reflète point sur lui »⁴⁸. On verra tout de même que l'évolution de la doctrine du formalisme va conduire à sa politisation, même si cette tendance résultait souvent de la pression idéologique.

⁴⁵ V. SOLNTZEV (red.) *Les langues écrites du monde. Fédération de Russie. Encyclopédie sociolinguistique (Pismennye jazyki mira. Rossijskaja Federatzija)*. Moskva, RAN, 2000, p. 420.

⁴⁶ ERLICH, *The Russian formalism, op.cit.*, p. 117.

⁴⁷ Sur la première critique du formalisme : *Ibid.* pp. 78-88.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 80.

En même temps, il est possible de donner au terme « formalisme » une interprétation beaucoup plus générale, comme le suggérait Foucault qui a mis en relief le rôle de la « pensée formelle, ce qu'ont été les différents types de formalisme qui ont traversé la culture occidentale » et ainsi on peut le considérer en tant que « l'un des courants à la fois les plus forts et les plus variés qu'ait connus l'Europe au XXe siècle ». Il a également fait remarquer que le développement de cette « pensée formelle » avait des connotations politiques concrètes :

Et, à propos de ce formalisme, je crois aussi qu'il faut remarquer qu'il a été très souvent associé à des situations et même à des mouvements politiques à la fois précis et chaque fois intéressants. Les rapports entre le formalisme russe et la Révolution russe seraient certainement à réexaminer de très près. Le rôle qu'ont eu la pensée et l'art formels au début du XXe siècle, leur valeur idéologique, leurs liens avec les différents mouvements politiques, tout cela serait à analyser⁴⁹.

La suggestion de Foucault convient parfaitement aux objectifs de notre projet qui vise à réexaminer les rapports entre le formalisme russe et la formation de la politique de la langue révolutionnaire. Tandis que la réhabilitation partielle du formalisme, qui a eu lieu en Union Soviétique même avant les années de perestroïka, avait toujours tendance à dépolitiser le formalisme et à la placer dans le cadre des études philologiques, notre but est de montrer sa « valeur idéologique ».

Par conséquent, on peut parler du formalisme dans trois sens. Premièrement, au sens général, proposé par Foucault qui sous-entend sous le terme « formalisme » l'un des mouvements les plus importants de la pensée européenne du vingtième siècle et qui englobe à la fois le structuralisme et tout ce qu'on peut dénommer « poststructuralisme ». Deuxièmement, la doctrine du formalisme russe avec toutes ses contradictions et influences hétérogènes. Troisièmement, on peut analyser le formalisme en tant que « qualification péjorative » importante pour le fonctionnement de l'appareil idéologique de l'état soviétique à partir des années vingt et jusqu'au début des années cinquante. Cette dernière a été dirigée contre les divers mouvements de l'avant-

⁴⁹ M. FOUCAULT, *Dits et écrits*. Paris, Gallimard, 1994. Vol.4, p.195.

garde et ne se limitait pas à la théorie de la littérature. Il nous semble que dans le domaine de la linguistique les accusations portées contre le formalisme visaient la tendance que l'on peut aujourd'hui qualifier d'«analyse de discours».

Par ailleurs, cette critique n'a pas toujours pris la forme d'une pression idéologique abusive qui cherchait à mettre fin aux «expérimentations» et à rendre l'art soviétique «compréhensible pour le prolétariat et les paysans». Plusieurs opposants aux formalistes, comme par exemple, les auteurs de ce que l'on appelait le «cercle de Bakhtine» ont avancé des arguments qui ont été plus tard adressés aux structuralistes. Ainsi Patric Sériot explique le succès en France du célèbre livre de Vološinov *Marxisme et la philosophie du langage* par l'actualité de la critique du structuralisme saussurien et le développement des projets des études sociales sur le langage⁵⁰.

Même les maîtres de discours sympathisants envers le formalisme, comme Vladimir Maïakovski, qui fréquentait les séances du cercle linguistique de Moscou, animé par Jacobson et maintenait des relations avec plusieurs membres de l'OPOJAZ, ont proposé instamment de se consacrer aux études sociales du langage. Dans le manifeste collectif du mouvement LEF (Le front de gauche de l'art) publié dans une revue éponyme dirigée en personne par Maïakovski on trouve un appel assez significatif :

Les membres d'OPOJAZ ! La méthode formelle est la clé pour l'étude de l'art. Chaque rime-puce doit être répertoriée. Mais évitez de chasser les puces dans le vacuum. Seulement à côté de l'étude sociologique de l'art votre travail sera non seulement intéressant mais aussi utile⁵¹.

⁵⁰ V. VOLOSINOV, *Marxisme et philosophie du langage : les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*. Limoges, Lambert Loucas, pp. 14-19.

⁵¹ *LEF*, 1, 1923, p.11.

7) Les objectifs du projet de l'étude comparée et son contexte théorique

Pour achever ces notes préliminaires, on va encore une fois énumérer les raisons majeures qui justifient la réalisation de notre projet. *En premier lieu*, c'est la situation biographique de l'auteur qui a le russe pour langue maternelle et qui accomplit ses recherches en français. En ce sens, il est placé d'emblée dans le mode de « l'usage mineur de la langue », décrit par Deleuze dans *KLM* (« un juif tchèque qui écrit en allemand, un Ouzbek qui écrit en russe »⁵²). *Deuxièmement*, il s'agit du projet des études comparatives de l'homogénéisation de la centralisation du russe et du français, que l'on trouve dans *Mille Plateaux* et qui mobilise ses concepts de la micropolitique, centres de pouvoir, et de la « fonction-langage ».

Une *troisième raison* s'ajoute directement à la précédente : elle tient à l'importance donnée à la politique de la langue par les acteurs des deux Grandes Révolutions et le potentiel des concepts deleuziens (aussi bien que ceux des autres représentants de la philosophie française contemporaine) dans l'analyse des transformations radicales de la société. À notre avis, les textes révolutionnaires, même s'ils proposaient des projets qui n'ont jamais été réalisés, représentent un intérêt majeur pour les chercheurs, car on peut y trouver, pour reprendre l'expression formaliste, la « dénudation du procédé » (*obnazhenije prijema*) qui indique clairement le vecteur de développement du régime politique.

La *quatrième raison* tient au rôle important, voir décisif, de la langue française sur la formation du russe classique dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Comme le supposaient des formalistes éminents comme Tynianov ou Vinogradov, les débats autour des caractéristiques des influences étrangères sur le russe contemporain ont ouvert la grande polémique

⁵² *KLM*, p. 33.

entre les « occidentalistes » et les « slavophiles » qui animait la vie intellectuelle en Russie depuis deux siècles.

Cinquième raison, c'est l'influence réciproque de l'héritage du formalisme russe (mais également de tous ses critiques) sur le structuralisme et le poststructuralisme en France dans les années soixante - quatre-vingt. Une grande figure de ce mouvement était toujours Roman Jakobson, qui n'a pas seulement été l'héritier de cette tradition mais a également contribué à propager en occident les travaux de ses opposants comme Vološinov ou Polivanov. Le dévoilement du contexte politique de ses influences, comme le suggérait Foucault, est encore à « réexaminer ».

Finalement, la *sixième raison* est la position fragile de ces deux langues face aux transformations globales et à la domination croissante de l'anglais. En revanche, le retrait territorial et quantitatif du français au cours de la décolonisation et du russe après la chute de l'Union Soviétique offre à un chercheur la possibilité unique d'étudier les fonctions sociales de l'ancienne langue majeure, car la défrancisation ou la dérussification laisse plusieurs « cases vides » qui ne sont pas encore remplies par des langues qui sont censées les remplacer. Paradoxalement, l'anglais, « langue véhiculaire par excellence », est beaucoup moins perceptible pour l'analyse, car les frontières de son expansion ne sont pas encore fixées. Par conséquent, les arguments en faveur de l'étude du français ou du russe dans les pays qui veulent encourager le développement de leurs propres langues nationales s'apparente à l'ancien débat sur la nécessité de l'apprentissage du latin dans les lycées. En dressant dans les années quatre-vingt le bilan de tels arguments, le chercheur allemand Peter Wulfing a été en mesure d'en tirer la conclusion suivante: « dans un enseignement de latin tout est important, sauf le latin lui-même »⁵³. Cette remarque ironique nous semble donner une formule heureuse pour aborder l'analyse de la langue dans sa

⁵³ F. WAQUET, *Le latin ou l'empire d'un signe*. Paris: Albin Michel, 1998, p. 220.

fonction sociale et politique. Afin d'étudier les rapports essentiels entre la langue et le pouvoir, il nous faudra expliquer *ce qui est important dans la langue en dehors d'elle-même*.

PREMIÈRE PARTIE

Projet deleuzien de la Philosophie politique de la langue et son contexte pluridisciplinaire.

Le langage n'est pas la vie, il donne l'ordre à la vie.

La vie ne parle pas, elle écoute et attend.

Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*.

Premier chapitre

1.1 La sémiotique deleuzienne entre Nietzsche et structuralisme

1.1.1 Le problème des signes chez Deleuze

1.1.1.1 La *semiotica prima* et le commencement de la philosophie

Selon Deleuze, la philosophie ne commence ni avec l'étonnement, ni par le désespoir. Ce qui rend possible la pensée en général, c'est qu'elle soit forcée par une certaine violence. Ainsi l'origine de cette impulsion initiale est le signe : « Ce qui force à penser c'est le signe »⁵⁴. La pensée deleuzienne a fait beaucoup de détours et subi des secousses capitales à partir de la sémiologie morale nietzschéenne et l'« égyptologie » proustienne jusqu'aux deux volumes sur le cinéma tout en conservant un intérêt particulier pour le problème des signes. En même temps, on peut constater son attitude critique ou même « hostile », selon l'estimation de Jean-Jacques Lecercle⁵⁵, à l'égard de la science de la langue de son époque. Ainsi il s'avère qu'il n'a jamais fait montre d'un intérêt particulier pour la linguistique qui « a fait beaucoup de mal », comme il le déclare dans l'interview avec Claire Parnet pour l'Abécédaire. En revendiquant l'étude de la langue « sous des conditions normales » le structuralisme tente d'imposer une sorte de *Semiotica prima*, d'après laquelle tous les autres systèmes de signes sont censés être modelés. Tel est l'un des paradoxes et défis majeurs du projet deleuzien : créer une sémiotique alternative au plus haut moment du structuralisme sans recourir à la phénoménologie ni à la tradition analytique.

⁵⁴ PS, p. 119, cf. D, p. 182.

⁵⁵ LECERCLE, *Deleuze and Language, op.cit.*, p.24.

Par conséquent, l'attitude critique à l'égard du structuralisme en tant que « science royale » de l'époque, ouvertement proclamée dans les années soixante-dix, surtout dans l'œuvre commune avec Guattari, a été l'une des causes de l'attention insuffisante envers la philosophie deleuzienne de la langue, d'autant plus que la déception vis-à-vis du structuralisme en tant que tel n'exclut pas son influence initiale : on peut dire que l'évolution de Lyotard, Foucault, Derrida ou Bourdieu en ce sens était semblable. Nous croyons que la prise de distance par rapport à la méthodologie structuraliste nous permet de bien indiquer les points de bifurcation du développement de la pensée deleuzienne, aussi bien que sa cohérence paradoxale.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, il existe deux expositions détaillées de la philosophie de la langue deleuzienne – celle de Jean-Jacques Lecercle et celle de Guillaume Sibertin-Blanc. Ceux-ci analysent la philosophie deleuzienne de la langue sous des aspects bien différents, bien que ni l'un, ni l'autre, ne doute de son existence. Leur entrecroisement principal est la possibilité de l'application des concepts deleuziens à des analyses néo-marxistes⁵⁶. Cependant, mis à part le marxisme, les contextes dans lesquels ils situent la théorie deleuzienne sont nettement distincts. Lecercle inscrit la « méfiance » deleuzienne à l'égard de la langue dans une longue tradition de la philosophie française, dont Bergson peut être considéré comme le représentant le plus récent⁵⁷. Néanmoins, à son avis cette méfiance à l'égard de la langue ne l'empêche pas (avec la contribution majeure de Guattari) d'élaborer des concepts innovants qui permettent de placer leur œuvre dans le cadre du fameux « tournant langagier ». Par conséquent, la lecture de Lecercle proposée dans son *Deleuze and Language* vise le contexte proprement linguistique de la pensée

⁵⁶ J.J. LECERCLE, *Philosophie marxiste du langage*. Paris, P.U.F, 2004, G. SIBERTIN-BLANC, *Politique et Etat chez Deleuze et Guattari*. Paris, P.U.F., 2013.

⁵⁷ LECERCLE, *Deleuze and Language, op.cit.*, p.20.

deleuzienne. Quand il se tourne vers la philosophie deleuzienne de la langue au sens strict, il choisit la *Logique de sens*, qu'il trouve le seul livre de Deleuze consacré au langage⁵⁸.

À son tour la thèse minutieuse de Guillaume Sibertin-Blanc propose une lecture intégrale de la philosophie pratique deleuzienne, en accentuant son caractère critique et clinique. Elle considère la sémiotique deleuzienne en tant que « pièce nécessaire » de son projet, en mettant en relief sa portée à la fois politique et méthodologique. Il montre que l'orientation « symptomatologique » de la philosophie deleuzienne, conçue pour la première fois en 1962 dans *Nietzsche et la philosophie*, reste l'un de ses sujets constants, malgré toutes les transformations terminologiques. Nous emprunterons à Sibertin-Blanc une expression : celle de « philosophie politique du langage »⁵⁹, qui nous semble être la caractéristique la plus précise du projet deleuzien.

Par contre, on considère que l'emploi du terme « pragmatisme » par Deleuze lui-même, qui l'utilise pour définir non seulement son propre projet, mais également celui de Foucault⁶⁰, peut s'avérer assez déroutant. On pourrait en dire ce que Deleuze reproche à celui de « compétence » lorsque, dans une interview, il le qualifie non sans ironie de « terme de linguistique assez imprécis »⁶¹, le pragmatisme est un terme polysémique qui renferme trop de connotations étrangères aux objectifs deleuziens. En ce qui concerne le domaine de la science des langues il désigne un champ de recherche trop vaste, qui ne correspond pas exactement à la sociolinguistique ou à la politique de la langue. En tant que marqueur idéologique il renvoie à la tradition du pragmatisme américain, apprécié par Deleuze qui prétendait même avoir développé l'entreprise sémiotique de Pierce. Cependant, sur le plan méthodologique non moins que sur le plan politique, la philosophie

⁵⁸ *Ibid.*, p. 99.

⁵⁹ SIBERTIN-BLANC, *Politique et clinique, op.cit.* p. 298.

⁶⁰ *F*, p. 81, cf. *MP*, p.33.

⁶¹ *P*, p.44.

deleuzienne semble être très éloignée de cette « grande tradition », sans parler du néo-pragmatisme post-analytique de Richard Rorty ou Robert Brandom⁶².

On voit dans ce geste la manière proprement deleuzienne de jongler avec les «-ismes » et multiplier le nombre indéfini des hypothèses *ad hoc*. Il ne s'agit certainement pas d'une quelconque intégrité doctrinale mais de l'usage exact d'un nombre de « procédés », pour employer l'un des termes favoris des formalistes. Pour cette raison, notre stratégie consiste à suivre la démarche deleuzienne afin d'en dégager le fonctionnement et l'interaction des concepts. Il nous semble que le terme « socio-fonctionnalisme » reflète clairement l'orientation méthodologique de Deleuze et permet d'expliquer son attachement aux anciennes dénominations telles qu'« empirisme » ou « pragmatisme ».

En revanche, on est en mesure de faire la réhabilitation partielle du structuralisme, qui a fait l'objet d'attaques virulentes dans *Capitalisme et Schizophrénie*. À la fin des années soixante, au cours de la période ayant précédé la collaboration avec Guattari (lui-même de formation lacanienne, rappelons-le), Deleuze était plus qu'enthousiaste à l'égard de la méthodologie structuraliste qu'il considérait comme « la productivité qui est celle de notre temps »⁶³. Pour certains chercheurs, comme, par exemple, pour Patrice Maniglier il « fut sans doute le philosophe qui a le plus précisément saisi l'esprit du structuralisme »⁶⁴. On va examiner de près cette hypothèse de Deleuze-structuraliste des années soixante afin de construire la genèse complexe du projet qui nous intéressera ici plus directement, à savoir sa philosophie politique de la langue.

⁶² R.RORTY, *Consequences of pragmatism*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1982. R. BRANDOM, *Perspectives on Pragmatism: Classical, Recent, & Contemporary*. Harvard, Harvard University Press, 2011.

⁶³ *ID*, p. 269.

⁶⁴ P. MANIGLIER, *La Vie énigmatique des signes : Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, Léo Scheer, 2006, p.469.

1.1.1.2. Trois manières de lire la philosophie de la langue deleuzienne

En dressant un bilan provisoire, on constate que la question « Deleuze et la langue » ne se limite ni à l'usage des concepts deleuziens pour l'analyse littéraire, ni à sa critique de la soi-disant « linguistique internaliste » ; d'autant plus que Deleuze lui-même visait toujours l'usage des procédés linguistiques pour l'analyse de la littérature, et à cet égard était proche des formalistes russes, qui revendiquaient l'unité de la science de la langue et de la poésie⁶⁵. D'un autre côté, les travaux prenant pour fil conducteur « Deleuze et les signes » ouvrent à la recherche deleuzienne des possibilités inépuisables d'analyse transversale, telles que : Deleuze ET l'histoire, la méthodologie, la politique, le cinéma, l'anthropologie, etc. Notre objectif quant à lui est autrement circonscrit : il consiste en la reconstruction de la sémiologie politique deleuzienne qui tente d'analyser la vie des signes en deçà et au-delà des institutions, et le fonctionnement propre à la langue dans ce processus. La tâche de Deleuze n'est pas l'exclusion métaphysique de la langue « qui trahit la pensée », car une procédure semblable présuppose justement l'élaboration « neutre et dépolitisée » de quelque chose comme (pour le dire avec Rorty) un « vocabulaire final »⁶⁶.

Nous croyons qu'il existe au moins trois contextualisations possibles de la philosophie politique deleuzienne de la langue. On peut les placer dans le cadre de la philosophie française des années 1960 aux années 1980 avec tous ses vecteurs de divergence et de convergence tels que la linguistique structuraliste ou générativiste, mais aussi l'héritage du formalisme russe et ses rapports ambigus avec le marxisme. Généralement, c'est la méthode pratiquée par Jean-Jacques Lecercle, bien qu'il nous reste de nombreuses possibilités ouvertes, qu'il s'agisse des études de la langue réalisées par les althussériens (projet de Renée Balibar sur la langue nationale ou les travaux de

⁶⁵ Sur la « fonction poétique », voir R. JACOBSON, *Essais sur la linguistique générale*. (1963). Paris, Minuit, 2003, p. 220.

⁶⁶ Sur le « vocabulaire final » v. R. Rorty, *Contingency, Irony, and Solidarity*. Cambridge: Cambridge University Press, 1989, pp.73-95.

Michel Pêcheux), de la portée politique de la déconstruction derridienne, ou de la sociologie politique de Bourdieu.

La deuxième possibilité est l'encadrement de la philosophie politique de la langue deleuzienne au sein de son projet général, en mettant en relief ses aspects méthodologiques et pratiques. Tel est le but du travail de Guillaume Sibertin-Blanc qui montre sa place véritable pour la philosophie pratique deleuzienne. Nous allons en reprendre plusieurs conclusions, en nous concentrant sur la genèse du socio-fonctionnalisme deleuzien et deleuzoguattarien.

Il nous reste encore une troisième piste à suivre : à côté du contexte pluridisciplinaire de l'époque et de l'analyse de la genèse de la philosophie politique deleuzienne, on trouve la projection puissante sur l'avenir qui atteste son caractère essentiellement « intempestif » au sens nietzschéen. Telle est la troisième voie : mettre au jour le potentiel des concepts deleuziens, et surtout ceux élaborés dans les années soixante-dix dans *Kafka et la littérature mineure* et *Mille Plateaux*, au sein de l'analyse de la politique de la langue contemporaine. Au cours des trois décennies qui ont suivi la parution de *Mille Plateaux*, les études de la politique de la langue se sont institutionnalisées en un champ de recherche spécifique, surtout dans les pays anglophones. En dehors du monde académique, l'omnipuissante et bien encadrée « police des énoncés », pour reprendre l'expression de Foucault, prétend effacer toutes les traces de tout ce qui peut être qualifié de « hate speech » en déterminant la politique globale des médias. À notre avis, la réflexion sur les principes de cette politique au sens large fait toujours défaut, car son but ultime est de déqualifier une telle discussion en imposant des principes communs sous la forme de « droits langagiers »⁶⁷. S'agit-il « des formes ultra-rapides de contrôle à l'air libre » pressenties par Deleuze en 1990 ? Cependant, celui-ci nous rappelle qu'« il n'y pas lieu de demander quel est le régime le plus dur, ou le plus tolérable, car

⁶⁷ W.KYMLICKA, W.; A. PATTEN, A., *Language Rights and Political Theory*. New York, Oxford University Press, 2003.

c'est en chacun d'eux que s'affrontent les libérations et les asservissements »⁶⁸. On croit dans le progrès lorsqu'on croit dans la langue « sous les conditions normales », plus précisément on croit en la stabilité des institutions sociales lorsque *la* langue les soutient et justifie.

⁶⁸ *P*, p. 241.

1.1.2. De la philologie active au structuralisme : le problème de la langue

1.1.2.1 La symptomatologie nietzschéenne et la « philologie active ». Pluralisme contra Utilitarisme

C'est avec l'étude de la philosophie de Nietzsche que la langue devient un objet d'intérêt pour Deleuze. Le premier livre consacré à Hume ne contient aucune allusion aux problèmes langagiers, ce qui est peu étonnant : le philosophe écossais constituait une exception remarquable parmi les empiristes classiques par son absence d'intérêt pour les questions des signes et de la langue. Foucault place Hume, à côté de Berkeley et Condillac, comme les adhérents de la « grande utopie de la langue parfaitement transparente »⁶⁹ qui traverse tout le dix-huitième siècle et que l'on a déjà qualifiée d'« utopie progressiste ».

Ainsi, c'est dans l'étude de la généalogie de la morale nietzschéenne que la langue « intervient » pour la première fois. Selon Deleuze, le projet critique et clinique de Nietzsche qui traite « la morale comme la symptomatologie et la langue des signes »⁷⁰ annonce une grande réforme des sciences. Chaque phénomène est un symptôme qui se réfère à un rapport de forces et par conséquent « la philosophie entière est une symptomatologie et une sémiologie. Les sciences sont un système symptomatologique et sémiologique »⁷¹. Cette idée est d'une importance capitale pour Deleuze et caractérise aussi bien son propre projet que celui de Nietzsche, d'autant plus qu'il

⁶⁹ FOUCAULT, *Les mots et les choses*, op.cit., p. 133.

⁷⁰ F. NIETZSCHE, *F. Sämtliche Werke*, (1967-1977). Berlin, De Gruyter, 1999, bd, 6, p. 98.

⁷¹ *Nph*, p.3.

ne l'abandonne jamais, comme l'attestera encore le titre du dernier livre qu'il a publié de son vivant⁷².

Le troisième chapitre de *Nietzsche et la philosophie* est consacré à la critique, il s'ouvre avec le projet de « grandes transformations des sciences humaines ». Les sciences de la langue n'échappent point à une telle transformation, car Nietzsche lui-même en tant qu'ancien prodige de la philologie classique devait régler ses comptes avec sa propre discipline. Nous croyons que « l'hostilité » de Deleuze à l'endroit de la linguistique est d'origine nietzschéenne, et entre en résonance avec les restrictions de sa propre spécialisation académique et pour ainsi dire le *Fachidiotismus* des historiens de la philosophie. Une science de l'avenir, quand elle s'occupe de la pensée ou de la parole, doit les traiter comme des « activités réelles », car c'est seulement en interprétant celles-ci qu'on peut comprendre « les rapports réels entre les forces ». Ainsi se dresse le plan de la nouvelle science de la langue :

Nietzsche rêve d'une autre philologie, d'une philologie active. Le secret du mot n'est pas plus du côté de celui qui entend, que le secret de la volonté de celui qui obéit ou le secret de la force de celui qui réagit. La philologie active de Nietzsche n'a qu'un principe : un mot ne veut dire quelque chose que dans la mesure où celui qui le dit veut quelque chose en le disant. Et une seule règle : traiter la parole comme l'activité réelle⁷³.

L'exemple le plus célèbre de cette nouvelle méthode est l'analyse, dans *La généalogie de la morale*, de l'étymologie des mots « bon » et « mauvais » comme dérivés du « courage » et de la « lâcheté »⁷⁴ en tant qu'attributs de la domination de la caste des guerriers. Cette critique vise en

⁷² Cf. SIBERTIN-BLANC, *Politique et clinique*, *op.cit.*, p.248.

⁷³ *Nph*, p. 84.

⁷⁴ NIETZSCHE, *Sämtliche Werke*, *op.cit.*, Vol. 5, pp. 261-281. Ajoutons que l'hypothèse de Nietzsche qui ne maîtrisait pas le russe est confirmée par le *Dictionnaire Étymologique de la langue russe*, édité par Max Fasmer et qui fait remonter le terme russe « Khorochij » (хороший) signifiant le « bon » à « khorobryj » qui n'est rien d'autre que l'ancienne forme de « khrabryj » (храбрый), c'est-à-dire « courageux », tandis que « plochoj » плохой vient de « poloch » (полох), l'ancien mot pour la « peur ». M. FASMER, *Dictionnaire étymologique de la langue Russe (Etimologicheskij slovar russkogo jazyka)*. Sankt-Petersburg, Azbuka-Terra.1996 vol. 3, p. 286, cf. vol.4., p. 264.

premier lieu le principe de « l'utilité » vigoureusement attaqué par Nietzsche dans les sciences naturelles comme dans la science de l'homme, et surtout dans les études de la « généalogie de la morale » dans le cadre du positivisme d'inspiration britannique qui prétendait en trouver la double fondation dans la biologie et l'histoire des institutions sociales. Il faut bien préciser l'évaluation, pour reprendre la terminologie de 1962, de chaque terme par Deleuze. À cette étape, les connotations positives sont fixées au « pluralisme » ou à l'« empirisme »⁷⁵, d'« utilité » ou de « positivisme » sont les produits de l'idéologie qui représente « l'effort d'interpréter les phénomènes à partir des forces réactives »⁷⁶. Curieusement, la *Généalogie de la morale* étant partialement la réponse à l'ouvrage de Paul Rée, visait en premier lieu la théorie utilitariste de l'origine de la morale, développée par les « psychologues anglais » tels qu'Herbert Spencer. Le « premier positivisme » remontait à son tour à l'école écossaise et Hume en particulier⁷⁷, ce qui ne gênait point Nietzsche qui avait très peu d'estime pour l'empirisme britannique en général⁷⁸. Contrairement à lui, Deleuze appréciait « l'œuvre extrêmement difficile et subtile » de Hume et son projet de l'empirisme « au sens supérieur »⁷⁹ et en tirait des conclusions importantes pour son propre programme philosophique. C'est chez Hume et sa « théorie des relations » qu'il trouve un

⁷⁵ *Nph.*, p. 6.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁷⁷ Voir D. HUME, *Treatise of Human Nature*. Oxford, Clarendon, 2007.

⁷⁸ Cf. Evaluation de la philosophie britannique: «avec Hobbes, Hume et Locke c'était une diminution (Erniedrigung) et la révision en baisse de la notion même de « Philosophe depuis plus d'un siècle ». NIETZSCHE, *Sämtliche Werke, op.cit.*, Vol. 5, p. 195.

⁷⁹ Sur Hume et Deleuze voir notre article E. BLINOV, « Hume, Deleuze and Social Theory: Superior Empiricism and its Consequences » in I. KASAVIN, (ed.) *David Hume and Contemporary Philosophy*. Newcastle, Cambridge Scholars, 2012, pp. 158-177. J. BELL, *Deleuze's Hume: Philosophy, Culture, and the Scottish Enlightenment*. Edinburgh University Press, 2009; P. DE MARTELAERE, « Gilles Deleuze, interprète de Hume » in *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, Tome 82, N°54, 1984. pp. 224-248. ANTONIOLI, M. *Deleuze et l'histoire de la philosophie*. Paris: Kimé, 1999, pp.29-38; D. PANAGIA, « Inconsistencies of Character: David Hume on Sympathy, Intensity and Artifice » in C. BOUNDAS, C. (ed.) *Deleuze and Philosophy*. Edinburg University Press, 2006, pp. 85-97; M. BELL, « Transcendental Empiricism? Deleuze's Reading of Hume » in M. FRASCA-SPADA, P.J.E.KAIL (eds.) *Impressions of Hume*. Oxford, 2005, pp.95-106.

« déplacement complet » de l'empirisme⁸⁰. De la même manière il opposera la « grande tradition » du pragmatisme américain au positivisme de l'école viennoise et à l'emblématique figure de Wittgenstein⁸¹.

Ainsi la dichotomie méthodologique et axiologique entre « pluralisme/empirisme » et « positivisme/utilitarisme » qui correspond à la relation fondamentale entre « actif » et « réactif » s'impose nettement durant la période précédant celle marquée par l'intérêt que Deleuze portait au structuralisme au milieu des années soixante. On verra que le projet nietzschéen de la « philologie active » qui revendique le traitement de la parole en tant qu'« activité réelle », et la compréhension du sens à partir de « celui qui parle », va influencer sa réévaluation du structuralisme. En anticipant quelque peu, on peut dire que la doctrine structuraliste paraîtra de moins en moins capable de répondre aux exigences du « pluralisme » ; mais il reste que les raisons de ce déplacement demeurent encore à déterminer. Le questionnement typiquement deleuzien – « à quoi ça sert ? » ou « comment ça marche ? » – nous paraît incompatible avec le réductionnisme rigoureux qui se base toujours sur le modèle de la représentation et ainsi reproduit le jeu frauduleux des dialogues platoniciens dans lesquels la réponse est connue dès le début. Mais, à la différence de celui qui affirme les valeurs et nomme les choses, un positiviste avec son ethos de l'utilité est incapable de traiter les activités réelles, parmi lesquelles la parole occupe une place nodale.

⁸⁰ D, p. 21.

⁸¹ Cf. « En ce sens j'accuse la philosophie analytique anglaise d'avoir tout détruit dans ce qui était riche dans la pensée, et j'accuse Wittgenstein d'avoir assassiné Whitehead, d'avoir réduit Russel, son maître, à une sorte d'essayiste n'osant plus parler de logique... Cette pensée anglaise et américaine, d'avant la dernière guerre, était extraordinairement riche... ». <http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=140&groupe=Leibniz&langue=1>.

1.1.2.2. Le structuralisme et la révolution permanente

Cependant, l'accueil initial du structuralisme par Deleuze était plus qu'enthousiaste. Il salua même l'arrivée d'un « héros du structuralisme » dans lequel on pouvait deviner les traits du surhomme nietzschéen (du moins dans sa recomposition klossowskienne) : « ni Dieu, ni homme, ni personnel, ni universel, il est sans identité, fait d'individuations non personnelles et de singularités pré-individuelles »⁸². Il s'agit d'un personnage conceptuel essentiellement anti-dialectique qui parvient à « redistribuer les singularités » sur un simple coup de dés. Ainsi il s'agit d'une véritable expérimentation qui prépare le terrain en vue de l'installation de la praxis :

Ce point de mutation définit précisément une praxis, ou plutôt le lieu où la praxis doit s'installer. Car le structuralisme n'est pas seulement inséparable des œuvres qu'il crée, mais aussi d'une pratique par rapport aux produits qu'il interprète. Que cette pratique soit thérapeutique ou politique, elle désigne un point de la révolution permanente, ou de transfert permanent⁸³.

Cette interprétation du structuralisme comme pratique critique par excellence, moteur de la « révolution permanente » dans les sciences humaines, donne l'impression d'une dissonance aiguë avec la critique de la psychanalyse lacanienne, l'anthropologie de Lévi-Strauss et, d'une manière latérale, de la sémiotique saussurienne qu'on trouvera dans l'Anti-Œdipe et tout au long des années soixante-dix. La brièveté de l'enthousiasme de Deleuze pour le structuralisme peut servir d'argument pour parcourir cette étape du développement de sa pensée « dans des bottes de sept lieues », à la manière des anciens manuels d'histoire de la philosophie. Cependant, on a quelques raisons de croire en une réhabilitation partielle du structuralisme et d'envisager le rôle qu'il a joué dans l'évolution de la pensée deleuzienne. Premièrement, du fait que sa contextualisation correcte est impossible sans une référence à la méthodologie structuraliste : sans

⁸² *ID*, 269.

⁸³ *Ibid.*

elle, le déplacement caractéristique opéré durant la période de *Capitalisme et Schizophrénie* reste trop abstrait. Par ailleurs, Patrice Maniglier, dans son étude de la naissance du structuralisme saussurien, constate que la tradition structuraliste en France se trouve étrangement « absente des débats comme si elle n'avait pas existé »⁸⁴. Deuxièmement, le dépassement du structuralisme qu'on lie souvent à l'« effet Guattari » dans leurs travaux communs, doit être complété par l'indication de la lignée nietzschéenne qui traverse l'œuvre de Deleuze des années soixante. Troisièmement, la critique du structuralisme en raison de sa dépolitisation et désidéologisation de la science des langues nous permettra d'établir le lien entre les efforts des linguistes soviétiques des années vingt et trente et la tendance semblable dans la philosophie française contemporaine.

Au début des années soixante-dix, Deleuze entre, pour reprendre la terminologie nietzschéenne, dans sa « période du Lion ». La collaboration avec Guattari a transformé l'historien de la philosophie et le penseur sympathisant du structuralisme, ainsi que l'attestent *Différence et répétition* et *Logique du sens*, en une figure emblématique, étroitement associée au dépassement de ce dernier. Cette rupture brusque mérite une attention qu'on lui a rarement accordée, bien que Deleuze ait été à un moment un néophyte ardent de la nouvelle méthode et même, d'après l'évaluation de Patrice Maniglier, l'un des plus sensibles à son « esprit ». La nouvelle méthodologie avait sûrement le mérite de « déplacer les frontières », et si n'avons pas ici pour but de faire la reconstruction de ce « Deleuze structuraliste », il est nécessaire d'évoquer certaines prises de

⁸⁴ MANIGLIER, *La Vie énigmatique des signes, op.cit.*, p. 8. Il faut cependant préciser que ce témoignage, qui date de 2006, ne reflète plus l'état actuel des choses. On peut même dire que la tendance est désormais inversée : le structuralisme ne faisant plus partie de la « culture générale » perd par conséquent de plus en plus de sa banalité. Comme l'atteste, par exemple, le recueil des articles sous la rédaction de Patrice Maniglier, consacré au « moment philosophique en France » des années soixante, la portée méthodologique et idéologique du structuralisme est prise au sérieux. P. MANIGLIER, (éd.), *Le Moment philosophique des années 1960 en France*. Paris, P.U.F., 2011, Sur les aspects pratiques de cet impact, voir par exemple le livre récent de Bruno Karsenti, surtout les chapitres 8 et 9. B. KARSENTI, *D'une philosophie à l'autre*, Paris, Gallimard, 2013. Nous espérons inscrire notre propre effort dans cette tendance à réviser les enjeux du structuralisme.

position de l'époque qui indiquent clairement les vecteurs du développement de la pensée deleuzienne⁸⁵.

Dans son article « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », Deleuze en fait un véritable éloge et va jusqu'à déclarer que « les livres contre le structuralisme n'ont strictement aucune importance » et « qu'ils ne peuvent empêcher que le structuralisme ait une productivité qui est celle de notre époque »⁸⁶. Rédigé en 1967, ce texte n'a été publié qu'en 1972, en donnant ainsi l'impression d'un dissentiment curieux et intempestif au moment de la publication de *L'Anti-Œdipe*⁸⁷. Pourtant, la question « qu'est-ce que le structuralisme ? » était à l'ordre du jour. La particularité principale d'une méthode qualifiée de « structuraliste » est de « reconnaître un langage propre à son domaine » :

Les choses mêmes n'ont de structure que pour autant qu'elles tiennent un discours silencieux, qui est le langage des signes... Comment font-ils, les structuralistes, pour reconnaître un langage en quelque chose ? Qu'est-ce qu'ils retrouvent dans ce domaine ?⁸⁸

Derrière le titre apparemment maladroit « à quoi reconnaît-on ? », on peut déjà découvrir le procédé proprement deleuzien qui ne vise pas « ce que c'est » mais se demande « comment ça marche ». « Comment faire parler des choses ? » : telle est la question la plus générale du structuralisme au sens deleuzien du terme. Par conséquent, les structuralistes sont censés être les « médiateurs » entre deux ordres : l'ordre du discours et « l'ordre muet des choses ». Le danger qui

⁸⁵ Sur Deleuze structuraliste, voir LECERCLE, *Deleuze and language, op.cit.*, pp. 105-108 ; MANIGLIER, *La vie énigmatique, op.cit.*, pp. 467-469. J. WILLIAMS, *J. Gilles Deleuze's Logic of Sense*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2008, pp. 1-3, 58-68. Lecercle insiste sur le fait que l'interprétation de la structure dans *Logique du sens* est « strictement structuraliste », tandis que le concept de l'événement comme l'actualisation de la structure virtuelle (la langue virtuelle actualisée dans la parole) permet d'éviter un reproche classique de déshistorisation, adressé au structuralisme. A son tour, Maniglier trouve dans l'événementiel lié au problème du sens, développé dans *LS* « une synthèse entre Bergson et le structuralisme ». James Williams suppose que *LS* se trouve entre structuralisme et poststructuralisme car Deleuze tente de combiner la structure et son principe sériel avec la philosophie de l'évènement.

⁸⁶ *ID*, p. 269.

⁸⁷ Première publication dans F. CHATELET, (éd.), *Histoire de la philosophie, t. VIII : Le XXe siècle*, Paris, Hachette, 1972, pp. 299-335.

⁸⁸ *ID*, p. 239.

dérive de cette position privilégiée sera indiqué plus tard dans *Mille plateaux* : sous le « régime signifiant » chaque interpréteur risque de finir en prêtre-traducteur des messages du despote⁸⁹.

Mais on est encore loin du rejet de la « science royale » et on peut comprendre pour quelle raison Deleuze est encore si favorable à l'égard du structuralisme. Pour faire parler des choses on utilise des concepts qui sont classés plus ou moins à la manière de « l'encyclopédie chinoise » de Borges et sont au nombre de six : la découverte du symbolique, l'ambition topologique ou relationnelle, la détermination réciproque des éléments symboliques, la différenciation des termes et la différenciation des effets, l'organisation sérielle, l'introduction de la « case vide ». En décrivant ainsi les procédés « structuralistes », Deleuze trouve l'occasion d'introduire ses concepts clés tels que la virtualité, la multiplicité ou le caractère relationnel de l'être. On est alors au plus près de pouvoir considérer le « structuralisme » ainsi « reconnu » comme la formalisation même de son propre projet philosophique, au même titre sinon davantage encore que les autres titres jusqu'alors revendiqués, le « pluralisme », le « perspectivisme » ou le « pragmatisme »⁹⁰. L'analogie entre les critères de la reconnaissance du structuralisme et le projet de Hume (tel qu'il est décrit dans un article publié dans le quatrième volume de cette même *Histoire de la philosophie*) est flagrante : tout du moins, en ce qui concerne le principe de la « fiction » et celui de « l'extériorité des relations »⁹¹. Le principe de la fiction s'oppose à la dichotomie traditionnelle entre le vrai et le faux de la même manière que l'ordre symbolique disconvient à la dichotomie binaire du réel et de l'imaginaire, et soustrait du même coup ce dernier au registre classique des illusions de

⁸⁹ Bruno Latour considère cette capacité de transmettre le discours des choses muettes, et surtout de l'utiliser dans le débat politique, comme un trait distinctif des adhérents de la Science qui s'appuient toujours sur le mythe de la Caverne. B. LATOUR, *Politiques de la nature*. (1999). Paris, Découverte. 2004, pp. 26-29. Comme le montre Deleuze dans le chapitre « Sur quelques régimes des signes », cette fonction dans le régime signifiant (c'est-à-dire dans l'état « normal » – c'est-à-dire dominant – de la sémiotique générale) consistant à expliquer les signes appartient toujours aux prêtres interprétatifs, *MP*, pp. 143-144.

⁹⁰ Un autre exemple surprenant du fait que Deleuze avait tendance à donner une interprétation extensive du structuralisme, est la remarque selon laquelle Martial Guérault, dans son étude de Spinoza, « a renouvelé l'histoire de la philosophie par une méthode structurale-génétique, qu'il avait élaborée bien avant que le structuralisme se fût imposé dans d'autres domaines ». *ID*, p.202.

⁹¹ *ID*, p. 227.

l'imagination ; quant au principe empiriste de l'extériorité, il correspond au second critère qui rend le structuralisme, pourtant peu suspect d'empirisme, « topologique et relationnel ». Mais notons surtout que dans le bilan proposé par Deleuze de la méthodologie structuraliste, on peut déjà trouver une première ébauche des procédés fonctionnalistes de la période de *Capitalisme et Schizophrénie*. Ainsi, en reprenant l'analyse lévi-straussienne de « mots valises », Deleuze note que le sens « apparaît ici comme l'effet du fonctionnement de la structure »⁹². D'autant plus qu'il tente de construire un schéma dynamique de la *production* du sens à l'intérieur de la structure qui opère autant au niveau du réel qu'au niveau de l'ordre imaginaire :

Aux différents niveaux de la structure, le réel et l'imaginaire, les êtres réels et les idéologies, le sens et la contradiction sont des « effets » qui doivent être compris à l'issue d'un « procès », d'une production différenciée proprement structurale : étrange genèse statique pour des « effets » physiques (optiques, sonores etc.)⁹³.

La théorie de sens sera plus tard rejetée par Deleuze lui-même, aussi bien que le principe de l'organisation sérielle pratiquée dans *Logique de sens*, qu'il jugera précisément « trop structuraliste ». Il est d'autant plus intéressant d'analyser les éléments qui vont survivre au tournant anti-structuraliste dans la philosophie deleuzienne, jusqu'à d'être repris dans *Milles Plateaux*. Il s'agit tout d'abord de la théorie stoïcienne du langage, à laquelle Deleuze fait référence dans la deuxième série de *LS*, en se basant sur l'étude bien connue d'Émile Bréhier. Nous verrons comment Deleuze la re-mobilisera dans sa critique des « postulats de linguistique » en mettant en relief l'aspect fonctionnaliste du langage.

⁹² *ID*, p. 262.

⁹³ *Ibid.*, p. 269.

1.1.2.3. Émetteur des signes et l'« idée linguistique »

Deleuze insiste sur l'autonomie de structures nouvellement découvertes en précisant qu'elles « ne se contentent pas d'appliquer par analogie des méthodes empruntées à la linguistique, mais découvrent pour leur compte de véritables langages »⁹⁴. C'est dans *Différence et répétition*, paru en 1968, que figure déjà la critique frontale de l'« Idée linguistique », par quoi Deleuze entend la conception des différences « éternellement négatives » entre les phonèmes, promue par Saussure (et surtout par Jakobson) au rang de « principe sacré » de la sémiologie. Pourtant, cette prise de position à l'égard de la linguistique saussurienne n'empêche pas Deleuze d'utiliser des procédés structuralistes, dont l'organisation sérielle de *Logique de sens* est l'exemple le plus évocateur. La différence conçue dans un sens exclusivement négatif en tant qu'opposition est « déjà privée de son épaisseur propre où elle affirme sa positivité »⁹⁵. L'épaisseur du discours sert ici à mettre en relief l'affirmation de la « positivité » de la différence qui était le point clé du projet deleuzien depuis *Nietzsche et la philosophie*. On trouve ensuite les connotations nietzschéennes dans l'autre reproche adressé par Deleuze à l'« Idée linguistique » : en interprétant les différences comme exclusivement négatives, on analyse le langage du point de vue de l'auditeur, et non du « côté de celui qui parle et qui assigne le sens »⁹⁶. Deleuze reprend ainsi les arguments en faveur de la « philologie active » qui se focalisait sur l'analyse de la sémantique de l'ordre moral. Ceux qui affirment les valeurs « assignent » simultanément le sens en faisant la première distinction entre le bon et le mauvais du

⁹⁴ *ID*, p. 265.

⁹⁵ *DR*, p. 264.

⁹⁶ *Ibid.*

point de vue de la vie ascendante⁹⁷. Nous verrons que la théorie des « mots d'ordre » et de la priorité du « performatif », développée dans « Postulats de la linguistique », quatrième plateau de *Mille plateaux*, doit être rapportée à ce projet initial.

Ici on se heurte à une difficulté essentielle que Deleuze envisage dès ses premières approches du problème des signes. L'introduction du sens et des valeurs pose le problème de l'« émetteur des signes », l'expression faisant écho à l'énigme sur laquelle butait l'« égyptologue » dans l'univers proustien. Deleuze prévient du danger qu'il y a de tomber dans l'« illusion objectiviste » en attribuant à cet « émetteur » la pleine conscience de son geste⁹⁸. Ce rapport entre le « pouvoir » et la signification ne peut jamais être saisi dans le paradigme structuraliste classique, de même qu'il peut probablement être « arbitraire », mais jamais « immotivé ».

Cette exigence de remonter jusqu'au présumé « émetteur » ne nécessite pas un retour à la « conscience » ou au vieux schéma de la représentation. Dans *L'Anti-Œdipe* Deleuze introduit un concept qui donne la solution adéquate au problème de l'émetteur des signes – celui de la machine sociale. C'est pourquoi on trouve cet « effet machinique Guattari » et son rôle dans le célèbre « passage au politique » deleuzien, nullement fortuit ni déroutant, comme le suggèrent souvent les commentateurs qui y voient une rupture avec la problématique de l'œuvre de Deleuze des années soixante⁹⁹. À l'inverse, il permet de révéler un autre problème inhérent à la manière dont Deleuze traite les signes. Cette difficulté ne se réduit ni à la problématique des rapports entre les deux versants du signe, proposée par le structuralisme, ni au problème, plus classique, de la désignation (y compris de l'hybridation possible entre ces deux questions que l'on trouve dans la critique de Benveniste). Deleuze l'a déjà évoqué dans ses travaux des années soixante : en visant un « émetteur » des signes, on doit poser inévitablement la question de l'interaction avec le

⁹⁷ *Nph*, p. 84.

⁹⁸ *PS*, pp. 37-39.

⁹⁹ Voir, par exemple, le commentaire de Philippe Mengue. P. MENGUE, *Deleuze et la question de la démocratie*. Paris, Harmattan, 1999, p. 83.

« récepteur », tout en esquivant la dichotomie traditionnelle entre le sujet et l'objet. Ces rapports entre les émetteurs et les récepteurs ne sont nullement « neutres » et ne consistent pas dans l'« échange » d'information ou dans la transmission des « messages » : ce sont par définition des rapports de forces.

Néanmoins, nous croyons que les études des pratiques structuralistes ont beaucoup contribué à l'évolution de la pensée deleuzienne. Il ne s'agit pas de l'interprétation philosophique du structuralisme ni de sa justification méthodologique, et ce d'autant moins que Deleuze s'attache à ces pratiques structuralistes précisément *en tant que praxis*, et non comme des prétextes à nourrir une nouvelle philosophie première au sens classique du terme. Il ne s'agit pas davantage pour Deleuze de promouvoir la psychanalyse lacanienne, l'anthropologie de Lévi-Strauss, ou la linguistique structuraliste au rang des idéologies qui forment les institutions et normalisent des pratiques scientifiques. Ainsi il s'opposera vivement à l'« épuration style Vichy » au sein de l'université de Vincennes, incitée par l'Ecole freudienne de Paris¹⁰⁰.

L'anthropologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro suggère qu'on doit se demander si le structuralisme, même dans sa forme canonique lévi-straussienne, était « un ou multiple »¹⁰¹. En reprenant cette distinction, nous pouvons, peut-être, distinguer le Structuralisme avec une majuscule et sa dictature du « signifiant-despote » d'un côté, et des structuralismes divergents de l'autre. Par structuralismes on entend des pratiques qui ont « une productivité qui est celle de notre époque », comme le croyait encore Deleuze en 1967. Bruno Latour propose également de distinguer la Science au singulier, avec une majuscule, en tant que fondement du mythe de la Caverne, et les « sciences » comme « pratiques de chercheurs »¹⁰². Dans cette perspective, il n'y a pas de contradiction entre l'un de ces « structuralismes » expérimentaux, pratiqué par Deleuze à la fin des

¹⁰⁰ Un texte co-signé par Lyotard « A propos du département de la psychanalyse à Vincennes », *DRF*, pp. 56-57.

¹⁰¹ E. VIVEIROS DE CASTRO, *Métaphysique cannibale*, Paris, P.U.F., 2009, p.172.

¹⁰² LATOUR, *Politiques de la nature, op.cit.*, p. 2.

années soixante (ou Guattari quand il était encore membre du cercle lacanien) et la critique postérieure du Structuralisme et de sa doctrine sacrée.

Deuxième Chapitre

1.2. Deleuze et la philosophie politique de la langue

1.2.1. Passage à la politique. Le débat autour de la contribution de Guattari

La parution de *L'Anti-Œdipe* marque le célèbre « passage à la politique » que Deleuze lui-même lie à mai-68 et à la collaboration avec Guattari¹⁰³. Après le succès éditorial et public de cet ouvrage¹⁰⁴ il a été voué à un oubli relatif et même, selon certaines évaluations, « déposé sur la vitrine de curiosités soixante-huitardes »¹⁰⁵. *L'Anti-Œdipe* n'a pas une importance essentielle pour notre recherche, car les questions de la langue n'y sont traitées que d'une manière latérale dans le contexte de la critique de la psychanalyse lacanienne.

Pour autant la parution de *L'Anti-Œdipe* impose inévitablement de prendre position au sujet de la contribution de Guattari aux œuvres communes qui fait toujours l'objet d'une controverse, malgré les objections de Deleuze que décourageait ce genre d'étude. La raison pour dissiper ce malentendu est simple : si on ne croit plus ni à l'identité personnelle ni au concept romantique du génie créatif il ne s'agit plus de contributions de deux « auteurs » indépendants mais d'un état de résonance de deux forces créatives : « Comme chacun de nous était plusieurs ça faisait déjà beaucoup de monde »¹⁰⁶. Reste que les tentatives pour définir le rôle de ces deux penseurs dans leur

¹⁰³ Aussi bien qu'au Foucault et Elie Sanbar. *P.*, p. 230.

¹⁰⁴ Sur la réception de *l'Anti-Œdipe* voir F. DOSSE, *Gilles Deleuze, Felix Guattari : Biographie croisée*. Paris, Découverte, 2008, pp. 250-252. J.C. GODDARD, N. CORNIBERT, (red.) *Ateliers sur Anti-Œdipe*. Paris, Metispress, 2008.

¹⁰⁵ G.SIBERTIN-BLANC, G. *Deleuze et l'Anti-Œdipe - La production du désir*. Parsi, P.U.F., 2010, p. 5.

¹⁰⁶ *MP*, p. 9.

projet commun ne font pas défaut, ni même celles visant à tracer entre eux des lignes de divergence¹⁰⁷ ; plus encore, après la publication de matériaux d'archive intitulés *Les cahiers pour l'Anti-Œdipe* signés par Guattari, cette tâche est devenue élémentaire au niveau textuel¹⁰⁸. En ce qui concerne la composition de *Mille Plateaux* la question s'avère plus complexe, mais on peut toujours y retrouver plusieurs topiques, développés par Guattari dans les articles qui forment les recueils *La Révolution moléculaire* et *L'Inconscient machinique*. On ne peut éviter cette question car plusieurs de ces passages traitent des thèmes de la linguistique et de la sémiotique (comme, par exemple le concept de la sémiologie signifiante¹⁰⁹). Deleuze lui-même a confié dans un entretien que la focalisation sur la question de la linguistique dans *Mille Plateaux*, reflète plutôt les intérêts de Guattari que les siens propres : « Pour moi la linguistique n'a rien d'essentiel. Félix s'il était là dirait peut-être autre chose »¹¹⁰.

À notre avis, il existe trois stratégies possibles pour traiter la contribution de Guattari aux ouvrages qu'il a co-signés avec Deleuze. Il est possible de qualifier la première possibilité d'« absentéiste » : en suivant les indications de Deleuze on peut utiliser la dénomination philosophie deleuzienne et deleuzoguattarienne comme des synonymes, sans essayer d'y discerner des parties différentes¹¹¹. La deuxième stratégie consiste en une « déguattarisation » systématique de

¹⁰⁷ Curieusement, on verra reprise l'histoire de la controverse autour du « vrai auteur » avec le « *casus* de Bakhtine » et le problème de la composition de *Marxisme et la philosophie du langage* signé par Vološinov : voir P. SERIOT, « Préface » dans V. VOLOSINOV, *Marxisme et la philosophie du langage*. Limoges, Lambert Lucas, 2010, pp. 36-47.

¹⁰⁸ F. GUATTARI, *Ecrits pour l'Anti-Oedipe*. Paris, Lignes Manifeste, 2004.

¹⁰⁹ F. GUATTARI, *La révolution moléculaire*. Paris, Recherches, 1977, pp. 280-282.

¹¹⁰ *P*, p. 43.

¹¹¹ C'est souvent le cas des commentateurs de pays anglophones, ou les études guattariennes ne sont pas développées. Voir B. MASSUMI, *A User's Guide to Capitalism and Schizophrenia*. Cambridge MA, MIT Press, 1992 ; M. DE LANDA, *A thousand Years of Non-Linear Philosophy*. New York: Zone Books, 1997 ; E. HOLLAND, *Deleuze and Guattari's Anti-Oedipus: Introduction to Schizoanalysis*. New York, Routledge, 1999 ; P. PATTON, *Deleuze and the political*. Princeton, 2002 ; J. PROTEVI, M. BONTA, *Deleuze and Geophilosophy*. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2004.

la philosophie deleuzienne qui peut se manifester soit dans la concentration sur ses travaux en solo (surtout concernant *LS* et *DR*), soit en suivant l'hypothèse selon laquelle l'influence de Guattari s'affaiblissait graduellement au cours des années¹¹². La troisième stratégie que l'on peut qualifier de « ré-guattarisation » réside dans l'appréciation de l'apport de Guattari et la critique de la stratégie numéro deux¹¹³.

Afin de saisir les enjeux de ces trois stratégies interprétatives, il faut comprendre quelle direction générale elles donnent aux études deleuziennes. L'approche absentéiste a le mérite de respecter les principes du laboratoire créatif deleuzoguattarien et ce même du point de vue strictement académique selon les vœux de Deleuze qui ne souhaitait pas mesurer la contribution de chaque collaborateur. À son tour la « dé-guattarisation » vise souvent la dépolitisation et plus précisément la dé-gauchisation de la pensée deleuzienne aussi bien que sa réinscription dans le cadre de la philosophie académique. Certains commentateurs y voient une « déviation » ou un « dévoiement » par rapport à son orientation initiale qui peut être considérée comme « profondément libérale »¹¹⁴. On peut placer de ce côté-là les tentatives de combiner la philosophie deleuzoguattarienne surtout en ce qui concerne leur réflexion sur les minorités selon la pensée néolibérale, même si cette dernière prétend proposer des projets émancipateurs.

La troisième lignée met en relief le caractère militant de la pensée deleuzienne à partir des années soixante-dix, en plaçant le projet du *Capitalisme et Schizophrénie* dans le contexte de la philosophie politique de l'époque, en se focalisant sur ses convergences et divergences avec le néo-

¹¹² François Dosse dans sa biographie *Deleuze et Guattari : Biographies croisées va jusqu'à dire que Qu'est-ce que la philosophie ?* a été l'œuvre de Deleuze, tandis que la contribution de Guattari se limitait à quelques notes et commentaires. DOSSE, *Deleuze et Guattari, biographie croisée, op.cit.*, p. 539.

¹¹³ A. VILLANI, *La guêpe et l'orchidée. Essai sur Gilles Deleuze*. Paris, Belin, 2000. A. BOUANICHE, *Deleuze, l'introduction*. Paris, Pocket, 2004, pp. 134-136 ; M. ANTONIOLI, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris, Harmattan, 2006. pp. 10-14. SIBERTIN-BLANC, *Politique et clinique*.

¹¹⁴ MENGUE, P. *Deleuze et la question de la démocratie, op.cit.*, p. 3. Mengue suppose que Deleuze doit l'orientation initialement « démocratique » à « son maître Bergson », *Ibid.*, p. 89.

marxisme¹¹⁵. Dans ce contexte-là, la contribution de Guattari est non négligeable et n'est certainement pas « déroutante », d'autant plus que Deleuze atteste tardivement : « nous sommes restés marxistes de deux manières différentes »¹¹⁶. Cet auto-positionnement (bien que contesté par les adhérents du « vrai » marxisme) s'avère également important pour notre recherche car il permet d'établir le lien entre la philosophie politique de la langue deleuzoguattarienne et les théories non-orthodoxes de linguistes soviétiques des années vingt et trente.

Pour notre part nous nous positionnons entre l'absentéisme modéré et la « reguattarisation », si par cette dernière on entend le renforcement de l'aspect politique de la philosophie deleuzienne aussi bien que la concordance de son néo-nietzschéisme avec la pensée militante de Guattari. Nous croyons que la philosophie de Deleuze à partir des années soixante-dix peut être qualifiée de « panpolitisme » car « ... l'Être même est politique »¹¹⁷. Notre absentéisme modéré est dû pour l'essentiel à la place subsidiaire qu'occupe pour notre sujet la question psychanalytique et psychiatrique ; mais c'est dire que la marginalisation relative des travaux propres à Guattari ne revient pour nous, ni à les juger insignifiants, ni à « purifier » un bon historien de la philosophie et un honnête métaphysicien afin de le faire réintégrer l'académie. Dans la perspective ici proposée, la formule « comment ça marche » consiste à appliquer des concepts deleuzoguattariens à l'analyse de la politique de la langue, plutôt qu'à dégager les éléments qu'on doit à l'un des « collaborateurs » en particulier.

La déguattarisation de la philosophie deleuzienne, au sens de sa dépolitisation, n'a jamais eu lieu, même si dans *Mille plateaux* cette philosophie change de style et prend ses distances avec le registre militant qui prédominait en 1972. Quant à la tendance à l'anti-humanisme qui traverse le

¹¹⁵ Voir LECERCLE, *La philosophie marxiste*, G. SIBERTIN-BLANC, *Politique et Etat chez Deleuze et Guattari*, aussi I. GARO, *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : La politique dans la philosophie*. Paris, Demopolis, 2011.

¹¹⁶ *P*, p.232.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.121.

parcours de Deleuze tout comme celui de Guattari, elle demeure toujours constante. En un sens, notre interprétation a pour but la lecture anti-humaniste de la pensée deleuzienne, que nous considérons comme la reprise du geste de Deleuze et Foucault par rapport à Nietzsche. L'anti-humanisme de Deleuze débute dans les années quarante et, selon le témoignage de Michel Tournier, provoque une profonde déception dans la pensée de Sartre¹¹⁸. Vingt ans plus tard, il insistera sur le fait que le structuralisme est « inséparable d'un nouveau matérialisme, d'un nouvel athéisme, d'un nouvel anti-humanisme », et c'est seulement à cette condition-là qu'il rendra possible la révolution permanente dans les sciences. La « déshumanisation » théorique, entreprise par Deleuze, passera du structuralisme au fonctionnalisme, mais un fonctionnalisme de type supérieur. On ne peut pas régner, et encore moins philosopher, innocemment. La pensée deleuzoguattarienne est une philosophie des ruptures et des lignes de fuites, des éruptions et des révolutions. Même si les révolutions tournent mal (on ne sait jamais à quel moment), le devenir-révolutionnaire accomplit sa mission.

1.2.2. Anti-Œdipe : la sémiotique originaire et l'histoire générale

1.2.2.1 Machine de guerre contre le structuralisme

Il arrive fréquemment que l'on qualifie L'Anti-Œdipe de « livre des ruptures », et plus précisément de « machine de guerre » lancée contre le structuralisme¹¹⁹. Les questions afférentes à la langue n'y sont cependant abordées que de manière latérale, souvent à travers les références aux auteurs qu'on considère encore comme les alliés dans la campagne contre un structuralisme devenu dogmatique et « impérialiste » : Lyotard et Derrida. Dans *Discours, Figure* de Lyotard, Deleuze et

¹¹⁸ Voir M. TOURNIER, *Le vent paraclet*. Paris, Gallimard, p. 160.

¹¹⁹ DOSSE, *Gilles Deleuze, Félix Guattari, op.cit.*, pp. 268-287.

Guattari entrevoient « la première critique généralisée du signifiant »¹²⁰, tandis que chez Derrida figure une réflexion primordiale sur l'origine de l'écriture qui permet d'introduire une hypothèse importante à propos du « signe territorial primitif »¹²¹ qui va déterminer non seulement l'évolution de leur traitement du problème des signes mais aussi sa portée politique.

Bien qu'il s'agisse sûrement de la phase critique ou, comme nous l'avons formulé, de la « période du Lion » du projet du *Capitalisme et Schizophrénie*, Deleuze et Guattari introduisent un certain nombre de distinctions essentielles telles que celles entre le molaire et le moléculaire et entre la déterritorialisation et la reterritorialisation. La première de ces distinctions semble tout d'abord n'avoir rien d'original et correspondre à la différence entre les micro et macro niveaux de la recherche qui commence à s'imposer dans les sciences sociales à la suite des sciences naturelles. La seconde est le néologisme inventé par Deleuze et Guattari, qui a un certain impact dans les diverses sciences humaines. Selon l'affirmation de Deleuze, la distinction entre le moléculaire de moléculaire vient plutôt de Guattari, mais elle donne une dimension nouvelle au concept de fonctionnalisme qui était au centre de la réflexion méthodologique de Deleuze. Dans son étude sur l'« empirisme supérieur » de Hume il précise qu'il faut éviter de confondre le fonctionnalisme avec l'utilitarisme¹²². Avec la distinction entre les « machines moléculaires » et les « machines molaires » on peut finalement affirmer à propos du fonctionnalisme :

Il n'y a de fonctionnalisme qu'au niveau sub-microscopique des machines désirantes, agencements machiniques, machinerie du désir (engineering) ; car, là seulement, fonctionnement et formation, usage et montage, produit et production se confondent. Tout fonctionnalisme molaire est faux, puisque les machines

¹²⁰ AO, p.240. Par ailleurs, le passage sur Lyotard dans AO est un fragment que l'on peut clairement attribuer à Deleuze, car il s'agit de la reproduction partielle d'un bref article, « Appréciation », que Deleuze a publié dans *La Quinzaine littéraire*, n° 140, 1-15 mai 1972, reproduit dans *Île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002, pp. 299-300.

¹²¹ AO, p. 240.

¹²² ES, p. 37. Sur le fonctionnalisme chez le premier Deleuze, v. SIBERTIN-BLANC, *Philosophie pratique, op.cit.*, pp. 52-58.

organiques ou sociales ne se forment pas de la même manière qu'elles fonctionnent, et que les machines techniques ne se montent pas comme on s'en sert, mais impliquent précisément des conditions déterminées qui séparent leur propre production de leur produit distinct.¹²³

Cette précision s'avère d'autant plus intéressante qu'elle explique l'abandon du projet de la généalogie : la genèse n'explique pas le fonctionnement des institutions et ainsi le tort de l'histoire universelle du dix-huitième siècle était de confondre l'origine de la langue (besoins, émotions) avec son fonctionnement au sein des sociétés modernes.

1.2.2.2. Déterritorialisation du signe : l'origine de la langue et l'histoire universelle

En ce qui concerne la notion de « territoire » elle est directement liée à la théorie des signes et à la question de l'origine de l'écriture et de son rôle dans la genèse des structures étatiques. Le « signe territorial primitif » précède l'intervention du « graphisme » qui subjugué la voix et ainsi « ne vaut que pour lui-même »¹²⁴. Ce stade dans le cadre de l'analyse de « l'histoire universelle » correspond aux sociétés dites « primitives » et orales. En un sens, ces sociétés, précisent Deleuze et Guattari, « ne manquent pas du graphisme » mais restent indépendantes et « marquent sur les corps des signes qui répondent à la voix »¹²⁵. L'invention du graphisme qui « subjugué » la voix correspond au stade suivant qu'ils qualifient de « civilisations barbares ». C'est à ce moment-là que la sémiotique saussurienne entre en jeu : la fameuse doctrine du caractère arbitraire du rapport entre le signifié et le signifiant est à l'origine de la « souveraineté » de la langue fixée par l'écriture :

Le signifiant, c'est le signe devenu signe de signe, le signe despotique ayant remplacé le signe territorial, ayant franchi le seuil de déterritorialisation ; *le signifiant, c'est seulement le signe déterritorialisé lui-même*. Le signe devenu *lettre*. Le désir n'ose plus désirer, devenu désir du désir, désir du désir de despote. La bouche ne parle

¹²³ *Ibid.*, p. 342.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 240.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 239.

plus, elle boit la lettre. Le corps ne se laisse plus graver comme la terre, mais se prosterne devant les gravures du despote, l'outre-terre, le nouveau corps plein.¹²⁶

Ainsi c'est le « signifiant despotique » qui opère le passage entre deux formes de représentations qu'on nomme respectivement « territoriale » et « impériale », et soude l'invention de l'écriture et l'émergence de la première forme étatique avec ses mécanismes de « répression-refoulement ». Par conséquent la première rupture, que l'on peut à juste titre comparer à la description rousseauiste de la sortie de « l'état naturel », est une « effroyable » mnémotechnique nietzschéenne qui marque et mutile les corps et produit ainsi le première codage, « le système cruel de signes inscrits qui rend l'homme capable de langage, et lui donne une mémoire des paroles »¹²⁷. La deuxième rupture correspond à la déterritorialisation ou au décodage des signes primitifs territoriaux par les « fondateurs d'Etat », qui signifie la « rupture phonographique » et l'initialisation du signe déterritorialisé dans la forme de l'écriture. C'est pour cette même raison que dans la version de l'histoire générale de Deleuze et Guattari la deuxième rupture revêt une importance prépondérante : « il n'y a jamais eu qu'un seul Etat »¹²⁸. Par rapport à cette destruction ou à la « conservation dérisoire » des codages primitifs, les ruptures consécutives telles que celles entre la *polis* grecque et le christianisme, l'humanisme bourgeois et la société industrielle tracées par Nietzsche semblent secondaires. Ces grandes ruptures ont leurs corrélats exacts dans « l'invention » du langage et de l'écriture.

On peut parler d'un curieux anachronisme, ou si l'on trouvait ces schématisations convaincantes, d'une évidente intempestivité de ces exercices d'« l'histoire universelle », auxquels Deleuze et Guattari trouvent « assez d'innocence »¹²⁹ pour les pousser bien au-delà de ce que

¹²⁶ *Ibid.*, p. 244.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 170.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 227.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 163.

prescriraient tant le nietzschéisme que le marxisme qu'ils revendiquent au même moment. Leur attitude nous fait plutôt penser aux grandes utopies de la philosophie des Lumières assez innocentes à l'égard de l'histoire linguistique pour la raison que cette dernière n'en est encore qu'à ses prémices¹³⁰. En reliant la genèse des formes étatiques aux stades du développement du langage, ou, plus précisément, de la sémiotique, ils feignent de réexaminer (non sans ironie et surtout sans oublier leur anti-hégélianisme généralisé) les grands débats du dix-huitième siècle sur l'origine de la langue et son rôle dans la formation du « lien social ».

La revitalisation de cette discussion avait été récemment effectuée par Lévi-Strauss et Derrida avec leur analyse de la théorie rousseauiste de l'origine de la langue et de son contexte général¹³¹. L'essai de Rousseau s'ouvre avec l'affirmation que « la langue est la première institution sociale »¹³², affirmation qui est selon Derrida conforme à l'esprit du projet de la sémiologie saussurienne¹³³. Néanmoins, cette hypothèse ne peut être fondée pour Deleuze et Guattari qu'à la condition qu'on trouve une forme de représentation qui corresponde à l'ensemble des institutions sociales qui caractérisent les « sauvages », les « barbares » ou « civilisés ». En ce sens, la langue susceptible de normalisation, et, partant, d'une étude dite « scientifique », est une première institution de la société barbare avec sa domination du « signifiant despotique » qui rend possible l'écriture. Telle est la première réponse indirecte à Saussure : l'invention de l'écriture effectuée à travers la déterritorialisation du signe fut sans doute la première *révolution dans la langue*. On peut parler de la révolution dans la langue car il s'agit bien d'une « coupure ou d'un saut » au sens

¹³⁰ Ce qui n'était pas le cas à l'époque de Marx et surtout celle de Nietzsche, lui-même un espoir de la philologie classique allemande.

¹³¹ C. LEVI-STRAUSS, C., *Tristes topiques* (1955) Paris, Plon, 1970. J. DERRIDA, J., *De la Grammatologie* (1967), Paris, Minuit, 1999.

¹³² J.J. ROUSSEAU, *Œuvres complètes*. Paris, Gallimard, 1995, Vol. 5, p. 375.

¹³³ Derrida même invente le terme « Cercle linguistique de Genève ». J. DERRIDA, *Marges de la philosophie*. Paris, Minuit, 1972, pp. 180-182.

nietzschéen ou de l'action consciente et volontaire des « fondateurs de l'état » qui détruisent les « codages primitifs ».

1.2.2.3. Machine capitalisme et les reterritorisations réactionnaires. Vers la langue homogénéisée

Néanmoins, l'objectif principal de *L'Anti-Œdipe* n'est pas le rapport entre la révolution dans la langue et la genèse des structures étatiques, mais l'analyse critique du mode de production capitaliste ou des sociétés dites « civilisées ». Deleuze et Guattari n'expliquent pas, tout du moins dans ce premier volume du *Capitalisme et Schizophrénie*, ce qui se passe avec la langue au moment du passage de la société barbare à la société « civilisée » et capitaliste qui est la nôtre. Cependant, ils en donnent la justification méthodologique en suivant l'idée de Marx qui proposait de « comprendre rétrospectivement toute l'histoire à la lumière du capitalisme »¹³⁴ de la même manière qu'on étudie les organismes primitifs sur l'exemple des organismes développés. C'est pour cela que les concepts de « machine » ou de « flux » qui semblent être inopportuns dans l'analyse des sociétés « primitives » ou « barbares » trouvent leur place dans l'histoire universelle deleuzoguattarienne telle qu'elle est conçue à l'époque de *L'Anti-Œdipe*.

On comprend bien de quoi il s'agit quand on parle des « flux monétaire » ou « flux de l'information » aussi bien que de la canalisation ou de « surcodage » de ces flux par les institutions de l'état capitaliste : « la théorie générale de la société est une théorie généralisée des flux »¹³⁵, d'autant plus que, selon certains commentateurs, « la théorie des flux » a ses origines dans les

¹³⁴ AO, p. 163.

¹³⁵ Ibid., p. 312.

conceptions économiques d'inspiration keynésienne¹³⁶. Le concept clé de *L'Anti-Œdipe* – celui de la machine ou du *socius inscriptor* comme le moteur de l'histoire universelle est la conséquence de cette vision « rétrospective » quasi-marxiste qui prétend trouver le principe d'explication dans la production ou, encore mieux, dans la canalisation des divers flux. On doit le qualifier de quasi-marxiste car il manque à l'histoire deleuzoguattarienne « contingente, irrégulière, singulière, ironique », une dimension réductionniste essentielle : un pivot qui pourra remplacer les schémas du progrès abstrait élaborés au dix-huitième siècle, le déploiement de l'esprit dans l'histoire au sein de l'idéalisme allemand, ou le principe du déterminisme biologique, ou encore la théorie de la récapitulation reliant le phylo et l'ontogenèse qui sert de base aux réflexions de Marx. Le seul principe commun qui rend possible l'histoire universelle est celui de la machine sociale et de la manière dont elle code ou décode des flux, et ainsi l'histoire deleuzoguattarienne est une histoire sémiotique ou, comme les deux auteurs allaient le formuler plus tard dans *Mille Plateaux*, une histoire des « régimes des signes ». Pourtant, la notion de machine allait être supprimée et l'application de la théorie des flux considérablement limitée pour un motif qui nous semble assez clair : dans le deuxième volume du *Capitalisme et Schizophrénie* la perspective sera renversée. Désormais, c'est la distinction entre les « flux canalisés » et les « lignes de fuite » qui va prendre le relais. Ce ne sont plus les sociétés primitives qui sont analysées « à la lumière du capitalisme » mais, par contre, les sociétés dites contemporaines vues à travers le prisme des notions venues de l'anthropologie comme, par exemple, celle de la segmentarité. Cependant, le principe pour ainsi dire du pan-sémiotisme persiste, bien qu'il soit accompagné du dernier règlement de compte avec la sémiologie saussurienne. Comme nous le verrons, le rôle de la linguistique, tout du moins à titre de mauvais exemple, sera même renforcé.

¹³⁶ Sur la théorie des flux le cours de Vincennes du 16 novembre 1971: <http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=116&groupe=Anti%20Œdipe%20et%20Mille%20Plateaux&langue=2>. Voir aussi: D. W. SMITH, "Flow, Code and Stock: a Note on Deleuzean Political Philosophy," *Deleuze Studies*, Volume 5: 2011 (supplément) Deleuzean Futures, pp. 36-55.

Néanmoins, nous n'avons pas encore de corrélat direct dans la langue qui pourrait nous servir à marquer le passage des empires « barbares » aux sociétés modernes et capitalistes, comme l'invention de la mnémotechnique primitive et la « mémoire des paroles » ou la fondation de l'état et la déterritorialisation du signe dans l'écriture. Les sociétés capitalistes – dit-on – sont les seules à travailler sur les « flux décodés ». Mais, qu'est-ce que cela donne pour l'analyse des rapports entre la langue et les institutions politiques ? Nous croyons que la réponse à cette question peut se déduire des analyses des *Mille Plateaux*, bien que Deleuze et Guattari n'y insistent pas particulièrement. Le processus de centralisation et d'homogénéisation de la langue qualifiée de « nationale » est au cœur de la genèse des États dits modernes, malgré le fait que leur « imaginaire langagier » revendique souvent l'histoire millénaire et le retour aux sources. Et en ce sens l'analyse deleuzoguattarienne a bien saisi le trait caractéristique des « sociétés modernes civilisées » : elles déterritorialisent et décodent les flux afin de les reterritorialiser. Le plus grand paradoxe de l'époque moderne c'est que ces nouveaux codes ou territorialités présentent souvent une fausse ressemblance avec les codes et territorialités censés avoir été dépassés à l'étape précédente :

Ces néo-territorialités sont souvent artificielles, résiduelles, archaïques ; seulement, ce sont des archaïsmes à fonction parfaitement actuelle, notre manière moderne de « briqueter », de quadriller de réintroduire des fragments de code, d'en ressusciter d'anciens, d'inventer des pseudo-codes ou des jargons.¹³⁷

Ainsi, les nouvelles « reterritorialisations » qu'on trouve par exemple dans les mouvements régionalistes ne sont « archaïsantes » qu'au premier regard : leur fonctionnement dans les sociétés modernes « variées et complexes » est bien distinct de celui propre aux sociétés « barbares ». C'est pour cette raison que Deleuze et Guattari rejettent l'idée du néo-humanisme de l'après-guerre qui déplorait les « crépuscules des Lumières » et voyait dans le fascisme le « retour à la barbarie ». L'état fasciste est la tentative « la plus fantastique » d'effectuer la reterritorialisation, mais elle reste

¹³⁷ AO, p. 306.

sans doute l'une des formes de la société capitaliste (aussi bien que le capitalisme d'État dans les pays socialistes). Pourtant ni l'un, ni l'autre ne sont une vraie manifestation du « désir des masses » comme le voulaient le Reich ou les marxistes soviétiques, mais une autre manière de canaliser les flux de leurs désirs « à leur profit ».

Par conséquent, le concept de déterritorialisation – introduit dans *L'Anti-Œdipe* – doit être clairement distingué des nombreuses théories de l'émancipation. Les reterritorialisations effectuées dans le cadre de sociétés modernes (« démocratiques », « fascistes » ou « socialistes ») sont souvent les produits d'« investissement inconscients parfaitement réactionnaires »¹³⁸. On le verra avec l'exemple de la reterritorialisation langagière dans la situation de la société plurilingue comme celle de la ville de Prague de l'époque de Kafka.

Il faut tout de même préciser que dans *L'Anti-Œdipe* la « déterritorialisation » est presque indissociable du « décodage » car la « territorialité » (primitive) est presque le synonyme du code. D'autre part, Deleuze et Guattari prennent leur distance par rapport à la notion de code et préfèrent la placer dans le processus dynamique du décodage – recodage en se distinguant ainsi de la tendance déshistorisante du structuralisme. Un changement significatif s'est produit au cours des années soixante-dix : tandis que dans *L'Anti-Œdipe* on distinguait entre la déterritorialisation absolue et celle relative qui était souvent qualifiée de « fasciste », dans *MP* elle est rattachée à une reterritorialisation d'une manière formelle (même quand il s'agit d'une « reterritorialisation sur la déterritorialisation même »¹³⁹ dans le cas des peuples nomades). Pour notre tâche, le concept de déterritorialisation absolue représente une impasse conceptuelle, car dans le domaine de la politique de la langue cette opération ne peut signifier qu'une seule chose : le retour vers l'utopie du langage parfait soit sous la forme d'un *Ur-Sprache* ou d'un idiome rationnel à l'usage des scientifiques ou d'un gouvernement mondial. Une langue originaire ou menée au bout de la perfection, au-delà du

¹³⁸ *Ibid.*

¹³⁹ *MP*, p. 406. Voir aussi ZOURABICHVILI, *Vocabulaire de Deleuze, op.cit.*, p. 27.

temps et de l'espace serait une langue hors de la société, si par cette dernière on n'entendait pas une communauté très spécifique qui s'adresse directement au Dieu. Cependant nous devons discerner les affaires de César de celles de Dieu tout en insistant sur le fait qu'il n'y a pas de théologie qui ne soit pas politique. L'Abbé Grégoire comparait la quête du langage idéal aux expérimentations des alchimistes à la recherche de la Pierre Philosophale¹⁴⁰, et leurs tentatives n'étaient pas moins innocentes que les efforts des linguistes modernes qui travaillent sur l'unité conceptuelle et politique des langues dites « nationales ». Dans le cadre de la philosophie politique de la langue il n'y a pas de déterritorialisation absolue, mais la reterritorialisation portant sur l'Absolu reste toujours une possibilité à examiner.

Pourtant, l'aspect de la reterritorialisation le plus important pour notre projet est son caractère intentionnel : la vie des signes au sein des institutions politiques consiste en la déterritorialisation de quelque chose afin de le reterritorialiser sur quelque chose. Par exemple, le régionalisme langagier consiste en la déterritorialisation du centre de pouvoir (Vienne, Madrid, Moscou) en effectuant l'homogénéisation de la « périphérie » avec pour objectif la reterritorialisation sur un autre centre, désignée par une géographie sacrée (Prague, Barcelone, Kiev) implantée dans l'imaginaire collectif d'une nation qui est en train de se former. Ce processus a une dimension spatiale concrète : on est en mesure de suivre les vecteurs de la reterritorialisation et de les placer sur la carte qui va nous exposer un vaste tableau de ce qu'on appelle la « géographie humaine » et de sa dynamique historique.

¹⁴⁰ DE CERTEAU. *Politique de la langue*, p. 334.

1.2.3. Kafka et l'Empire des Habsbourg, la théorie tetra-linguistique

1.2.3.1 La situation linguistique de l'empire de Habsbourg : la ville de Prague et ses minorités

Dans *Kafka et la littérature mineure* Deleuze et Guattari proposent une analyse de la situation linguistique de Prague au tournant des XIXe et XXe siècles. Cette fois-ci, il ne s'agit pas de l'histoire universelle, mais de l'examen d'un cas particulier : la troisième ville de l'Empire Austro-Hongrois qui représentait une agglomération gigantesque et archaïque d'ethnies et de langues. À côté des Allemands qui composaient la classe privilégiée, on trouvait de nombreuses minorités ethniques dont les plus importantes étaient les Juifs et les Tchèques. Deleuze et Guattari précisent que par « minorité » ils n'entendent pas une minorité arithmétique, mais un statut social : selon Klaus Wagenbach à Prague au début du vingtième siècle on comptait à peu près 32 000 germanophones (dont la moitié était des Juifs) sur une population de 600 000 habitants¹⁴¹. En même temps, la majeure partie des germanophones a été concentrée au centre-ville – ainsi dans l'*Altstat* pragoise on parlait allemand –, tandis que le reste de la ville utilisait le tchèque.

Le problème des minorités au sein de l'Empire des Habsbourg avait déjà attiré l'attention de Deleuze, qui accentuait le rôle important joué par les personnages slaves (surtout féminins) dans les romans de Sacher-Masoch¹⁴². Pourtant, c'est la première fois que les questions linguistiques prennent de l'importance dans l'analyse de l'œuvre littéraire : Deleuze et Guattari se focalisent sur un phénomène qui leur paraît significatif en ce qui concerne les auteurs juifs de la Prague des Habsbourg ou de la Varsovie des Romanov. Il existe une littérature d'un type particulier, dite

¹⁴¹ K. WAGENBACH, *Kafkas Prag*. Berlin, Klaus Wagenbach, 1993, p. 11.

¹⁴² Deleuze rappelle que Sacher-Masoch a été appelé « Tourgueniev de la Petite Russie », *PSM*, p. 24, cf. *ID*, p. 182.

« mineure », bien qu'elle ne corresponde pas à la production littéraire réalisée dans les langues des peuples opprimés comme le tchèque ou le yiddish. Cette littérature mineure se sert d'une espèce de langue majeure « corrompue » :

Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait d'une langue majeure. Mais le premier caractère est de toute façon que la langue y est affectée par un fort coefficient de déterritorialisation¹⁴³.

Ce « coefficient de la déterritorialisation » peut être bien mesuré par des moyens propres à la science linguistique et il est possible de fixer le degré de déviation de la norme littéraire au niveau de la syntaxe, de la grammaire ou du vocabulaire, ce qui faisait l'objet de l'analyse de l'étude classique de Wagenbach¹⁴⁴. Mais ce qui intéresse Deleuze et Guattari est la possibilité d'utiliser cette « langue déterritorialisée, propre à des étranges usages mineurs »¹⁴⁵. L'usage conscient de la « pathologie » ou de la déviation de la norme linguistique en tant que *procédé* (l'un des termes clés, rappelons-le, du formalisme russe !) a déjà été analysé en 1970 dans « Schizologie », la préface à l'ouvrage de Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues*, ouvrage dans lequel le bricolage schizophrénique des diverses langues était le pivot du style, mais aussi, selon l'hypothèse de Deleuze, tentait de « tuer la langue mère » en dévoilant ainsi le « but secret de la linguistique »¹⁴⁶ (comme le comprenait le protagoniste – étudiant schizophrène en langues). Dans *Kafka. Pour une littérature mineure*, l'usage de la langue déterritorialisée par un Juif tchèque d'expression allemande dénommé Franz Kafka a une dimension tout d'abord politique.

Afin de mettre en relief l'originalité de la démarche de Deleuze et Guattari, il convient d'expliquer le choix de la communauté juive de Prague en tant qu'objet de la description d'un cas

¹⁴³ KLM, p. 29.

¹⁴⁴ K. WAGENBACH, *Franz Kafka. Années de jeunesse, 1883-1912*. Paris, Mercure de France, 1967, pp.75-91.

¹⁴⁵ KLM, p. 30.

¹⁴⁶ CC, p. 21.

de la littérature mineure. Un tel choix peut susciter une critique même si on employait le terme « minorité » au sens deleuzien du terme, car si les Juifs pragois représentaient une minorité, ils symbolisaient sans doute une partie mineure de la « majorité » : Kafka et les gens de son cercle appartenaient à la bourgeoisie germanophone, concentrée au centre de la ville. Cette particularité de leur positionnement social n'échappe pas à l'attention de Deleuze et Guattari qui mettent en relief « le sentiment d'une distance irréductible avec la territorialité primitive Tchèque »¹⁴⁷. Il existait en même temps en Autriche-Hongrie aussi bien qu'en Russie une large communauté juive rurale qu'on peut qualifier de « mineure » dans tous les sens du terme. Leur langue maternelle : le Yiddish – « qui se greffait sur l'allemand médiéval » sur le plan de la syntaxe, au niveau du vocabulaire était une véritable « case vide » remplie par le lexique emprunté à différentes langues slaves (tchèque, polonais, ukrainien, biélorusse, russe) selon la région où telle ou telle communauté s'est installée¹⁴⁸. Mais le yiddish, on le sait, « faisait peur » à la bourgeoisie juive germanophone. Ils avaient pour langue maternelle cet allemand déformé, tout en doutant, comme l'a fait remarquer Kafka, des liens génétiques de la parenté : « voler l'enfant au berceau »¹⁴⁹.

Par ailleurs, Deleuze et Guattari ne s'intéressent pas pour elle-même à la renaissance de la littérature tchèque, qui allait bientôt devenir la littérature d'une langue majeure du nouvel État-nation. Kafka disparut en 1924, en pleine dégermanisation et rethecquisition de la nouvelle capitale de Tchécoslovaquie qui avait un caractère massif¹⁵⁰. Ils ne mentionnent qu'en passant le début du

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ Sur le yiddish voir C. HAGEGE, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 1996.

¹⁴⁹ *KLM*, p. 35.

¹⁵⁰ Antoine Meillet a fait remarqué que les réformateurs de la langue tchèque, isolée depuis des siècles des autres langues slaves, en voulant éviter les germanismes, ont « commis à l'échelle systématique, le péché contre l'unité du vocabulaire européen ». A. MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1928, p. 212. Sur la rethecquisition voir. P. JUDSON, *Guardians of the Nation: Activists on the Language Frontiers of Imperial Austria*, New York, Harvard University Press, 2007. Par ailleurs, la langue tchèque est une langue déterritorialisée par excellence, isolée de l'influence des autres langues slaves et coupée de l'ancien slavon par le catholicisme imposé et surtout par le fait de l'usage de l'alphabet latin, peu conforme à sa phonétique. On verra l'importance de la portée idéologique de l'alphabet sur l'exemple de la création des

mouvement sioniste qui a influencé la vie intellectuelle des Juifs de Prague. Deleuze et Guattari ne racontent pas comment le peuple tchèque s'était sorti du joug de la domination centenaire allemande à travers la régénération de la littérature nationale ou celle du mouvement sioniste qui s'appuyait sur le projet de la résurrection et de la modernisation de l'hébreu. Ainsi, leur but n'est pas une analyse de la lutte de libération nationale qui s'effectue à travers la « majorisation » de la langue autrefois mineure, ni la description folklorique des peuples sans écriture. Par contre, les mouvements régionalistes, avec leur « reterritorialisation par dialecte ou patois, langue vernaculaire »¹⁵¹, sont franchement ridiculisés et qualifiés de « reterritorialisation la plus réactionnaire ».

À quoi sert, donc, le concept de « littérature mineure » ? Tout d'abord, la littérature mineure – et c'est ce qui rend possible son analyse sociologique – n'est pas une « affaire individuelle » à la différence de la littérature qualifiée de majeure. Ses traits principaux, selon Deleuze et Guattari, sont son caractère « immédiatement » politique et la valeur que prennent les « énoncés collectifs ». Autrement dit, l'usage mineur de la littérature n'est pas simplement une assimilation d'un représentant d'un groupe opprimé au sein de la langue dominante et la hiérarchie qu'elle soutient, mais un programme politique visant la production d'une « solidarité active »¹⁵². Ce n'est pas la solidarité qui permet de survivre dans un ghetto (qui reste la territorialité primitive), mais un mouvement qui, souvent malgré lui, transforme le paysage social. La littérature mineure se présente alors comme un laboratoire des transformations subreptices de la langue majeure et un opérateur d'ébranlement des normes qu'elle soutient. Même un échec dans la production d'un tel effet au sein

nouveaux alphabets pour les peuples de l'Asie centrale à l'époque soviétique. Pour l'instant, on peut proposer une formule : le coefficient de déterritorialisation d'une langue a pour corrélat les nombres des signes diacritiques. L'adaptation de l'alphabet qui n'a pas été élaboré pour le système phonétique indique clairement le vecteur de la reterritorialisation, comme dans le cas langues slaves occidentales, le maltais ou le turc.

¹⁵¹ *KLM*, p. 45.

¹⁵² *Ibid.*, p. 31.

de la communauté peut être productif, car il permet d'« exprimer une autre communauté potentielle, de forger les moyens d'une autre conscience et d'une autre sensibilité »¹⁵³. Un exemple surprenant de la naissance d'une sensibilité semblable au sein de la minorité est sans doute le phénomène des Juifs-commissaires pendant la Révolution Russe, dont le représentant le plus éloquent fut Isaac Babel, l'initiateur et le grand maître de la littérature mineure en langue russe. C'était l'un de ces Juifs révolutionnaires qui visaient la construction d'une nouvelle société au prix de la rupture avec leur ancienne communauté et même de la déconstruction totale du milieu qui l'avait produit.

Toutefois hormis de grands bouleversements sociaux, insistent Deleuze et Guattari, il existe une révolution tacite et souterraine, effectuée par les auteurs mineurs et la manière dont ils se servent de la langue-maîtresse à l'instar de l'écriture d'un Joyce, d'un Beckett, ou d'un Kafka. L'importance de cette littérature mineure n'est pas qu'elle donne la voix aux minorités et permet de les considérer comme des êtres humains contre leur relégation stigmatisante. Cette importance vient du fait que « l'allemand de Prague, comme langue desséchée, mêlée de tchèque ou de yiddish » change quelque chose dans la structure de la langue majeure, pas forcément au sens strictement linguistique (ce genre de changements est rarement lié à un auteur) mais au régime de son *fonctionnement* dans la société. La littérature mineure fait découvrir l'existence de plusieurs langues à l'intérieur d'une « langue mère » et c'est dans les écrits d'un Kafka que ces idiomes secrets transgressent le seuil de la description. Les formalistes russes, qui s'intéressaient beaucoup à l'évolution de la littérature, appelaient cette sorte de coupure le « déplacement sémantique »¹⁵⁴ – l'avènement d'un procédé qui change le cours du processus littéraire. Deleuze et Guattari donnent un nom à cette mutation des gènes qui fait naître de nouvelles espèces, ils le qualifient, ce qui n'est pas étonnant, de métissage. Ainsi découle une autre réponse à Saussure : la révolution dans la

¹⁵³ *Ibid.*, p. 32.

¹⁵⁴ I. Tynianov, « De l'évolution littéraire » dans T. Todorov, (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes* (1965), Paris, Seuil, 2001, pp. 122-139.

langue est effectuée, souvent malgré elle, au sein de la littérature mineure au moyen de procédés disqualifiés dans le discours dominant.

1.2.3.2. Le schéma tétraglossique, les fonctions du langage et trois types de la reterritorialisation

Il ne s'agit pas là du seul atout apporté par l'analyse de la littérature mineure. Elle possède une optique particulière qui nous fait découvrir plusieurs langues où un « locuteur natif » n'en voit qu'une. Elle nous fait également comprendre que cette stratification ne correspond pas à sa « structure interne », mais a un caractère essentiellement politique qui ne peut pas être décrit au moyen de la science linguistique.

Peut-être l'étude comparée des langues est-elle moins intéressante que celle de fonctions du langage qui peuvent être exercées par un même groupe à travers des langues différentes : bilinguisme ou même multilinguisme. Car cette étude des fonctions incarnables dans des langues distinctes tient seul compte directement des facteurs sociaux, des rapports des forces, des centres de pouvoir très divers, elle échappe au mythe « informatif », pour évaluer le système hiérarchique et impératif du langage comme transmission d'ordres, exercice du pouvoir ou résistance à cet exercice¹⁵⁵.

Afin d'illustrer leur idée, Deleuze et Guattari reprennent leur théorie de la reterritorialisation en la combinant aux réflexions du linguiste français Henri Gobard qu'ils qualifient de « tétralinguistiques » (Gobard emploie lui-même le terme « tétraglossie » par analogie avec un article classique de Charles Fergusson, intitulé « Diglossie »¹⁵⁶). Il nous faut rappeler ici pour elles-mêmes les conceptions de Gobard, dont la conceptualité sera précieuse pour nos propres analyses ultérieures sur la politique des langues en conjoncture révolutionnaire. Le système hiérarchique du langage ne se réduit pas à une dichotomie entre la langue vernaculaire (dialecte ou patois) et celle véhiculaire, qui pourrait facilement être assimilée à la distinction saussurienne entre

¹⁵⁵ KLM, p. 43.

¹⁵⁶ H. GOBARD, *L'aliénation linguistique*. Paris, Flammarion, 1976 ; C. FERGUSON, *Socio-linguistic Perspectives*, New York, Oxford University Press, 1995. pp. 25-39.

la parole et la langue. Il existe, en termes deleuzoguattariens, plusieurs possibilités de reterritorialisation d'une langue maternelle, et Gobard tente d'élaborer une sorte de typologie de ces « variétés linguistiques fonctionnellement différenciées pour l'un ou l'autre motif »¹⁵⁷. La langue *vernaculaire* correspond à la « territorialité primitive » – « langue maternelle ou territoriale, de communauté rurale ou d'origine rurale »¹⁵⁸. La langue *véhiculaire* est un idiome urbain, qu'on dénomme la « langue officielle » et bureaucratique, et que Deleuze et Guattari qualifient de « première reterritorialisation ». La troisième langue dans le classement de Gobard est une langue « référentiaire » ou celle de la littérature ou de la science, qui opère selon Deleuze et Guattari « la reterritorialisation culturelle ». Enfin, la quatrième langue est « mythique », il s'agit de celle de la civilisation ou de la « reterritorialisation spirituelle ou religieuse ». D'autre part, ces trois reterritorialisations ont leurs corrélats « spatio-temporels » : « la langue vernaculaire est *ici* ; véhiculaire, *partout* ; référentiaire, *là-bas* ; mythique *au-delà* »¹⁵⁹.

Selon Gobard, le schéma tétraglossique est universel et conforme à la description de la situation linguistique dans n'importe quelle société. Néanmoins, il n'explique pas pourquoi on compte seulement trois « motifs » fonctionnellement différenciés et quels sont ses enjeux politiques ou institutionnels, explication que supplée le concept vague d'« aliénation linguistique » qui le distancie considérablement de l'usage que Deleuze et Guattari fait de sa tétraglossie. Deleuze a attribué au livre de Gobard, qui était alors son collègue à Vincennes, une préface élogieuse qui parlait davantage de sa propre philosophie que des concepts gobardiens. Selon lui, le schéma tétraglossique a le mérite d'analyser la situation réelle des affrontements des langues en se focalisant sur les fonctions au lieu de la structure. La sociolinguistique courante, à la suite des

¹⁵⁷ GOBARD, *L'aliénation, op.cit.* p. 33.

¹⁵⁸ *KLM*, p. 43.

¹⁵⁹ *Ibid.*

sciences langagières, distingue entre langue « basse » et langue « haute », tandis que Gobard propose la « genèse complexe » de leur fonctionnement social :

C'est que le dualisme, ou le binarisme, risquent de nous laisser dans la simple opposition d'une langue haute et d'une langue basse, d'une langue majeure et d'une langue mineure, ou bien d'une langue de pouvoir et d'une langue du peuple. Tandis que les quatre facteurs de Gobard ne se contentent pas de compléter les précédents, il en propose une *genèse* complexe.¹⁶⁰

Ainsi, le rejet de la simple dichotomie entre la langue haute et celle basse, nous permet d'effectuer l'analyse de la dynamique sociale du fonctionnement de la langue, surtout dans la situation du plurilinguisme et encore davantage quand celui-ci apparaît comme essentiellement conflictuel, dont l'Empire fractionné des Habsbourg sert d'exemple parfait. Pourtant, l'interprétation deleuzoguattarienne de la tétraglossie de Gobard nous semble paradoxale : tout en refusant la dichotomie entre la langue basse et celle haute, elle propose une sorte de dichotomie entre la « territorialité primitive » et les diverses reterritorialisations. Nous serions enclin à y voir l'indice d'un significatif changement de paradigme par rapport aux considérations sur l'origine de la langue et de l'écriture auxquelles se livrait *L'Anti-Œdipe*. Dans *L'Anti-Œdipe*, chaque déterritorialisation signifiait une rupture et un passage d'une étape de l'histoire universelle à l'autre. Dans *Kafka. Pour une littérature mineure*, il s'agit d'une histoire de la dynamique sociale d'un groupe précis, les Tchèques juifs, dans une société précise et à un moment précis, l'empire Austro-Hongrois au tournant des dix-neuvième et vingtième siècles. Pour le dire simplement dans le jargon structuraliste : on passe de la diachronie à la synchronie. Sur ce plan, l'histoire de Kafka est celle de la communauté des juifs germanophones de Prague qui se reterritorialisent successivement sur les différents registres de la langue allemande. En tant que représentants des minorités (bien qu'appartenant aux classes privilégiées) ils se rendent compte que l'admission à la citoyenneté et à un métier de prestige (première reterritorialisation sur l'allemand administratif) ne signifie pas automatiquement l'accès à un niveau élevé de culture (reterritorialisation sur l'allemand de Goethe).

¹⁶⁰ DRF, p. 61.

De même l'assimilation culturelle parfaite ne signifie pas la reterritorialisation spirituelle dans la société non-sécularisée où les juifs, même en tant que *conversos* font toujours l'objet de soupçons. Ainsi un grand avantage de l'optique mineure et de sa « nouvelle sensibilité » est sa capacité à fixer les fonctions politiques bien distinctes de ses registres de la même langue, alors qu'un représentant de la majorité (homme-blanc-hétérosexuel-citadin-diplômé), pour rappeler la phrase de Grégoire n'y voit qu'une question de style. Deleuze biaisait sans doute quand il parlait de l'étranger dans sa propre langue comme d'une icône du style : l'étranger aperçoit tout d'abord les lignes de pouvoir qui la traversent et c'est ainsi qu'il forge son style sobre, puissant et contenant les germes dangereux de la révolution. C'est pour cela que le modeste agent d'assurance pragois juif, qui n'a publié que quelques petites histoires devint de son vivant « le plus grand philosophe de la bureaucratie », tout comme autrefois un certain citoyen de Genève dénommé Jean-Jacques Rousseau, ridiculisé dans les grands salons parisiens, est devenu le législateur de la République.

1.2.3.3. La nouvelle typologie de véhicularité langagière et le cercle herméneutique du socio-fonctionnalisme

Ainsi le petit drame d'assimilation d'une minorité dans une grande ville impériale prend une valeur pour ainsi dire universelle. Du point de vue méthodologique, on peut parler d'un changement radical de perspective par rapport à l'histoire universelle quasi-marxiste qui voit partout la production et les flux du capital. Désormais, ce sont les lignes de fuites percées par les agents-mineurs dans les chaînes autrefois bien canalisées et branchées sur les centres de pouvoir, qui deviennent les objets privilégiés de l'analyse. Cela ne va pas sans soulever une série de nouveaux problèmes : le schéma tétraglossique peut-il prétendre à être universel ? Pourquoi parle-t-on de trois fonctions seulement ? Que signifie leur assimilation aux trois types de reterritorialisation distinguées par Deleuze et Guattari ? Nous proposons ultérieurement une hypothèse à ce sujet, en

examinant de plus près si cette triade n'enveloppe pas une référence cachée à la théorie trifonctionnelle de Dumézil.

Pour l'instant bornons-nous à observer que Deleuze et Guattari ne reprennent jamais le concept « tétralinguistique » qui demeure un *hectalegomenon* dans leurs corpus, alors qu'il représente pourtant un déplacement méthodologique important. Nous croyons que chez Deleuze et Guattari, l'essentiel de l'attention est porté sur des fonctions de langage qui, en dernière analyse, sont essentiellement des fonctions de la *véhicularité* langagière, pour garder la terminologie commune à la sociolinguistique, soit des fonctions qui touche d'une manière ou d'une autre aux rapports entre la territorialité primitive et les divers types de reterritorialisation, – ce qui ne laisse de soulever le problème beaucoup plus complexe de leur classification. Tout d'abord, il existe toujours la possibilité que plusieurs langues correspondent à chaque fonction distinguée par Gobard (vernaculaire, véhiculaire, référentiaire, mythique). En Autriche-Hongrie, par exemple, le français (que Kafka maîtrisait bien) gardait sa fonction de langue de prestige, tandis qu'en Allemagne réunie le *Kulturkampf* défrancisant était en pleine expansion¹⁶¹. Ainsi pour analyser la situation linguistique concrète on devra constituer un catalogue, dans ce cas-là, de langues référentiaires un, deux, trois etc. Une analyse similaire peut, pour une langue mythique, s'avérer nécessaire dans la situation précaire de juifs convertis. On peut objecter que le modèle tétraglossique doit être appliqué à une communauté particulière mais, dans ce cas, il faudra bien préciser son extension. Peut-on parler de situation linguistique particulière dans un micro-groupe, par exemple au sein d'une famille mixte¹⁶² ? Si oui, est-ce qu'on peut affirmer que toutes les fonctions y sont toujours opérables ? Si

¹⁶¹ Sur le *Kulturkampf*, voir les commentaires intéressants figurant dans un livre important de Viktor Žirmunskij, *La langue nationale et les dialectes sociaux*, publié en 1936, peu après le « tournant stalinien » dans la politique des nationalités. V. ŽIRMUNSKIJ, V. *La langue nationale et les dialectes sociaux*. (*Nazionalnij azyk i ego sozialnyje dialekty*). Leningrad, Goslitiazdat, 1936

¹⁶² Dans la famille de Kafka régnait le bilinguisme : la famille de son père était d'origine rurale et parlait tchèque (son nom de famille signifie « un choucas »), tandis que sa famille du côté maternel préférait l'allemand. WAGENBACH, *Franz Kafka, Les années de la jeunesse*, op. cit., p. 74.

tel n'est pas le cas, quelle est l'extension minimale d'un groupe, à laquelle le modèle tétraglossique est applicable ?

On pourrait multiplier à l'infini ce genre de questions. Par exemple, dans quelle catégorie tombe la langue des médias ? A-t-elle une fonction « véhiculaire » ou plutôt « référentielle » ? Si on ne croit plus en la théorie de l'information, on doit répondre qu'elle fonctionne synchroniquement à différents niveaux. Au bout du compte, c'est le principe fonctionnel qui compte et non le statut d'une « langue » dans une société donnée. Deleuze et Guattari insistent sur le fait qu'il n'y a pas de langues « mineures » en soi, mais des « usages mineurs ». En ce sens, l'exemple de black-English ou du yiddish ne s'avère pas convaincant, car il n'existe aucune société dans laquelle elles sont traitées comme des « langues majeures », contrairement à l'espagnol, l'italien, l'arabe ou au russe, pratiqués par les émigrés à New York. Alors qu'au départ il s'agissait de langues majeures et impériales, elles acquièrent un coefficient de déterritorialisation de plus en plus fort à chaque génération de nouveaux Américains, avant d'être réduites au niveau du jargon élémentaire.

Par contre, la différence entre ce socio-fonctionnalisme et le fonctionnalisme au sens où l'entend la linguistique dite « internaliste » est beaucoup plus claire. Cette doctrine associée à différents classements des fonctions, qui peuvent aller de trois à six (Jacobson) et sont liées à une « structure verbale d'un message »¹⁶³, ne nous donne aucune information sur les rapports entre la langue et les autres institutions sociales. Même une langue d'une tribu isolée endosse certainement une fonction « dénomminative » et « expressive » ; mais il existe beaucoup de langues qui n'ont jamais fonctionné en tant que véhiculaires. Les tentatives d'analyser les changements langagiers dus aux facteurs socio-politiques au moyen de ce fonctionnalisme classique sont peu productives, comme le montre l'exemple du linguiste soviétique Aphanasij Selišev, qui a publié en 1928 un livre

¹⁶³ JACOBSON, *Essais de linguistique générale*, *op.cit.*, p. 214.

intitulé *La langue de l'époque révolutionnaire*¹⁶⁴. Les néologismes et les innovations y sont répertoriés d'après les fonctions « communicative », « émotionnelle-expressive » et « nominative », toutefois l'idée principale de cet auteur consiste à observer l'influence des événements révolutionnaires sur la langue, sans la considérer comme un outil de transformations politiques. La révolution ne transforme pas simplement la langue, elle se sert d'elle et lui attribue de nouvelles fonctions.

Par conséquent, nous croyons que c'est la révolution ou, plus précisément, le passage vers la société moderne, qui rend le schéma trifonctionnel inopérant. Deleuze et Guattari avaient justement indiqué le problème de la genèse complexe des fonctions sociales de la langue. En ce sens-là, le progrès qu'a accompli la sociolinguistique depuis Fergusson et sa dichotomie¹⁶⁵ n'est pas considérable : le plus souvent on trouve la classification mécanique des fonctions sociales des langues¹⁶⁶. Mais quels sont les principes d'une telle classification ? On verra que le schéma trifonctionnel qui se superpose à la tétraglossie n'est applicable qu'aux sociétés « pré-modernes », au sens politique du terme, comme l'Autriche-Hongrie qui faillit être un Etat-Nation pour finalement céder la place à plusieurs projets nationaux. On ne peut constater rien de semblable dans la France de la Troisième République qui a remis à l'honneur la doctrine de la langue nationale une et indivisible, élaborée au cours de la Grande Révolution. On peut certainement objecter qu'il ne

¹⁶⁴ Ce livre a fait l'objet de critiques, malgré sa facture intéressante, surtout pour son attitude non-marxiste. IVANOVA, *Jakubinskij.*, pp. 241-249. Le projet de Selišev se referait à un essai de Paul Lafargue, *La langue française avant et après la Révolution. Etudes sur les origines de la bourgeoisie moderne* (reproduit dans P. LAFARGUE, *Critiques littéraires*, Paris, Editions Sociales Internationales, 1936) complètement oublié en France, était pourtant une référence importante dans les années vingt et trente. SELISEV, A. *La langue de l'époque révolutionnaire (Jazyk Revolutionnoj Epokhi)* (1928). Moskva, URSS, 2009.

¹⁶⁵ Il faut préciser, que l'article classique de Fergusson, publié en 1959, marque le début des recherches dans ce domaine. Lui-même n'a pas prétendu faire une analyse complète de la véhicularité langagière, en évaluant ses propres efforts comme des « notes préliminaires et impressionnistes ». FERGUSSON, *Socio-linguistic Perspectives*, *op.cit.*, p. 38.

¹⁶⁶ Voir, par exemple, KYMLICKA, *Language Rights*, *op.cit.*, pp. 16-25.

s'agit pas chaque fois de la *même* langue, mais que c'est l'idéologie du monolinguisme qui décrit de la manière la plus exhaustive les enjeux politiques de l'unification fonctionnelle de « l'idiome national ». C'est l'idéologie de l'unité de la langue nationale qui nous rend aveugle à l'égard de son pluri-fonctionnalisme social, et c'est ici que l'optique mineure nous fournit des consignes précieuses. Il s'agit tout simplement de décrire ses fonctions et d'en composer dans la mesure de possible l'ordre hiérarchique.

En un sens, on se trouve dans la situation d'un cercle herméneutique : afin de saisir les enjeux politiques du fonctionnement de la langue et ainsi de décrire la société (pour reprendre le schéma de Benveniste) on doit les classifier, mais pour trouver le principe d'une telle classification il convient de disposer au préalable d'une théorie de l'État. C'est pour cela qu'un chercheur étudiant le nationalisme va accorder le rôle principal à la fonction de nation-building¹⁶⁷, un marxiste va examiner les aspects langagiers de la formation de l'infrastructure et de la superstructure¹⁶⁸, un libéral va se focaliser sur les droits langagiers¹⁶⁹ etc. Nous croyons que la seule possibilité de rendre cette recherche productive est de suivre la voie indiquée par Deleuze et Guattari, c'est-à-dire de proposer l'analyse de la genèse complexe de la véhicularité langagière dans les sociétés modernes.

¹⁶⁷ B. ANDERSON, B. *Imagined communities*. D.A BELL, D.A. *Cult of the Nation in France: Inventing Nationalism, 1680-1800*. New York, Harvard University Press, 2001.

¹⁶⁸ Sur le marxisme dans la linguistique voir : E. BALIBAR; P. MACHEREY, P. « Présentation » dans BALIBAR, LAPORTE. *Le Français national, op.cit.*, pp.20-24; V. ALPATOV, « What is marxism in linguistics? » // *Materializing Bakhtin. The Bakhtin Circle and Social Theory*. Oxford, Macmillan Press, 2000. pp. 173–193. LECERCLE, *Une philosophie marxiste, op.cit.*, pp. 73-100; M.G. SMITH, « The tenacity of forms: Nation, Language, Stalin » in C. BRAINDIST, K. CHOWN, *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938: The Birth of Sociological Linguistics*. London, Anthem, 2011. pp.105-122.

¹⁶⁹ Pour Kymlicka il s'agit de construire de la « théorie normative des droits langagiers ». KYMLICKA, *Langage Rights, op.cit.*, pp. 27-29.

1.2.4. Les postulats de la linguistique, la sémiologie générale et la théorie des mots d'ordre

1.2.4.1. Aspect critique : Postulats de la linguistique et la sémiologie générale

Dans *Kafka. Pour une littérature mineure*, avec la théorie tétralinguistique Deleuze et Guattari ont fait la première tentative de déconstruction du « mythe informatif » qui règne dans la linguistique dite internaliste. Dans *Mille plateaux*, la thématique linguistique est si présente que cela peut donner l'impression qu'il s'agit d'un nouveau manifeste contre le structuralisme, cette fois-ci contre son avatar dans les sciences de la langue¹⁷⁰. Deleuze lui-même rejette une telle lecture, en précisant qu'ils n'ont pas la prétention d'être des linguistes (ni même de « drôles de linguistes »), mais sont plutôt proches d'une tendance actuelle dans les sciences des langues dans lesquelles la pragmatique prend de plus en plus d'importance, et que c'est sur le terrain qu'importent « les circonstances, les événements, les actes », et non au niveau des « unités ou constantes abstraites du langage » que la rencontre entre la linguistique et la philosophie peut être productive. Il affirme également que pour lui les thèmes les plus importants qui sont issus d'une telle rencontre sont au nombre de trois : premièrement, « le statut de mots d'ordre dans le langage », deuxièmement, « l'importance du discours indirect », troisièmement, « la critique des constances et même des variables linguistiques »¹⁷¹. Le fait que Deleuze mette en première place le statut de mots d'ordre est rarement commenté, pas plus que l'importance de ce concept qui représente, à notre avis, la

¹⁷⁰ Comme l'a fait par exemple Robert Maggiori, dans une interview consacrée à la parution de *Mille plateaux*, en demandant à Deleuze si la linguistique « ne joue pas le rôle central que tenait dans *l'Anti-Œdipe* la psychanalyse ». *P*, p. 42.

¹⁷¹ *P*, p.44.

contribution la plus originale de la philosophie politique de la langue deleuzoguattarienne¹⁷². Selon nous ce concept s'avère être le plus opératoire dans le cadre de l'étude comparée de l'homogénéisation politique et idéologique des langues, que Deleuze et Guattari jugent nécessaire. Le contenu proprement linguistique de l'attaque de « postulats », dans le plateau éponyme, est, probablement, la partie la moins originale de la démarche deleuzoguattarienne : d'un côté, elle se base sur les recherches de Ducrot et Labov, de l'autre, elle suit la lignée générale de la critique de la linguistique dite internaliste (structuraliste ou générativiste) qu'on trouve chez nombre des philosophes (Lyotard, Derrida¹⁷³), sociologues (Bourdieu¹⁷⁴) ou linguistes (Pêcheux, Calvet, Hagège, Milner¹⁷⁵) français dans les années soixante-dix et quatre-vingt.

Par contre, l'autre lignée est exclusivement deleuzoguattarienne bien qu'elle concerne la portée méthodologique de la sémiotique générale saussurienne et la possibilité d'élaborer une sémiotique alternative qui se base sur le concept de l'agencement. L'analyse de ce concept pourrait nous éloigner de notre tâche, d'autant plus qu'elle nécessiterait la comparaison avec celui de la machine désirante qu'il est censé remplacer, aussi bien que la référence à la « sémiotique spinoziste » de Hjelmslev et à la philosophie stoïcienne de la langue, que Deleuze et Guattari reprennent dans *Mille plateaux*. Pour le formuler de la manière la plus brève possible : l'agencement signifie une certaine combinaison entre « l'ensemble des rapports matériels » ou « l'agencement mécanique des corps » et un régime des signes ou la « formalisation d'expression » – « agencement collectif d'énonciation ». Ce rapport s'avère essentiellement dynamique : en plus des corps et signes qui composent son axe horizontal il existe un rapport vertical « l'agencement

¹⁷² Sur les mots d'ordre voir SIBERTIN-BLANC, *Politique et Clinique*, *op. cit.*, pp. 318-333.

¹⁷³ F. LYOTARD, *Discours, Figure* (1971), Paris, Klincksieck, 2001. J. DERRIDA, *De la Grammatologie*, *op.cit.*

¹⁷⁴ P. BOURDIEU, *Esquisse de la théorie de la pratique* (1972), Paris, Seuil, 2000.

¹⁷⁵ L.J CALVET, J., *Essais de linguistique : La langue est-elle une invention des linguistes ?* Paris, Plon, 2004. HAGEGE, *Homme de paroles*, *op.cit.*

d'une part des côtés territoriaux ou territorialisés qui le stabilisent, d'autre part des pointes de déterritorialisation qui l'emportent »¹⁷⁶. Ce qui est le plus important pour notre recherche, est que l'introduction du concept d'agencement signifie le renversement total de la vision de l'histoire universelle de l'AO : on peut parler de l'agencement féodal¹⁷⁷ au même titre que de l'agencement de la république de Weimar. Il n'y a plus de modèle, même virtuel, d'un système plus développé à la lumière duquel on peut analyser les époques précédentes.

Cette relativisation méthodologique, ou, plus précisément, le geste anti-réductionniste, est renforcé dans le cinquième plateau, intitulé « Sur quelques régimes des signes ». Dans ce plateau, Deleuze et Guattari règlent pour la dernière fois leurs comptes avec la doctrine saussurienne en affirmant qu'« il n'y a pas de sémiologie générale »¹⁷⁸. À la place de cette sémiologie générale, immuable et éternelle comme les dix commandements, ils introduisent le concept de « régimes collectifs des signes », par lequel ils entendent « toute formalisation spécifique, au moins dans le cas où l'expression est linguistique »¹⁷⁹. Chaque régime des signes constitue sa propre sémiotique, qui entre dans des rapports assez particuliers avec la langue :

Ils sont à la fois plus et moins que la langue. La langue se définit par sa condition de « surlinéarité » ; les langues se définissent par les constantes, éléments et rapports d'ordre phonétique, syntaxique et sémantique.

¹⁷⁶ *MP*, p. 112.

¹⁷⁷ Selon Deleuze et Guattari, l'agencement féodal consiste dans les rapports des forces corporelles qui constituent ce régime, le rapport entre le corps du suzerain, le corps du chevalier et de son cheval, le corps de la terre et celui du serf et toutes leurs symbioses possibles avec « le régime juridique des armoiries » et les diverses sortes de sermons. En conformité avec l'axe vertical, la ligne de déterritorialisation de cet agencement suit le développement des nouveaux moyens de production et d'armement qui sont en rapport avec la nouvelle idéologie de l'humanisme et de la science nouvelle, des nouvelles idées de la souveraineté et de la citoyenneté etc. Voir *MP*, p. 112. Voir aussi ZOURABICHVILI, *Le vocabulaire de Deleuze, op.cit.*, , pp.6-10.

¹⁷⁸ *MP*, p. 169.

¹⁷⁹ *Ibid*, p. 140.

Et sans doute que chaque régime des signes effectue la condition du langage et utilise les éléments de la langue, mais rien de plus¹⁸⁰.

Ainsi, les régimes des signes renvoient en premier lieu aux agencements spécifiques des énonciations « dont aucune catégorie linguistique ne suffit à rendre compte » et qui « mobilisent des variables pragmatiques propres à l'énonciation (les transformations incorporelles) »¹⁸¹. Ils ne s'expliquent pas non plus par le signifiant, car dans chaque régime des signes le rapport entre les éléments qu'on appelait autrefois le signifiant et le signifié a son caractère spécifique. En un sens, c'est la transformation de ce rapport qui, en quelque sorte, sert à marquer la coupure dans l'histoire. On peut même aller jusqu'à dire que le rapport du signifiant avec lui-même devient le critère principal de la périodisation de l'histoire, tandis que dans l'histoire hégélienne ce rôle a été réservé à l'esprit. Les régimes formalisés dans le cinquième plateau sont au nombre de quatre, bien que les auteurs précisent que l'on puisse en discerner d'innombrables autres dans l'histoire, dont ils constituent les pointes de créativité même. Les quatre régimes sémiotiques privilégiés dans ce plateau, le sont en vertu des enjeux critiques de l'analyse : trois d'entre eux se définissent par leur rapport au régime « signifiant » qui correspond au régime impérial ou despotique décrit dans *l'Anti-Œdipe*. D'un côté, l'affrontement du régime signifiant avec d'autres régimes qu'on nomme respectivement « pré-signifiant », « post-signifiant » ou « anti-signifiant » est la force-motrice de l'histoire car il décrit les conflits historiques essentiels comme des conflits entre les sémiotiques (Juifs contre chrétiens, nomades contre sédentaires etc.). D'un autre côté, Deleuze et Guattari mettent en relief que cette classification des régimes sémiotiques n'est nullement exhaustive et ne peut être identifiée « avec un peuple, ni avec un moment d'histoire »¹⁸². D'une certaine façon cela

¹⁸⁰ *MP*, p. 174.

¹⁸¹ *Ibid.*

¹⁸² *Ibid.*, p. 149.

sert de preuve ultime de l'impossibilité de la sémiologie générale à travers l'impossibilité de l'histoire générale¹⁸³.

1.2.4.2. La théorie des mots d'ordre

Dans « Postulats de linguistique », Deleuze et Guattari font une sorte de sommaire de leur philosophie politique de la langue, dont la toute première ébauche, comme nous l'avons montré, remonte au projet de la « philologie active » dégagé dès 1962 dans *Nietzsche et la philosophie*, et s'impose comme un élément essentiel de la philosophie deleuzoguattarienne depuis *Kafka. Pour une littérature mineure*. Nous nous concentrerons pour l'instant sur le premier postulat, car sa critique permet à Deleuze et Guattari d'élaborer le concept des mots d'ordre qui nous servira de phare dans notre analyse des cas concrets de la politique de la langue en France et en Russie/Union Soviétique, comme tentative de mettre à l'épreuve le projet, ébauché dans ces pages de *Mille plateaux*, d'étudier la « manière dont s'opère les homogénéisations et les centralisations de telle ou telle langue majeure »¹⁸⁴.

Dans leur critique du premier postulat selon lequel « Le langage serait informatif, et communicatif »¹⁸⁵, Deleuze et Guattari commencent par un argument que l'on pourrait dénommer anti-nativiste : on enseigne les règles de grammaire aux enfants, et c'est ainsi qu'on leur impose « les bases duelles de la grammaire » comme la dichotomie entre masculin et féminin,

¹⁸³ *Ibid.*, p.169. En ce sens on n'est pas d'accord avec l'interprétation proposée par Jean-Jacques Lecercle quand il associe les régimes des signes à la périodisation de type marxiste « la tâche du philosophe est de périodiser, le contenu de la périodisation varie ». LECERCLE, *Une philosophie marxiste, op. cit.*, p. 116. Nous croyons que cette affirmation ne peut être juste que pour la période de *L'Anti-Oedipe*, tandis que dans celle de *Mille plateaux* le principe de la périodisation joue un rôle secondaire par rapport à l'accent mis sur la cohérence des éléments dans le cadre d'un agencement.

¹⁸⁴ *MP*, p. 128.

¹⁸⁵ *Ibid*, p. 95.

singulier et pluriel, substantif et verbe. Par conséquent avec la grammaire on encastre une certaine matrice des catégories philosophiques de base, qui fait partie de la socialisation élémentaire. Cet argument est essentiellement empirique, on pourrait le faire remonter à Locke, Condillac ou Rousseau. À quoi un générativiste objecterait immédiatement que les catégories grammaticales ne sont pas « imposées », ni « enseignées », et encore moins « in-signée » (car on ne peut in-signer que sur la *tabula rasa*), mais ont le caractère des idées innées. En même temps, ce langage, qui n'est « pas fait pour être cru, mais pour obéir et faire obéir », semble être adapté à l'optique foucauldienne, et au sens plus large néo-nietzschéenne, qui place les différentes pratiques savantes (tout d'abord celle de l'éducation ou de « dressage ») au service du pouvoir. La première socialisation, tout du moins dans une société disciplinaire se déroule à travers les commandements¹⁸⁶, donc, on ne doit pas s'étonner que dans cette optique « L'unité élémentaire du langage – l'énoncé –, c'est le mot d'ordre »¹⁸⁷. L'information qu'on transmet à travers ces mots d'ordre a une fonction secondaire dans le processus du dressage :

Les mots ne sont pas les outils ; mais on donne aux enfants du langage, des plumes et des cahiers, comme on donne des pelles et de pioches aux ouvriers. Une règle de grammaire est un marqueur de pouvoir avant d'être un marqueur syntaxique. L'ordre ne se rapporte pas à des significations préalables, ni à une organisation préalable d'unités distinctives. C'est l'inverse¹⁸⁸.

L'enseignement de la grammaire facilite la transmission des codes disciplinaires et forme un certain dispositif (car « démêler les lignes d'un dispositif, dans chaque cas c'est dresser une carte »¹⁸⁹). Pour cette raison le problème de « l'extension des mots d'ordre »¹⁹⁰ revêt une importance

¹⁸⁶ Pour l'importance du nouveau système de l'éducation, cf. M. FOUCAULT, *Surveiller et punir*. (1975), Gallimard, 1999, pp. 200-227.

¹⁸⁷ *MP*, p. 95.

¹⁸⁸ *MP*, p. 96.

¹⁸⁹ *DRF*, p. 316

¹⁹⁰ *MP*, p. 98.

particulière : si la langue n'est ni un code, ni un système de messages informatifs il faut bien discerner sa fonction propre, la « fonction-langage », et c'est ainsi qu'on peut finalement comprendre sa place parmi les autres institutions sociales.

Outre sa détermination comme « moteur » de cette fonction-langage (que nous n'avons pas encore définie), la notion de « mot d'ordre » a une signification plus générale, plus précisément, celle de « l'unité élémentaire du langage ». Pour justifier leur propos, Deleuze et Guattari se réfèrent à la doctrine de la performativité langagière d'Austin, fort célèbre à l'époque, et surtout à la lecture qu'en donne Oswald Ducrot. Ce « dégagement de la sphère du performatif » les amène à trois conclusions importantes : premièrement, sur l'impossibilité d'assimiler le langage et le code ; deuxièmement, concernant l'impossibilité de l'existence d'une sémantique, syntaxique et phonématique, hors du champ pragmatique ; troisièmement, sur l'impossibilité de la distinction stricte entre la langue et la parole. D'autant plus que le modèle communicatif développé par Benveniste réduisait le performatif non aux actes, mais aux termes sui-référentiels dans la forme des pronoms personnels qu'on appelle les « embrayeurs ». Pour Deleuze et Guattari, cette intersubjectivité inhérente au langage n'explique pas grand-chose, ainsi ils suivent le renversement critique de ce schéma de Benveniste par Ducrot qui supposait qu'il y a un type d'énoncés « socialement consacrés » à l'accomplissement des actes. Si c'est dans le domaine illocutoire qu'on place les « présupposés implicites et non-discursifs », c'est le performatif qui est déterminé par l'illocutoire et non l'inverse comme le voulait Benveniste. Pourtant l'illocutoire appartient au domaine des « agencements collectifs d'énonciation », autrement dit, il est déterminé par les normes de la société particulière. Dans ce cas-là ces présupposés ne dépendent pas de la structure interne de la langue, mais des actes juridiques ou de leurs analogues et c'est à travers ces actes que le processus de la subjectivation est effectué. Par ailleurs, il ne peut y avoir de meilleur exemple de cette subjectivation que la construction de l'âme, prison du corps, dans la société disciplinaire, dont

Foucault donne une description si éloquente¹⁹¹. Mais, le but de Deleuze et Guattari est de montrer que ce sont les mots d'ordre qui endossent le rôle principal au niveau le plus haut possible de l'abstraction¹⁹². Même à ce niveau-là, ces unités élémentaires du langage sont liées aux obligations sociales :

Nous appelons les mots d'ordre, non pas une catégorie particulière d'énoncés explicites (par exemple à l'impératif), mais le rapport de tout mot ou tout enoncé avec les présupposés implicites, c'est-à-dire, avec des actes de parole qui s'accomplissent dans l'énoncé, en ne pouvant s'accomplir qu'en lui. Les mots d'ordre ne renvoient donc pas seulement à des commandements, mais à tous les actes qui sont liés à des énoncés par une « obligation sociale »¹⁹³.

Après avoir attribué aux mots d'ordre le statut exceptionnel d'unité élémentaire de la langue, Deleuze et Guattari reprennent leur thèse principale sur le rapport entre les agencements collectifs d'énonciation, les « transformations incorporelles » ou les « attributs non-corporelles ». Dans le même esprit pragmatiste, ce rapport doit être établi pour telle ou telle société à un moment donné. Une précision chronologique s'avère tellement minutieuse que Deleuze et Guattari proposent de prendre pour points de repères les dates précises. Afin d'illustrer cette idée ils se tournent vers une source très spécifique : un court article de Lénine, intitulé « Sur les slogans » (le titre russe « *O lozungakh* » est un dérivé allemand). Ainsi les mots d'ordre entrent directement et brusquement au cœur du tissu de l'histoire : la troisième signification de ce terme, proposée par Deleuze et Guattari est celle d'un slogan politique. Dans l'exemple analysé par Deleuze et Guattari, Lénine explique que le mot d'ordre « Tout pouvoir aux soviets ! » n'était valable que durant la période comprise entre le 27 février 1917 (moment de la chute de l'autocratie et de la proclamation de la République Russe) et le 4 juillet de la même année (date de l'insurrection contre le gouvernement provisoire) et correspond au moment où la révolution pouvait se développer

¹⁹¹ FOUCAULT, *Surveiller et punir*, *op.cit.*, pp. 32-38.

¹⁹² Ainsi la question de Labov était « Les forces sociales peuvent-elles affecter des règles de grammaire d'un haut niveau d'abstraction ? ». LABOV, *Sociolinguistique*, *op.cit.*, p. 353.

¹⁹³ *MP*, p. 100.

paisiblement. À partir du 4 juillet, ce sont les bolcheviks qui prennent leur responsabilité au sein de la révolution qui n'est désormais possible qu'aux moyens de la prise de pouvoir armée, effectuée par le prolétariat sous la tutelle du parti. Selon Deleuze et Guattari, c'est précisément le 4 juillet qu'advient la transformation incorporelle qui correspond à la transformation du corps du parti, qui à son tour va initier la transformation des mouvements des masses révolutionnaires. Sur cet exemple on peut observer « comment marche » le concept d'agencement : l'axe horizontal entre les agencements collectifs de l'énonciation (le mot d'ordre politique) et les « états des choses » (le mouvement des masses) est complété par l'axe vertical (déterritorialisation des soviets qui n'étaient jusqu'à ce moment-là qu'exclusivement bolcheviques et même communistes, et reterritorialisation sur le corps du parti).

On peut objecter que l'analyse des dates précises peut être efficace dans le cas des gouvernements révolutionnaires avec leur manie volontariste et leur détermination à effectuer la réalisation immédiate de leurs décrets, et qu'on ne peut pas l'extrapoler pour les situations politiques moins frappées d'urgence, ou dans lesquelles l'écart entre les actes juridiques et les pratiques discursives ne sert pas de prétexte à l'intervention. Si on reste dans l'optique deleuzoguattarienne, une telle objection peut être facilement réfutée avec la référence à un pré-supposé méthodologique du concept d'agencement. On peut toujours répliquer qu'il s'agit bien de l'analyse d'une société donnée, bien localisée dans le temps et l'espace (d'un chronotope, pour employer l'un des termes favoris de Bakhtine¹⁹⁴) et que dans les autres modèles politiques le cadre chronologique ne peut faire l'objet d'une attribution précise.

Pourtant, l'analyse des événements révolutionnaires à travers les mots d'ordre proposée par Deleuze et Guattari nous semble indispensable. Les mots d'ordre en tant qu'« unités élémentaires du langage » ne se limitent bien évidemment pas aux slogans politiques ; en fait, dans cette qualité

¹⁹⁴ M. BAKHTINE, M., *Esthétique et théorie du roman*, (1975), Paris, Gallimard, 2013, pp.255-398.

les possibilités de classement de leurs fonctions sont inépuisables¹⁹⁵. Cette analyse va probablement nécessiter la déconstruction partielle du concept d'agencement, car le problème principal des projets révolutionnaires est souvent leur caractère quasi-fantastique qui dépasse considérablement les conditions matérielles de leur temps. De quelle transformation incorporelle s'agit-il dans le cas du décret du 20 octobre de 1793, qui prescrit la création des écoles républicaines, si cette idée n'a été réalisée qu'avec les réformes de Jules Ferry à l'époque de la Troisième République ? Quel fut l'effet véritable, sur la construction du communisme dans les républiques soviétiques, de l'arrêt édictant la nécessité de construire le « nouvel alphabet », émis à la suite du premier congrès turcologique le 5 mars 1926 ? Toutes ces questions demeureront sans réponse tant que nous n'aurons pas réalisé une analyse des cas concrets des deux grandes Révolutions considérées comme les deux événements ayant le plus marqué le cours de l'histoire moderne.

Conclusions.

En commençant cette partie nous nous sommes posé la question du rôle de la linguistique et du problème des signes chez Deleuze dans trois aspects différents. Premièrement, dans le cadre du corpus deleuzoguattarien. Ici nous avons la possibilité de voir que l'intérêt de Deleuze pour la langue ne se limitait pas aux travaux écrits conjointement avec Guattari et déjà bien présent dans son étude sur Nietzsche. Dans la période de *Capitalisme et Schizophrénie*, les concepts essentiels comme ceux de la déterritorialisation/ reterritorialisation, aussi bien que celui de l'agencement, sont issus de la réflexion sur la sémiotique et l'origine de la langue. Deuxièmement, nous voulions placer les analyses des questions linguistiques deleuzoguattariennes dans le contexte pluridisciplinaire de la philosophie française des années soixante – soixante-dix. De ce point de

¹⁹⁵ À notre connaissance la première mention des mots d'ordre dans le corpus deleuzien remonte à l'analyse du langage masochiste : voir *PSM*, p. 20.

vue, la polémique directe et indirecte avec le structuralisme avait une importance primordiale. C'est l'incapacité de la méthodologie structuraliste à aborder plusieurs questions politiques, comme celle de la *politique de la langue*, qui était la cause de la critique radicale du structuralisme. La solution deleuzoguattarienne consistait dans l'élaboration du projet de philosophie politique de la langue, dont le but était l'analyse des questions linguistiques dans un contexte de rapports de forces. Troisièmement, on essayait de mobiliser certains concepts deleuziens pour les analyses des cas particuliers de processus de l'homogénéisation des langues.

Ainsi nous croyons que la formule deleuzoguattarienne « La fonction-langage est transmission des mots d'ordre »¹⁹⁶ a bien saisi l'esprit révolutionnaire. Elle a le mérite de bien poser le problème au sens deleuzien du terme. Et la réponse à ce problème, comme nous le verrons, sera le concept de *langue nationale*, en tant que principe essentiel du fonctionnement de la nouvelle machine politique¹⁹⁷.

¹⁹⁶ *MP*, p.109.

¹⁹⁷ DE CERTEAU, *La politique de la langue*, *op. cit.*, p. 341.

PARTIE 2

Politique de la langue en France : de l'ordre de mots aux mots d'ordre

L'Europe présente une république fédérative composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé. On ne Peut en prévoir la fin, et cependant la langue française doit encore lui survivre. Les États se renverseront, et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancrés, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre humain.

RIVAROL, *De l'universalité de langue française*

Chapitre 1

2.1. Le destin du Français : de la langue du roi à la République des lettres.

2.1.1. Des empires plurilingues aux Etats-nations : approche fonctionnelle

2.1.1.1. Deleuze et le discours républicain

Notre exposé de la philosophie politique deleuzoguattarienne de la langue nous a amené à la conclusion que la fonction-langage est la « transmission de mots d'ordre ». Tel est le *problème*, au sens deleuzien du terme, dont la solution est le concept de *langue nationale*. Probablement, le plus grand paradoxe de la manière deleuzienne de traiter les problèmes linguistiques, est que cette hyper-politisation des problèmes de la langue est le produit, bien qu'atypique, de la pensée politique française. Affirmer que les marqueurs syntaxiques sont les marqueurs de pouvoir et que l'unité de la langue est « tout d'abord politique », est une référence claire et directe à la « conscience linguistique jacobine » et à ses visions paranoïaques des insurgés patoisants de Vendée et aux complots des « aristocrates et des prêtres réfractaires ». En un sens, la manière de chercher l'usage mineur à l'intérieur de la même langue et le rejet de la « reterritorialisation réactionnaire » sur le patois ne font qu'accentuer ce côté du « bon républicain » de la philosophie politique deleuzienne. C'est peut-être pour cette raison que les théoriciens de la pensée postcoloniale manifestent, à leur tour, une certaine méfiance à l'égard des concepts deleuzoguattariens¹⁹⁸. Ne s'agit-il pas, dans le

¹⁹⁸ Probablement, l'antagoniste la plus ouvert de la théorie deleuzoguattarienne des minorités est Gayatri Spivak : voir G.C. SPIVAK, « Can the Subaltern Speak? », in C. NELSON, L. GROSSBERG (Eds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois Press, 1988, pp. 271-313. Voir S. BIGNALL, P. PATTON, *Deleuze and the postcolonial*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2010. Pour la vision plus

cas de cette poétique, de la sobriété et du bégaiement de l'utopie escapistes dont la portée politique s'avère très redoutable ? En se rappelant le destin de l'avant-garde de l'Union Soviétique, ne doit-on pas traiter ces expérimentations de la même manière que la « philosophie formaliste », et leur faire le même reproche que celui que certains « écrivains prolétaires » adressaient à Maïakovski en affirmant que les « ouvriers et les paysans ne vous comprennent pas »¹⁹⁹ ? Ne devrait-on pas plutôt rétorquer que chaque état doit passer par une période de lutte pour l'émancipation nationale, comme le croyaient les marxistes soviétiques ? Où l'on peut peut-être leur emprunter le concept de saut qualitatif qui permettrait aux communautés politiques d'éviter les reterritorialisations réactionnaires, à l'exemple de la Mongolie qui n'a jamais connu le joug de la capitale et est directement passée, selon certaines évaluations optimistes, du féodalisme au socialisme.

Ce qui est certain pour nous, c'est la capacité des concepts deleuzoguattariens à problématiser les enjeux politiques du plurilinguisme dans le cadre du « conflit réel des langues » aussi bien que sous la forme de la dialectologie sociale. Leurs analyses du fonctionnement social de la langue nous permettront d'élaborer de nouvelles approches de la typologie de la véhicularité langagière, tout d'abord sur l'exemple du français – « langue centralisée par excellence ». On testera ainsi deux grandes hypothèses deleuzoguattariennes, élaborées dans la première partie, celle de la tétraglossie et des trois reterritorialisations, et celle de mots d'ordre en tant que fonction-langage.

proche à Deleuze voir, R. BENSMAÏA, *Experimental Nations. Or, the invention of the Maghreb*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

¹⁹⁹ V. MAÏAKOVSKI « Les ouvriers et les paysans ne vous comprennent pas » (« Vas ne pomimajut rabochije i krestjane ») dans *Novyj LEF*, 1, 1928, pp. 37-40.

2.1.1.2. L'encyclopédie chinoise et les empires plurilingues

Commençons en premier lieu par reprendre le fil de la théorie tétralinguistique, en la plaçant dans un autre contexte historique. Il n'est pas si difficile de trouver le plurilinguisme dans l'empire des Habsbourg, dont le régime politique représentait un archaïsme incarné selon les standards de la fin du XIXe siècle. Aucun autre pays d'Europe n'envisageait autant de problèmes avec des mouvements régionalistes, parmi lesquels les quêtes identitaires des Juifs de Prague étaient les plus innocents et paisibles²⁰⁰. L'Autro-Hongrie, on le sait, allait bientôt céder la place à plusieurs états nationaux tels que la Tchécoslovaquie ou la Pologne ou voir ses régions rejoindre des pays tels que l'Italie ou la Yougoslavie (qui avaient certainement leurs propres minorités). Il est important de noter que le marxisme autrichien avait toujours une sensibilité particulière par rapport à la question nationale, ce qui a profondément marqué le jeune Staline²⁰¹. Alors on doit constater que l'empire des Habsbourg a failli évoluer en Etat-nation et est devenu pour ainsi dire le plus important mécène du de ce nouveau « printemps des peuples »²⁰², survenu à la suite de la Grande Guerre.

D'où cette première question : peut-on parler de tétraglossie ou de plurilinguisme dans les Etats de « l'Europe nouvelle », pour reprendre l'expression d'Antoine Meillet ? On a déjà mentionné le projet de dégermanisation en Tchécoslovaquie ; des processus analogues avaient lieu

²⁰⁰ On verra que la Russie souffrait de problèmes du même type, qui étaient cependant atténués par l'étendue du territoire aussi bien que par la domination démographique des Russes, ou, plus précisément, des grands Russes. Concernant la comparaison entre deux empires sur le plan ethnique et linguistique, voir A. MILLER, *The Romanov Empire and Nationalism*, Budapest, Central European University Press, 2008.

²⁰¹ Le premier article de Staline « Le marxisme et la question nationale » avait pour but la polémique avec le marxisme autrichien, tout en révélant l'influence de Karl Renner et d'Otto Bauer : M. G. SMITH, « The tenacity of forms: Nation, Language, Stalin », *op.cit.*, pp. 106-111.

²⁰² Voir les chapitres consacrés aux anciens partis de l'Autriche Hongrie in MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, *op. cit.*, pp.207-223.

aux autres coins de l'ancien Empire. Par exemple dans la région germanophone du Tyrol du Sud, rattachée à l'Italie à la suite du traité de Saint-Germain en 1919, la dégermanisation a revêtu des formes excentriques et macabres : les partisans de l'Italie une et indivisible, retaillaient les inscriptions sur les monuments funéraires afin d'italianiser les noms germaniques (au lieu de Joseph on mettait Juseppe etc.)²⁰³. On peut se rappeler que l'Autriche Hongrie, au début du vingtième siècle, n'était qu'un débris de l'empire brillant de Charles Quint, la plus puissante monarchie d'Europe à l'époque de la Renaissance. Ce monarque, le dernier, dit-on, à être digne du nom de César, maîtrisait plusieurs idiomes de son vaste Empire. Mais le mot d'ordre de l'imaginaire linguistique nationaliste, nous semble-t-il, est bien transmis par le propos du savant russe Mikhaïl Lomonossov, fondateur de l'Université de Moscou, qui écrivait dans la préface de sa *Grammaire Russe*, en 1755 :

Charles V, l'empereur Romain, disait qu'il était correct de parler espagnol avec Dieu, français – avec ses amis, allemand – avec ses ennemis, et italien avec le sexe féminin. Mais s'il maîtrisait la langue russe, il aurait ajouté qu'il était convenable de la parler dans toutes les occasions, car il y aurait trouvé la splendeur de l'espagnol, la jovialité du français, la robustesse de l'allemand et la douceur de l'italien et outre cela la richesse et la brièveté puissante dans ses expressions, du latin et du grec²⁰⁴.

Les partisans de l'italien, de l'espagnol, du tchèque ou du polonais auraient pu dire que leurs langues maternelles convenaient « dans toutes les occasions ». L'attitude de Lomonossov met en relief deux points importants. Elle souligne, premièrement, la prise de position de l'imaginaire nationaliste vis-à-vis du plurilinguisme des anciens régimes : on est désormais sûr que c'est la langue unifiée qui englobe toutes les fonctions sociales. Deuxièmement, il propose un exemple de la

²⁰³ K. BOCHMAN, « Pour une étude comparée de la glottopolitique des fascismes », in A. WINTHER, *Problème de glottopolitique*, Rouen, Presses de l'Université de Rouen, 1985, pp. 119-130.

²⁰⁴ M. LOMONOSOV, *Œuvres complètes (Polnoje sobranije sochinenij)*, Moskva, AN SSSR, 1952, vol. 7, p. 391.

classification des fonctions véhiculaires du langage, même si celle-ci donne l'impression d'une taxinomie « impensable », à l'exemple de l'encyclopédie chinoise de Borges citée par Foucault au début de *Les mots et les choses*²⁰⁵. En même temps, cela sert de preuve qu'il existe beaucoup de possibilités de classement des fonctions sociales et politiques de la langue.

Pourquoi doit-on donc en revenir au schéma tétraglossique ? D'un autre côté, pourquoi doit-on se limiter aux langues nationales ? C'est de cette Europe plurilingue, déchirée par les guerres de religion et bouleversée par les grandes découvertes géographiques, que Rivarol, dans son célèbre *Discours sur l'universalité de la langue française*, déclare : « L'Europe n'était pas prête et n'avait pas encore senti le besoin pour la langue universelle »²⁰⁶. Pourtant, au niveau européen, à partir du dix-septième siècle il ne manquait pas de projets de langue universelle, censée remplacer le latin. Cependant, le Siècle des Lumières, comme le laisse entendre le titre de l'ouvrage cité, a vu l'Europe comme « la république fédérative, sous la domination de la même langue »²⁰⁷. Le XVIIIe siècle fut bien le siècle où « l'Europe parlait français », mais le plus imposant paradoxe réside dans le fait que c'est la Grande Révolution Française qui a bouleversé cet ordre des choses en déclenchant la série de révolutions nationales qui ébranlèrent le continent de 1848 à 1919. Sous l'Ancien Régime, « Le monde français » qu'évoque Rivarol était celui des Cours, des Académies Royales et des salons qui endossaient dans une Europe en pleine sécularisation plusieurs fonctions véhiculaires en même temps. On croit bien que le schéma tétralinguistique est valable pour ces régimes politiques pré-modernes, toutefois c'est bel et bien la Révolution Française qui a forgé de nouvelles institutions politiques, avec leurs mobilisations et disciplines, impensables sans une langue nationale qui soit « la même pour tous ».

²⁰⁵ FOUCAULT, *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 8.

²⁰⁶ RIVAROL, *Le discours sur l'universalité de la langue française*, (1784), Paris, Club français du livre, 1947, p. 55.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 43.

Nous allons effectuer notre propre tentative d'examen de « l'histoire universelle » à la suite de Deleuze et Guattari. Selon la première hypothèse : l'Autriche Hongrie de Kafka était une société n'ayant pas réussi à dépasser le seuil de la nationalisation, elle représente donc un exemple de l'Ancien Régime dans lequel le schéma tétralinguistique est valable. D'après la deuxième hypothèse : ce schéma, comme nous l'avons déjà supposé, correspond à la célèbre théorie trifonctionnelle de Dumézil, qui est devenue, grâce aux efforts de divers chercheurs, applicable à la société européenne qu'on peut qualifier de pré-moderne. L'Europe, avant de parler français, parlait, ou tout du moins écrivait en latin, qui remplissait les fonctions véhiculaire, référentielle et mythique. La troisième hypothèse envisage la nationalisation consécutive ou, pour le formuler en termes deleuziens, la reterritorialisation sur les nouveaux centres de pouvoirs, associés aux Etats-nations, qui caractérise le processus de la genèse des institutions politiques des Etats modernes. C'est la France qui représentait l'avant-garde de ce processus, et qui lui a donné la forme la plus radicale, au moins jusqu'au vingtième siècle. A présent, nous allons abandonner le monde sombre et gothique de Prague, qui nous a permis d'établir nos hypothèses, pour nous tourner vers l'histoire de la langue française qui, selon les termes de Rivarol, profite de la distance la plus favorable du soleil de la langue-mère latine.

2.1.2. Français, langue du Roi et des trois Etats. Trois reterritorialisations sous l'Ancien Régime

2.1.2.1. Théorie trifonctionnelle et tétraglossie

Dans les sections suivantes nous souhaiterions approfondir le parallèle, que nous nous sommes contenté jusqu'à présent de suggérer, entre la tétraglossie dans l'interprétation deleuzoguattarienne, et la théorie trifonctionnelle de Dumézil, et ce pour une raison qui nous paraît être claire : ce parallèle, s'il est davantage qu'une ressemblance de fortune, permet de relier la

classification des fonctions véhiculaires du langage à une théorie d'Etat valable pour les sociétés dit « pré-modernes ». Il nous permettra alors, *a contrario*, de proposer une nouvelle description des opérations de rupture auxquelles la séquence révolutionnaire a donné lieu, opérations effectuées dans le cadre des pratiques discursives rendant possible la construction du nouvel idéologème, à savoir la langue nationale. Ce parallèle peut servir à une contextualisation plus large des concepts deleuzoguattariens, car il renvoie à une théorie discutable, mais largement répandue dans les sciences humaines. En même temps, on se réfère à la trifonctionnalité à titre d'exemple : il ne s'agit pour nous ni de prendre au sérieux le projet de « l'histoire universelle », ni de défendre le structuralisme dumézilien²⁰⁸. Par contre, le fait que ce modèle apparaisse comme appartenant à l'Ancien Régime, va nous donner un autre argument à l'encontre de l'approche structuraliste dans l'analyse des matières politiques au sein des sociétés modernes.

Dumézil discernait trois fonctions « sociales et cosmiques » dans l'idéologie commune des sociétés indo-européennes : « l'administration du sacré »²⁰⁹ (qui remonte à la caste des *brâhmana*, ou prêtres proto-indo-européens²¹⁰), la « force physique » (des *ksatriya* ou *rajanya*, la caste des guerriers), et « l'abondance et la fécondité » (des *vaisya*, les éleveurs, les négociants et les artisans). Il précise que les « bilans » de chaque fonction sont inégaux, tandis que la distinction entre la première et la deuxième fonction est assez claire dans un grand nombre de sociétés analysées, les paramètres de la fonction de la fécondité ou de la production variaient d'une société à l'autre²¹¹. Ces trois fonctions font l'objet de l'institutionnalisation politique qu'on peut retracer grâce à l'analyse des champs lexicaux qui leur correspondent dans les diverses langues Indo-Européennes. Tel est le

²⁰⁸ Lévi-Strauss parle de la rupture entre deux générations de structuralistes, en prenant ses distances par rapport à Foucault et Barthes et en se rapprochant de Jacobson, Benveniste et Dumézil : voir C. LEVI-STRAUSS, D. ERIBON, *De près et de loin*, Paris, Plon, 1984, pp. 63, 105.

²⁰⁹ G. DUMEZIL, *L'heure et le malheur du guerrier* (1969), Paris, Flammarion, 1985, p. 15.

²¹⁰ G. DUMEZIL, *Mythes et Dieux indo-européens*, Paris, Flammarion, 1992, p. 81.

²¹¹ DUMEZIL, *L'heure et le malheur du guerrier*, *op. cit.*, p. 9.

but de l'*opus magnum* de Benveniste qui adaptait la trifonctionnalité dumézilienne dans ses *Institutions Indo-européennes*²¹².

Ce qui est important pour notre tâche, c'est la possibilité d'appliquer ce schéma à l'analyse des sociétés européennes médiévales. Cette possibilité a été vigoureusement défendue, par exemple, par le grand médiéviste français Georges Duby²¹³. Cependant, si les rapports complexes entre l'Eglise et l'Etat (aussi bien que leurs nombreux hybrides, comme le précise dans son étude classique Kantorowicz)²¹⁴ dans les sociétés médiévales ont été suffisamment étudiés, la troisième fonction demeurait souvent à l'écart, tout comme ses frontières et, selon la remarque de Dumézil, elle demeure la plus difficile à définir. Sur le plan linguistique, pendant des siècles, ces fonctions ont été toutes les trois effectuées en latin en tant que langue commune d'Europe.

Nous allons, à titre d'hypothèse, supposer que cette troisième fonction appartenait au Tiers Etat. Mythologisé lors la Révolution française, en particulier par le célèbre pamphlet de Sieyès qui proclamait que « le tiers est le tout », la bourgeoisie a sans doute joué un rôle important dans la transformation du Royaume en Première République. Pourtant, selon l'opinion des historiens contemporains, cette « nationalisation » se développait simultanément dans les trois dimensions. Comme le fait remarquer David Bell, les rois de France sont devenus patriotes entre 1750 et 1789 et la politique de « sentiment national » n'était pas une invention révolutionnaire²¹⁵. Dans le cas contraire il s'avèrerait difficile de comprendre l'épisode dont Jacques Guilhaumou estime qu'il constitue un événement clé dans le progrès de la Révolution : le refus, survenu le 23 juin 1789, des députés des trois ordres de se séparer malgré l'ordre de roi de se « rendre dans les chambres

²¹² E. BENVENISTE, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit, 1969.

²¹³ G. DUBY, *Les trois ordres ou L'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978.

²¹⁴ Kantorowicz dans son livre montre les « croissances des orbites » de deux ordres qui allait jusqu'à la confusion de leurs attributs symboliques : E. KANTOROWICZ, *The King's Two Bodies* (1957), Princeton, Princeton University Press, 1997.

²¹⁵ BELL, *The cult of nation in France, op. cit.*, pp. 64-77.

attachées affectées à vos ordres »²¹⁶. Le corps de la nation était presque là dans son intégralité, le peuple était le seul élément qui faisait défaut. Suivons la genèse de ce processus qui, sur le plan langagier, représentait la délatinisation successive de ces trois ordres.

2.1.2.2. Fonction véhiculaire – Première reterritorialisation, L’ordonnance de Villers-Cotterêts et ses mythes

Selon la version canonique, les premiers textes, rédigés dans la langue qu’on appelle aujourd’hui le français, étaient les sermons de Strasbourg, qui ont perpétué le partage de l’Empire de Charlemagne entre Louis le Germanique et Charles le Chauve²¹⁷. Ainsi le 14 février 842 le texte des sermons a été prononcé *devant les armées* de deux monarques (c’est le point important, comme va le montrer un jour Rousseau). Malgré ce fait, comme le montrent les études de Serge Lusignan, les écritures du Royaume de la France restaient plurilingues pendant des siècles²¹⁸, tandis que la chancellerie royale hésitait entre le français et le latin jusqu’en 1330 quand la version parisienne de la langue d’oïl est devenu sa langue *de facto*²¹⁹. Suite à sa conquête normande le français était également la langue des rois d’Angleterre et de la noblesse britannique jusqu’au XVe siècle, mais pas celle de l’aristocratie du Midi, ni des leurs sujets²²⁰.

Par conséquent, l’idée de patrie n’a pas été initialement associée à la langue, et pas même au Royaume de la France : l’idéologie commune provenant de Rome distinguait entre « *patria sua* » ou

²¹⁶ GUILHAUMOU, *La langue politique et la Révolution française, op. cit.*, p. 39.

²¹⁷ C. HAGEGE, *Français, l’histoire d’un combat*, Paris, Michel Hagège, 1996, pp. 18-22.

²¹⁸ S. LUSIGNAN, « Le français médiéval perspectives historiques sur une langue plurielle » dans *L’introuvable unité du français : Contacts et variations linguistiques en Europe et en Amérique (XIIe-XVIIIe siècle)*. Québec, Presses Universitaires de Laval, 2011, pp. 5-108.

²¹⁹ S. LUSIGNAN, *La langue des rois au Moyen Age. Le français en France et en Angleterre*. Paris, P.U.F., 2004, pp. 147-153

²²⁰ *Ibid*, pp. 197-218.

« *propria* » et « *communis patria* »²²¹. Par la « partie propre » on étendait la *cité*, et par la patrie commune, la ville de Rome. Pourtant, à partir du XIV^e siècle il y a une tendance à présenter le Royaume de France en tant que « patrie commune » (« *patriam meam regnume Franciae* »)²²². Ces tendances sont encore renforcées lors de la guerre de Cent Ans, qui amène à la séparation linguistique, symbolique et bientôt religieuse : la « déclaration d'indépendance » de l'église anglicane de Rome est proclamé en 1534. Et c'est plutôt dans cette lignée qu'on doit placer la célèbre Ordonnance Villers-Cotterêts en 1539.

Il existe un malentendu majeur concernant la politique langagière en France liée à cette célèbre Ordonnance de Villers-Cotterêts, qui demeure par ailleurs le plus vieux document législatif français qui reste partiellement en vigueur. Edicté par François I, il a transmis la volonté royale : « Nous voulons que doresnavant tous arretz ensemble toutes aultres procedures... soient prononcez, enregistrez et delivrez aux parties en langage maternel francoys et non aultrement »²²³.

Pourtant, la question de la langue n'est abordée que dans deux articles (sur un total de 192), les numéros 110 et 111 de l'Ordonnance. Cette dernière correspond bien à l'objectif principal du document consistant dans le partage du pouvoir entre le gouvernement royal et l'administration cléricale. L'historien Paul Cohen, qui a récemment réalisé une étude de la « démythification » de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts, montre qu'il ne s'agissait nullement de « suppression » et certainement pas non plus de l'« anéantissement » des autres langues, mais plutôt de l'indication d'une certaine tendance générale qui trouvera son aboutissement après la chute de l'Ancien Régime²²⁴. Premièrement, ce document visait plutôt le latin que les langues dites « régionales »,

²²¹ KANTOROWICZ, *King's two bodies*, *op. cit.*, p. 246.

²²² *Ibid.*, p. 250.

²²³ Cit. in BRUNOT, *Histoire de la langue française*, *op. cit.*, vol. 1, p. 29.

²²⁴ P. COHEN, « L'imaginaire d'une langue nationale : l'État, les langues et l'invention du mythe de l'ordonnance de Villers-Cotterêts à l'époque moderne en France », dans *Histoire Épistémologie Langage*, 25-1, 2003, pp. 19-69.

deuxièmement, son champ d'application était assez limité et concernait seulement le domaine juridique. Il convient surtout de résister à la tentation d'utiliser certaines formules de l'époque en les prenant pour des mots d'ordre des pratiques langagières réellement mises en œuvre, par exemple, la remarque de Jean Bodin selon laquelle « c'est une vraie marque de Souveraineté de contraindre les subjects de changer la langue »²²⁵. L'unification langagière sous le sceptre d'un Monarque pouvait être le rêve de certains adhérents de l'Absolutisme, toutefois elle dépassait largement les ressources matérielles et intellectuelles des Royaumes, y compris les « techniques langagières » disponibles. Il faudra quelques siècles, l'expansion de la presse et surtout l'instauration de l'éducation obligatoire, pour les inventer. Comme l'indique David Bell, le lieu commun de la pensée politique de la Renaissance était plutôt la conviction qui a été perpétuée par la maxime du Chancelier Michel de l'Hôpital, à savoir : « La différence des langues ne cause pas la séparation des Royaumes »²²⁶. Nous verrons que la République Une et Indivisible se basera sur d'autres principes.

On peut constater qu'en France entre les XIVE et XVIe siècles s'effectuait le procès de la déterritorialisation de Rome et la reterritorialisation sur le Paris Royal qui s'imposait en tant que nouveau centre de pouvoir. Néanmoins, dans le cas de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts, il s'agit seulement, en termes deleuzoguattariens, de la première reterritorialisation qui, en même temps stimule la cristallisation de la deuxième fonction dumézilienne, souvent confondues avant la consolidation des régimes monarchiques européens.

²²⁵ Cité selon COHEN, « L'imaginaire d'une langue nationale », *op.cit.*, p. 60.

²²⁶ BELL, *The cult of nation in France*, *op.cit.*, p. 171.

2.1.2.3. Fonction Référentiaire – Deuxième reterritorialisation. De « l’idiome vulgaire » à l’empire de l’opinion

Passons maintenant à la deuxième reterritorialisation ou la troisième fonction dumézilienne, la plus difficile à délimiter. Nous tenterons ici d'étayer une hypothèse quelque peu provocatrice, en suggérons que si l'on cherche les précurseurs emblématiques du Tiers Etats dans la cité médiévale, on les trouverait avant tout dans la population du quartier Latin. C'est souligner par là, bien sûr, la façon dont la langue latine remplissait une fonction référentielle. Néanmoins, cette assimilation peut poser le problème compte tenu des liaisons étroites entre la corporation universitaire et l'église. En même temps, il ne faut pas oublier que les associations des maîtres et des étudiants, que l'on a qualifiées à l'origine d'*universitas*, ont historiquement précédé l'instauration des universités au sens moderne. L'intervention de l'Eglise qui commence à partir du XIIIe siècle à délivrer ses *licencia docti* s'explique par le souci du respect de l'orthodoxie par les doctrines diffusées par les divers *magistri*, comme Abélard auprès de ses élèves. À son tour, le gouvernement, exaspéré par l'insolence des chansons goliardiques provenant de la Rive Gauche, avait des raisons de douter de la loyauté des étudiants, et de craindre le reflux incontrôlable des clercs vagabonds dans les villes. C'est pour de telles raisons que les pratiques de l'enseignement avaient besoin de se faire institutionnaliser dans la forme des universités ne pouvant être gérées que par l'instauration d'une langue unifiée. L'église catholique a fourni beaucoup d'efforts afin de faire passer les universitaires par les rangs du clergé ; l'Etat interviendra plus tard pour les transformer en fonctionnaires. Mais au début, il s'agissait de « marchands des mots » (*venditores verborum*) qui profitaient pleinement de l'autonomie de la corporation médiévale. Jacques Le Goff, dans son étude portant sur la sociologie historique des intellectuels au Moyen Age, insiste beaucoup sur leur appartenance initiale à un Tiers-Etat :

C'est bien comme un artisan, comme un homme de métier comparable aux autres citadins, que se sent l'intellectuel urbain du XIIe siècle. Sa fonction c'est l'étude et l'enseignement des *arts libéraux*. Mais qu'est-ce qu'un *art* ? C'est n'est pas une science, c'est une technique. *Ars* c'est « τέχνη », c'est la spécialité du professeur comme celle du charpentier ou du forgeron.²²⁷

Tentons encore un autre parallèle inspiré par la théorie trifonctionnelle, afin de justifier l'importance des aspects linguistiques dans la genèse politique du projet républicain. Il s'agit de la structure de l'université européenne qui restait presque inchangée depuis le XIIe siècle et était composée, comme le rappelle le texte célèbre de Kant qui lui sert en quelque sorte d'épitaphe, des trois facultés supérieures, celle de la théologie, du droit et de la médecine, et de la faculté de la philosophie, classée comme inférieure. Pendant des siècles, ces trois facultés étaient les bastions de langue latine, et c'est la délatinisation graduelle de trois fonctions de pouvoir (la médecine nous sert ici d'exemple de métier ou d'artisanat respectable) qui a rendu cette structure impraticable²²⁸. Mais ce qui importe pour nous, c'est l'idée de parallélisme entre la structure d'une corporation et celle de la société ou, selon la définition de Derrida, entre le corps d'enseignement et le corps social²²⁹. C'est ainsi que sur l'exemple de la délatinisation des universités on peut observer le processus de la reterritorialisation graduelle sur la langue nationale suivant sa fonction « référentielle ».

Comment se produit cette délatinisation des pratiques dites scientifiques ? On peut en donner plusieurs raisons, parmi lesquelles réside le fait que le français ait été déclaré comme la

²²⁷ J. LE GOFF, *Intellectuels au Moyen Age* (1957) Paris, Seuil, 1985, p. 68.

²²⁸ Encore en 1778 il fallait imposer aux professeurs de Sorbonne les cours de la médecine en français. BRUNOT, *Histoire, op.cit.*, vol.7, pp. 110-111.

²²⁹ Les solutions qui ont été proposés différaient d'un pays à l'autre, en Allemagne c'était la création de l'Université du nouveau type, devenu prototype des établissements nationaux, en France, c'était la création des écoles Normales, censées produire « les commissaires de la République ». Cf. Derrida sur le projet de l'université : « L'Université est analogue à la société, au système social qu'elle représente comme une de ses parties; et le corps enseignant représente, sur un mode ou un autre, le fonctionnement et la finalité du corps social, par exemple de la société industrielle qui moins de dix ans après se donnera le grand modèle de l'Université de Berlin; celle-ci reste encore aujourd'hui la référence la plus imposante pour ce qui nous est légué d'un concept de l'Université » (J. DERRIDA, *Droit à la philosophie*, Paris, Galilée, 1990, p. 400).

langue du roi. On a plusieurs ouvrages, à commencer par le célèbre pamphlet de Joachim du Bellay *La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse*, paru dix ans après l'Ordonnance de Villers-Cotterêts, et jusqu'à l'essai de Rivarol, publié cinq ans avant la Révolution. Mais c'est Descartes qui donne un argument essentiel en faveur de cette transition : le passage des scientifiques vers la « langue vulgaire » signifie le renversement de la logique et les nouvelles règles de mener les disputes, basées sur la « raison naturelle » au lieu d'être basées sur une autorité :

Et si j'écris en français, qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin, qui est celle de mes précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens; et pour ceux qui joignent le bon sens avec l'étude, lesquels seuls je souhaite pour mes juges, ils ne seront point, je m'assure, si partiaux pour le latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons pour ce que je les explique en langue vulgaire²³⁰.

Désormais, *l'experimentum crucis* de l'argumentation est son accessibilité au « raisonnement naturel », dont disposent même les femmes et les enfants. Le latin cesse d'être *la langue* « savante », ou un idiome-souverain qui reste toujours dans la position d'une Origine par rapport aux langues vulgaires²³¹. Les livres écrits en langues vulgaires par les autorités ecclésiastiques n'auront aucun avantage s'ils ne possèdent pas une argumentation claire. C'est à partir de ce moment de rupture que le débat opposant « l'ordre naturel » de la syntaxe française à « l'ordre artificiel » du latin est devenu possible²³². Il faut préciser que le bilinguisme français/latin

²³⁰ R. DESCARTES, *Oeuvres philosophiques*. Ed. F. Alquié. Vol. 1, Paris, Garnier, 1963. vol. 1, p. 648.

²³¹ Cf. la remarque de Derrida « Le latin n'est pas une langue étrangère parmi d'autres. Et cette traduction en latin n'est pas une traduction, si du moins une traduction se présente comme telle en renvoyant, par contrat, à un original. Dans ce cas, il s'agit moins de faire dériver ou « aconduire » (comme disait ce texte, parlant d'acon-duire du grec ou du latin en ces marches...) une langue originale vers une langue seconde, que de reconduire vers ce qui aurait dû, en droit, être la langue originale. Dans une situation jugée normale et normative, il y avait lieu que les livres de science, de droit et de philosophie fussent écrits en latin », DERRIDA, *Droit à la philosophie*, op. cit., p. 313.

²³² Sur l'importance de ce débat pour la philosophie française voir une excellente étude de Ulrich Ricken : U. RICKEN, *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières*, Lille, Presses Universitaires de Septentrion, 1978.

persistait *de facto* tout au long du XVIII^e siècle²³³ ; mais c'est la révolution cartésienne qui a établi la dépendance de la langue à la pensée en la représentant comme un *outil* ou le moyen de « conduire la raison ». Cette tendance va aboutir à la création d'une « grande utopie du langage transparent » mentionnée au début de notre recherche. Ainsi, avec Descartes on constate la déterritorialisation de « livres anciens » (écrits en latin) et la reterritorialisation sur le « grand livre du monde » qui peut être compris par tout être humain qui est pourvu d'une « raison naturelle » et ne maîtrise que la « langue vulgaire » de son pays.

2.1.2.4. Fonction Mythique - Troisième Reterritorialisation. Guerres de la religion et le français

La troisième reterritorialisation effectuée par la fonction « mythique » de la langue, qu'on a liée à la première fonction dumézilienne, est probablement la plus facile à discerner. Premièrement, parce que la sécularisation dans les sociétés modernes a été le sujet des nombreuses études, depuis *l'Essence du Christianisme* de Feuerbach jusqu'aux ouvrages classiques de Max Weber et Ernst Kantorowicz. Deuxièmement, parce que on a un bilan très détaillé des pratiques linguistiques de l'Eglise catholique française à la veille de la Révolution, dressé par l'Abbé Grégoire à la base des réponses à son célèbre enquête qui date de 1790, dont nous reparlerons plus loin. Son objectif était d'observer la « dynamique de champ linguistique », pour reprendre le terme de Bourdieu²³⁴, dans les rapports entre le français et les patois ; mais il donne également l'idée des rapports entre le français et le latin. Brunot constate que, malgré la concurrence avec les Reformés et le fait que les théologiens catholiques depuis le XVIII^e siècle s'exprimaient librement en français, face aux « l'Eglise demeurait la forteresse du latin dans le village »²³⁵. D'autre part, quand l'Eglise voulait se

²³³ Voir BALIBAR, LAPORTE. *Le français national, op.cit.*, p. 39.

²³⁴ P. BOURDIEU, *Langage et le pouvoir symbolique* (1981), Paris, Seuil, 1992, p. 94.

²³⁵ BRUNOT, *Histoire, op.cit.*, vol.7, p. 67.

faire comprendre, elle s'adressait aux paroissiens plutôt en *patois* qu'en français, et ce sont ces usages des idiomes régionaux et l'influence exclusive des prêtres locaux qu'inquiétait le plus notre curé patriotique. Cette usage avait ses limites fonctionnelles (par exemple, sermons bilingues, catéchisme en patois, cantiques en latin) aussi bien que géographiques (dans pays dit de langue d'oïl, le patois avaient tendance à disparaître, tandis que dans le midi le gascon, le catalan ou le limousin restaient toujours en usage)²³⁶. C'est pour cette raison que les correspondants du Midi étaient souvent sceptiques à l'égard de l'idée de Gregoire d'un usage exclusif du français, à la limite si l'on ne voulait pas que « que les peuples ne comprennent rien dans leur religion »²³⁷.

De cette situation linguistique prérévolutionnaire on doit faire deux conclusions importantes. La première, c'est que l'approche de l'église protestante, qui proposait d'utiliser la langue vulgaire à l'étendue la plus large possible, a été bien intégrée dans les pratiques des paroisses locales. Deuxièmement, on peut constater dans les zones dialectales de langue d'oc que le français officiel n'a pas été considéré comme une « langue vulgaire », et réclamait la traduction. Ainsi la tentative d'imposer l'usage du français rencontrait une opposition, même parmi les curés les plus éclairés. En ce sens, nous ne sommes pas d'accord avec David Bell, qui affirme que Gregoire a proposé la « solution protestante », et que si le protestantisme avait pu l'emporter, la propagation du français aurait été beaucoup plus intensive²³⁸. La délatinisation des pratiques religieuses avait eu lieu, mais il existait différents vecteurs de reterritorialisation, et ainsi l'idée de « comprendre sa religion », issue de protestantisme, n'entendait pas forcément l'usage du français, mais souvent une « reterritorialisation sur le patois », ce qui a été bien saisi et ressenti comme un grand danger par les « curés patriotiques ». Ici s'ouvre le champ de l'analyse micropolitique de la langue qui deviendra indispensable après la chute de l'Ancien Régime.

²³⁶ *Ibid.*, pp. 73-76.

²³⁷ *Ibid.*, p. 72.

²³⁸ En le traitant même d'un « crypto-protestant », Voir BELL, *Cult of Nation in France, op.cit.*, p.193.

2.1.2.5. Territorialité primitive : le plurilinguisme au quotidien

Pourtant le concept de la tétraglossie, à la différence de la trifonctionnalité de Dumézil, suppose une quatrième langue qui n'est associée à aucune fonction du pouvoir. C'est une langue vernaculaire ou locale, que Deleuze et Guattari font correspondre, selon leur terminologie, à une « territorialité primitive », avant d'être striée par le *socius inscriptor*. Quelle est la portée méthodologique et politique du vernaculaire ? Cette question a pris une importance considérable à la veille de la Révolution, et elle sera reprise par chaque révolution nationale dans le période entre 1848-49 et 1917-19. La Révolution dit nationale vise la destruction des anciens modes de légitimation du pouvoir, et ainsi, elle doit se justifier, non seulement devant les élites, mais aussi devant le « peuple ». Tout d'abord, parce qu'il faut savoir en quelle langue ou dialecte on s'adresse au « peuple » pour se faire comprendre, et ensuite comment on peut construire l'idée de la nation *une et indivisible* face aux isoglosses ou aux frontières des zones dialectales qui ne correspondent à aucun des « frontières naturelles » tracées dans l'imaginaire nationaliste et sa « géographie sacrée ».

Le premier problème, celui du moins qui semble le plus évident, est l'analphabétisme. Afin de comprendre comment s'adresser aux paysans et gagner leur confiance dans la situation de la chute des anciens modèles de la légitimité, il faut comprendre comment cet analphabétisme opère sur sa conscience linguistique. Y-a-t-il une telle chose chez les gens qui ne savent ni lire, ni écrire ? Bakhtine en a tiré une hypothèse brillante, en supposant qu'un paysan vit nécessairement dans un monde plurilingue, mais un plurilinguisme qui a un caractère automatique, voire inconscient :

C'est ainsi que le paysan analphabète, à des distances infinies de tout centre, plongé naïvement dans une existence quotidienne qu'il tenait pour immuable et immobile, vivait au milieu des plusieurs systèmes linguistiques : il priait Dieu dans une langue (le slavon d'Eglise), il chantait dans une autre, en famille il en parlait une troisième et, quand il commençait de dicter à l'écrivain public une pétition pour les autorités du district rural, il s'essayait à une quatrième langue

(officielle, correcte, « paperassière »). C'était des *langages différents*, même du point de vue des indices abstraits sociaux et dialectologiques.²³⁹

Bakhtine précise qu'il passe d'une langue à l'autre « automatiquement » et ainsi ses langues différentes ne sont pas « dialogiquement corrélées dans la conscience linguistique du paysan »²⁴⁰.

Dans le passage précédent, il s'agit du plan synchronique. En ce qui concerne la diachronie, on se trouve devant un manque de sources qui rend cette histoire de la conscience linguistique virtuelle. Ainsi on peut se rappeler la célèbre affaire de Martin Guerre, datée de 1560. Il s'agissait d'un imposteur, de son vrai nom Arnaud du Thil qui prétendait être un paysan du village pyrénéen d'Artigat, parti pour la guerre plusieurs années auparavant sans laisser le message à sa famille²⁴¹. Le prétendu Martin Guerre vivait pendant plusieurs années dans « sa » nouvelle famille, avait des enfants avec « sa » femme et revendiquait l'héritage de « son » père mort, ce qui avait poussé « son » oncle à commencer un procès d'identification de personnalité. Mais l'accusé avait la « mémoire si heureuse » qu'il réussit à convaincre plusieurs membres de la famille de Guerre, ses voisins d'Artigat et même les juges de *gravissimus sanctissimusque Senatus*, soit la commission nommée par le parlement Toulouse, et présidée par le célèbre juriste de son époque Jean de Coras, qui allait écrire un livre consacré à cette affaire extraordinaire. L'imposteur finit dévoilé par le vrai Martin Guerre (l'ancien compagnon de guerre d'Arnaud qui lui avait raconté les détails de sa vie), réapparu pour ainsi dire *ex machina* tandis que l'affaire était sur le point d'être tranchée. Le fait probablement le plus frappant est que les facteurs linguistiques n'ont pas été pris en compte (ou presque pas) pour l'identification de Martin : sa famille était d'origine basque et vivait dans une

²³⁹ BAKHTINE, M. *Esthétique et théorie du roman*, op.cit, p.116.

²⁴⁰ *Ibid.*

²⁴¹ N. ZEMON-DEVIS, *Le Retour de Martin Guerre*, Paris, Taillandier, 2008.

autre zone dialectale que celle d'Arnaud²⁴². Mais le tribunal, dans une situation d'impasse jugeait que « sa vie de soldat » lui avait fait oublier la langue des ses parents et de son village natale²⁴³. La conclusion que l'on peut déduire de cette affaire est la suivante : le paysan analphabète n'était pas censé avoir une « conscience linguistique » au sens moderne du terme, et l'idée de la langue natale n'était pas liée à l'identité personnelle. Ou, plus précisément, cette conscience était composée de « segments souples » qui pouvaient facilement être modifiés au cours de sa vie. En se rappelant la théorie de l'origine de la langue, exposée dans *L'Anti-Œdipe*, il faut conclure que, pour que s'opère la reterritorialisation, il faudra *l'écriture*. C'est pour cela que le patois comme vecteur de la reterritorialisation est le produit d'une « erreur historique » : il renvoie à la mémoire dont les dernières traces sont presque effacées, et qui est ainsi facile à manipuler. Sinon, il s'agit d'un autre projet de la langue nationale, postérieure au processus, de l'homogénéisation de la langue majeure.

On verra comment l'idéologie rousseauiste et son éloge à « l'homme naturel » ne faisait qu'accentuer l'idée de l'innocence de cette « conscience linguistique » du paysan. Par conséquent, un révolutionnaire face à la « France sauvage »²⁴⁴, voyait devant lui un « territoire » où l'on peut semer les germes des vérités éternelles. Mais le développement de la révolution allait montrer qu'il n'était pas le seul à vouloir récolter sur ce terrain.

²⁴² J.F. COUROUAU, « Questions de langues dans l'affaire Martin Guerre », *Annales du Midi*, tome 120, n° 264, octobre-décembre 2008, pp. 485-501.

²⁴³ ZEMON-DEVIS, *Le retour de Martin Guerre, op. cit.*, p. 146.

²⁴⁴ Sur la « matrice rurale » ou le bilan des idées ethnologiques et anthropologique de l'époque, voir DE CERTEAU, *Politique de la langue, op. cit.*, pp.141-163

Chapitre 2

2.2. La naissance de la politique de la langue en France à l'époque de la Grande Révolution

2.2.1. L'universalité du Français et l'histoire sociale

2.2.1.1. Le projet de Ferdinand Brunot et l'histoire sociale de la langue : le french theory ?

Tout chercheur qui s'occupe de la politique de la langue en France fait des références à la monumentale *Histoire de la langue française des origines à 1900* de Ferdinand Brunot. L'œuvre de Brunot demeure une source incontournable qui revêt un caractère tout à fait particulier : à la différence de la plupart des histoires de la langue, l'accent y est mis sur les aspects sociaux et politiques et surtout sur les tentatives conscientes d'influence sur le cours de l'évolution « naturelle » du français. Ainsi, il situe au XVI^e siècle la rupture significative qui mit fin au « développement libre » du français, et ce changement d'objet nécessite un changement de paradigme :

Mais le libre développement de la langue littéraire est fini en France au seuil du XVI^e siècle, si bien que la méthode même propre à chaque historien doit changer. Depuis cette date, les faits généraux seront sans doute toujours déterminés par des lois, mais à chaque instant des interventions arbitraires, ou de groupes venant contrarier des influences de ces lois, non seulement en arrêteront l'application déjà commencée, mais jeteront au milieu des phénomènes spontanés une masse de faits issus de la fantaisie, du raisonnement, de l'erreur, partout d'une volonté consciente. Et cette volonté ayant, dans une foule réussi à s'imposer à l'usage, il y a lieu d'en rechercher les manifestations et d'en expliquer l'action.²⁴⁵

²⁴⁵ BRUNOT, *Histoire de la langue française* (1905), Paris, Colin, 1967, vol. 1, p. 586.

Le premier volume de l'*Histoire* a été publié en 1905, le quatorzième et dernier volume, signé par Brunot lui-même, en 1938. Par conséquent, la focalisation sur l'histoire sociale de la langue s'inscrit dans le cadre de la matrice idéologique de la Troisième République et de son projet de réanimation de l'héritage de la Grande Révolution. Dans le cas de Brunot cette réactualisation donne des résultats scientifiques exceptionnels, surtout concernant la période du XVIII^e siècle, moment où la « volonté consciente » d'influencer la langue était à son comble. En effectuant des recherches dans les archives, Brunot apporte la lumière sur le « déluge de papiers »²⁴⁶ engendré par les activités des divers comités, clubs patriotiques et des innombrables groupuscules de citoyens, qui proposaient leurs projets de « régénération » de la langue nationale. Par conséquent, l'*Histoire* demeure une référence essentielle pour toutes les recherches dans ce domaine : on s'appuie aujourd'hui sur elle de même qu'on le faisait dans les années 1970²⁴⁷. Grâce au travail de Brunot, des générations d'historiens, de linguistes, sociologues ou philosophes fournissent un recueil de sources facilement accessibles, et c'est son *Histoire* qui explique pourquoi la linguistique politique, en tant que sous-discipline de la sociolinguistique, a été conçue en France. Brunot a transformé l'histoire sociale de la langue en une discipline particulière, tout comme ses collègues de l'école des *Annales* dont il s'est toujours senti proche²⁴⁸.

En même temps, on parle souvent de « l'oubli pratique de l'entreprise de Brunot »²⁴⁹, et surtout de sa négligence de la part des linguistes professionnels, qui ont été depuis longtemps sous l'influence du structuralisme et du générativisme. Bien que l'idée de Brunot de mettre

²⁴⁶ BRUNOT, *Histoire de la langue française*, vol. 9, partie 1, p. 51.

²⁴⁷ J. GUILHAUMOU, *Discours et événement*. Besançon : Presses Universitaires de Franche Comté, 2006, p. 87.

²⁴⁸ L'*Histoire* de Brunot a souvent fait l'objet d'analyses lors des séminaires de « l'école de Strasbourg ». J.C. CHEVALIER, « Brunot et la linguistique », *Anamnèse*, 5, 2009, p. 220.

²⁴⁹ MACHEREY, BALIBAR, *Présentation, op.cit.*, p. 22.

systématiquement en relief les facteurs sociaux dans le développement de la langue nationale soit un lieu commun (tout du moins en France) des études historiques, son projet, comme le font remarquer Pierre Macherey et Etienne Balibar est resté « sans véritables continuateurs »²⁵⁰. On peut ajouter que, aussi étrange que cela puisse paraître, il n'existe dans aucune langue européenne quelque chose d'analogue à l'*Histoire* : ni le russe, ni l'anglais, ni l'allemand, ni l'espagnol n'ont eu de Brunot²⁵¹. Il demeure probablement un monument de « l'idéalisme jacobin » de la Troisième République, ou, pour employer une autre expression de Macherey et Balibar, du « radicalisme politique de la petite bourgeoisie républicaine »²⁵². Parmi les projets oubliés par le professeur Brunot figure la réforme « démocratique » de l'orthographe française, semblable à celles proposées par les patriotes-grammairiens au Comité de l'Instruction Publique. Mais dans quelle mesure insiste-t-on sur « l'amnésie » du projet de son *Histoire*, ou, plus précisément, pourquoi en parle-t-on si souvent²⁵³? Y-a-t-il dans cette amnésie un sens politique? Ou, peut-être, est-ce un oubli spécifique qui représente, selon la célèbre formule de Renan, « un facteur essentiel de la création de la nation »²⁵⁴ ?

Nous croyons que cette amnésie du projet de Brunot est strictement forcée et s'explique par les tentatives révisionnistes de détourner les principes de l'historiographie française formulés sous la Troisième République. Nous avons déjà mentionné le projet collectif *Histoire sociale des langues de France* sous la direction de Georg Kremnitz, qui semble proposer l'alternative à cette vision qu'on qualifie d'« idéaliste », non-contingente et focalisée sur la langue nationale. Elle indique ainsi

²⁵⁰ *Ibid.*

²⁵¹ Même si en Union Soviétique dans les années vingt il existait des projets similaires qui n'ont jamais été réalisés : voir IVANOVA, *Jakubinskij, op.cit.*, p. 206.

²⁵² MACHEREY, BALIBAR, *Présentation, op.cit.*, p.18.

²⁵³ Voir le numéro spécial consacré aux « linguistes oubliés » parmi lesquels on compte Meillet, Levi et Brunot, *Anamnèse*, 5, 2009.

²⁵⁴ E. RENAN, « Qu'est-ce qu'une nation ? » dans *Langue française et l'identité nationale*, Limoges, Lambert Lucas, 2009, p.15.

les vecteurs de la déterritorialisation du modèle hyper-centralisé du type républicain tout en soulignant son conflit apparent avec les initiatives européennes de promotion des langues régionales²⁵⁵. Ce projet est issu des activités des experts liés au gouvernement de L. Jospin qui avaient pour but, selon Kremnitz, « d'en finir du même coup avec une exception française qui commençait à devenir gênante »²⁵⁶.

À notre avis, le problème de cette approche est que l'histoire sociale des « langues de France » doit nécessairement produire une nouvelle amnésie : si au lieu d'évoquer le français, langue unique de la république, on parlait de la communauté politique européenne comme d'une constellation multiculturelle et plurilingue, il faudrait déconstruire le « mythe jacobin » au nom de cette nouvelle « démocratie à venir ». Mais ici on se heurte à l'une des ruses de la mémoire collective, que Renan a clairement vue : « Aucun Français ne sait s'il est burgonde, alain, taïfale, wisigoth ; tout citoyen français doit avoir oublié la Saint-Barthélemy, les massacres du Midi au XIIIe siècle »²⁵⁷. Benedict Anderson, en commentant ce passage, a fait remarquer que la vraie ruse de cette idée n'est pas la glorification de la « force d'oubli », mais l'idée que les croisades des Albigeois ou les affrontements des catholiques et des protestants n'étaient somme toute que des guerres civiles, tandis que pour les participants des parties adverses il ne s'agissait nullement de conflits fratricides²⁵⁸. De même la promotion de l'idée de la nouvelle communauté politique veut présenter la Grande Guerre comme la « Guerre civile en Europe »²⁵⁹. Cette attitude nécessite sans

²⁵⁵ KREMnitz, « L'introduction générale » dans *Histoire sociale des langues de France*, *op.cit.*, pp. 25-26.

²⁵⁶ *Ibid.*

²⁵⁷ RENAN, « Qu'est-ce qu'une nation ? », *op.cit.*, p. 16.

²⁵⁸ ANDERSON, *Imagined Communities*, *op.cit.*, pp. 203-205.

²⁵⁹ E. NOLTE, *La guerre civile européenne : National-socialisme et bolchevisme 1917-1945*, Paris, Perrin, 2011. Ce genre d'évaluation peut désormais être traité au même titre que les cibles des utopies de l'époque classique comme les guerres « entre les Grecs », entre « les chrétiens », ou entre « les musulmans ».

nul doute la déconstruction des idéologèmes clés de la Troisième République, dont l'idée de la langue nationale.

La question qu'il convient de se poser est la suivante : à quel prix s'achète cette nouvelle amnésie du point de vue axiologique aussi bien que méthodologique ? Les idéologues de la Troisième République, à la suite de leurs prédécesseurs jacobins, qualifiaient les « patois » de « vestiges de la vieille féodalité »²⁶⁰ (même s'il ne s'agissait plus de la « terreur linguistique »²⁶¹) et considéraient consciemment que leur disparition était un prix acceptable pour l'affirmation des bonnes valeurs républicaines, qui étaient, à leur avis, cimentées à tout jamais par la langue nationale. Ainsi, au nom du droit de vote, de l'éducation obligatoire, de l'égalité des sexes, de la mobilité sociale, de l'armée nationale, de l'industrialisation massive, de la liberté de la conscience, on croit devoir sacrifier les patois associés à d'anciens préjugés, des traditions rurales, et des inégalités de toutes sortes. Si on croit désormais ce modèle dépassé, il faut se demander quelles nouvelles valeurs sont affirmées avec cette communauté plurilingue et multiculturelle. On peut se demander avec Deleuze et Guattari s'il ne s'agit pas de reterritorialisation réactionnaire et « en quoi cela sert à une technocratie mondiale et supra-étatique »²⁶². Ce nouvel Européen vivant en paix avec ses voisins et respectant les minorités doit-il oublier non seulement 1914, mais 1789, 1848, 1871, comme autant d'épisodes déplorables de la guerre civile intra-européenne²⁶³ ?

À notre avis, la particularité de l'optique de ce nouveau concept, « les langues de France », est d'avoir réintroduit, pour reprendre l'expression foucauldienne, « l'hypothèse répressive » qui considère l'ordonnance de Villers-Cotterêts comme l'offensive de la machine étatique française

²⁶⁰ CERTEAU, *Politique de la langue, op.cit.*, p. 349.

²⁶¹ BRUNOT, . *Histoire de la langue française, op. cit.*, vol. 9, partie 1, pp. 188-191.

²⁶² *KLM*, p. 45.

²⁶³ Une question encore plus épineuse est la suivante : comment doit-on traiter les années 1917 et 1945 qui ont été décisives pour le destin politique de l'Europe de l'Est aussi bien que pour une grande partie du continent asiatique ?

contre les cultures régionales²⁶⁴. Nous avons rappelé précédemment que, selon les recherches récentes, c'était loin d'être son objectif. La deuxième conviction liée à cette hypothèse est le « mythe jacobin », remontant à Tocqueville, qui considère les réformes de la Première République comme la suite logique des mesures de centralisation prises sous l'Ancien Régime. Si l'on voulait faire la « contre-histoire » de la langue française susceptible de mettre en doute ces deux points, on devrait constater que Brunot n'en est nullement responsable : premièrement parce qu'il n'accorde pas d'importance décisive à l'Ordonnance de Villers-Cotterêts (selon lui, la situation de la Cour à Paris et l'ouverture des salons jouaient un rôle beaucoup plus important) ; deuxièmement parce qu'il situe la vraie rupture dans les pratiques discursives sur la langue nationale à l'époque de la Grande Révolution²⁶⁵, en démontrant comment ce nouveau concept *fonctionne* simultanément aux niveaux macro- et micropolitique. Il analyse le rôle du français dans les domaines économique, administratif, éducatif, religieux, littéraire pendant des siècles afin de saisir la manière exacte dont la langue nationale opère les déplacements dans ces champs, qui débouchent sur la construction de la Troisième République. Par conséquent, afin de rejeter cette optique « jacobine », il conviendra de proposer une version alternative du fonctionnement des « langues de France » dans tous les domaines indiqués. On devra montrer, à la manière de Labov, comment telle ou telle langue mineure intervient dans la communication et quelle stratégie discursive elle soutient. On rapproche à bon compte ce modèle républicain de l'appauvrissement de l'histoire en raison de la négligence des cultures dites « régionales » ou « autochtones » (à l'extérieur de l'Hexagone). Cependant, en sacrifiant ce multi-fonctionnalisme pluridimensionnel (opérant au niveau molaire comme au niveau moléculaire), si remarquablement développé par Brunot, au nom d'un multiculturalisme abstrait à la

²⁶⁴ On commence par le constat que les patois disparaissent des actes juridiques à partir de 1600 : voir J. SIBILLE, *La notion de langues de France, son contenu et ses limites*, dans *Histoire sociale des langues de France*, *op.cit.* p. 47.

²⁶⁵ Cf. « Si le français a été élevé au rôle de la langue nationale, il n'en faut faire l'honneur à aucune tradition, à aucune partie, à aucun corps, à aucun homme ; la nation révolutionnaire a trouvé cette idée dans ses entrailles ». BRUNOT, *Histoire de la langue française*, vol. 9, partie 1, p. 10.

fonctionnalité réduite²⁶⁶, on aura une vision de l'histoire beaucoup plus approximative et dépourvue de nuances. Si ce multiculturalisme avec son prétendu plurilinguisme s'avère incapable de fournir l'analyse intégrale du fonctionnement social de ces nombreux idiomes, c'est à lui, et non à « l'idéalisme jacobin », que l'on doit reprocher l'appauvrissement méthodologique et la partialité.

On peut objecter que pour ce genre d'histoire alternative, il y a un manque critique de sources, qui s'explique, d'un côté, par la négligence par rapport aux « patois » jusqu'au XVIIIe siècle, de l'autre, par des efforts conscients d'effacer les traces de ces anciennes cultures avec leur mémoire collective des « massacres du Midi » et de la Saint-Barthélemy. Cependant, dans ce cas-là le chercheur de l'histoire de la langue ne peut proposer aucun remède, car il est toujours limité par des sources textuelles. L'histoire est toujours écrite par les vainqueurs : un César, un Amro-Ben-Alas ou un Cortés brûlent les bibliothèques des peuples vaincus en espérant les abandonner à l'oubli. Bien évidemment, on a toujours le droit de reconstruire ces histoires perdues mais il y a très peu de chance que cela soit une histoire de la langue. En revanche, elle peut être paléogénétique, architecturale, vestimentaire ou tracer les divers types de vestiges matériels. D'une certaine manière ces langues assimilées et « déqualifiées » persistent toujours dans les langues majeures, et ainsi le français s'enrichissait au cours des siècles et se mêlait, pour reprendre l'expression de Brunot, aux « gasconismes de toutes les provinces »²⁶⁷. C'est pour cette raison que Deleuze et Guattari proposaient de se focaliser sur la « minorisation » du standard littéraire de la langue majeure au lieu de suivre des reconstructions u-chroniques et archaïsantes des nationalismes émergents.

Nous devons conclure que la langue française est exceptionnelle dans la mesure où chaque langue majeure l'est. Chaque langue devenue majeure ou, selon la terminologie qui s'est établie après la Révolution Française, chaque langue « nationale », a sa propre histoire de

²⁶⁶ Latour reproche au multiculturalisme d'avoir imposé le « mononaturalisme ». Voir LATOUR, *Politiques de la nature, op.cit.*, p.70.

²⁶⁷ F. BRUNOT, « Linguistique et l'histoire » *Anamnèse*, 5, 2009, p. 255.

l'homogénéisation qui comprend l'éradication des « patois », la divergence avec une langue-mère, et l'élimination des langues concurrentes qui prétendent déterritorialiser ses régions limitrophes sur les autres centres de pouvoir. Chaque langue majeure a devant elle une liste d'actes culturicides et des éliminations de projets politiques alternatifs. Pourtant, ce n'est pas le « génie » d'une langue qui explique son triomphe, comme le croyaient des philosophes-grammairiens du XVIII^e siècle, mais un certain « concours de circonstances » pour le dire avec Rivarol. Ce n'est pas la clarté du français, la profondeur de l'allemand, la piété de l'espagnol ni la spiritualité du russe qui expliquent le développement de la littérature et l'expansion globale de ces langues. Elles se développent et se dégradent avec des sociétés qui les engendrent, c'est pour cela que l'histoire politique et sociale des langues est indispensable comme une sémiotique au sens nietzschéen aussi bien que deleuzien, c'est-à-dire comme un marqueur des rapports des forces et l'indication des vecteurs de déterritorialisation et de reterritorialisation. Il faut tout simplement, comme le suggérait Nietzsche, « savoir la traiter ».

Du point de vue du chercheur, l'histoire d'une langue « majeure » a un avantage indispensable, car elle permet de suivre le processus des transformations sociales au cours d'une longue période, tandis qu'une langue mineure ou plutôt « minorisée » et « disqualifiée », ne donne que des éclats temporaires. On ne peut pas étudier l'histoire d'une région, de la Bohême par exemple, en s'appuyant seulement sur les sources en tchèque, car il y a des périodes qui dureraient des siècles où la production littéraire en cette langue était, pour ainsi dire, « hors de l'histoire ». Ce qui ne signifie pas que la langue nationale ne puisse pas reprendre ses droits, mais pour nous, le mouvement du « *language revival* » n'est que l'un des épisodes de l'histoire et non un principe explicatif universel. Il ne peut pas éclairer l'histoire d'un peuple, comme par exemple du peuple juif, qui a été expliquée pendant des siècles dans des dizaines de langues romaines, slaves ou

germaniques²⁶⁸. On verra que si l'on veut transmettre un message important sur l'avènement du nouveau régime politique, on ne peut pas ignorer le fait que c'est le français et non le gascon ou le provençal qui était la langue de Descartes et Pascal, de Voltaire et Rousseau. Ainsi, nous croyons que l'histoire sociale de la langue française nous donne un tableau beaucoup plus détaillé de l'histoire des « langues de France ». Les raisons de cette « capacité expressive » sont encore à découvrir.

2.2.1.2. Le français en Europe et en France : omniprésent ou « à peine balbutiée »

On s'est référé déjà à plusieurs reprises à l'ouvrage de Rivarol *De l'universalité de la langue française*, qui lui valut le prix de l'Académie de Berlin en 1784, et qui fait le sommaire de plusieurs débats autour du langage. Le fait qu'un tel sujet ait été choisi pour le concours de l'Académie étrangère ne doit pas étonner : la francophonie y régnait à tel point que Rivarol, dans un ouvrage présenté au concours, s'est permis une remarque insolente : « C'est des Allemands que l'Europe apprit à négliger la langue allemande »²⁶⁹.

Le mérite indubitable de cet essai, souvent critiqué pour son « ton caricatural » et sa superficialité²⁷⁰, n'est pas seulement d'avoir donné un bilan des arguments en faveur de « l'universalité » du français, mais d'avoir fixé le moment de rupture dans les pratiques discursives sur le fonctionnement social de la langue en France aussi bien qu'en Allemagne²⁷¹. Son caractère

²⁶⁸ En revanche, la manière de former le vocabulaire peut indiquer le vecteur de la reterritorialisation. Sur l'hébreu moderne voir C. HAGEGE, *Halte à la mort de la langue*, Paris, Odile Jacob, 2002, pp. 255-322.

²⁶⁹ RIVAROL, *De l'universalité de la langue française*, op.cit., p. 47.

²⁷⁰ Voir, par exemple, la recension de Urbain Domergue dans son *Journal de la langue française* – la revue importante de l'époque : U. DOMERGUE, *Journal de la langue française. Soit exacte, soit ornée*, Genève, Slatkine Reprints, tome 1, pp. 203-208, 212.

²⁷¹ Il est difficile d'imaginer un sujet pareil un quart siècle plus tard, après la parution des travaux de Fichte, Hegel, Schleiermacher ou Humboldt.

sommaire, comme le fait remarquer Claude Hagège, « n'empêche pas des formules heureuses et brillantes »²⁷², et son impact durable permettra à Brunot de consacrer des dizaines de pages à son analyse²⁷³. Ce qui est le plus important pour notre tâche, c'est le fait que Henri Gregoire, dans son célèbre rapport *Sur le patois*, lui ait fait des objections importantes, quoique sans jamais mentionner son nom.

Rivarol donne une description des « concours des circonstances » qui ont fait du français la langue universelle d'Europe, qui représente désormais une « république sous la domination de la même langue » ou un « uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples »²⁷⁴. Il compose d'abord un « rapide tableau des nations » afin d'expliquer pourquoi les autres langues ne pouvaient pas prétendre à ce rôle : l'allemand est trop « lourd » avec sa prononciation « gutturale » et les lettres gothiques des imprimeurs, tandis que l'Empire n'avait jamais eu le « chef proportionné » ; l'espagnol était sous l'influence des maures, corrompu par le patois catalan et « subjuguée par les prêtres », ses mots restent trop longs et les désinences sont trop « nobles » ; l'italien est en déclin après que le commerce de Méditerranée a cédé sa place aux voies océaniques : malgré la splendeur de la poésie et de la musique la prose italienne ne convient pas à la pensée et la diversité, en plus le morcellement du pays et le nombre des patois ne permettent pas de perfectionner la langue nationale. En ce qui concerne l'anglais, auquel Rivarol accorde plus d'attention, il n'est « jamais sorti du pédantisme » : les anglais « voyagent trop » et apprennent plutôt les langues des autres, les britanniques sont isolés et même ses plus grandes découvertes, celles faites par Locke et Newton, ont été transmises au reste d'Europe par l'intermédiaire de la France.

²⁷² HAGEGE, *Homme des paroles*, op. cit., p. 218.

²⁷³ BRUNOT, *Histoire de la langue française*, op. cit., vol. 8, partie 1, pp. 848-864, 889-902.

²⁷⁴ RIVAROL, *De l'universalité de la langue française*, op. cit., p. 43.

Il y a deux lignes d'argumentation chez Rivarol. D'un côté, chaque langue a un certain défaut « naturel », lié à la phonétique, la morphologie ou la syntaxe, qui l'empêche de devenir universel. De l'autre, il accentue l'influence des facteurs extrinsèques (géographiques, économiques et politiques) qui mettent l'entrave à leur propagation. C'est ainsi que le français est devenu universel : grâce au « concours de circonstances » ou à la combinaison de son « génie » et en profitant du silence « des autres peuples ». La France se trouve au centre d'Europe, son climat n'est ni trop sévère ni trop chaud, il profite de la centralisation politique et même les guerres civiles n'ont fait que la « rajeunir ». Elle possède « l'industrie » dont les produits sont distribués sur le continent entier et ainsi « des pompons et des modes accompagnaient nos meilleurs livres chez l'étranger »²⁷⁵. En même temps, le français a un « privilège unique » car il reste fidèle à l'ordre naturel des mots, ou l'ordre de la *raison* tandis que les autres langues, en recourant à l'inversion suivent la règle de l'harmonie ou celui de la *passion*. Cette particularité syntaxique le rend la plus convenable à la philosophie, car le trait essentiel du génie français est sa *clarté*, d'où vient la formule la plus célèbre de Rivarol :

C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversion, il suffit de connaître les mots et leurs régimes ; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite, et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée ; celles-là se précipitent et s'égarer avec elle dans le labyrinthe des sensations et suivent tous les caprices de l'harmonie : aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés²⁷⁶.

²⁷⁵ *Ibid*, p. 81.

²⁷⁶ *Ibid*, p. 90.

Cette conclusion n'est pas simplement un éloge à la langue nationale qui prétend être celle de la civilisation et même de « l'humanité »²⁷⁷ ; c'est un sommaire des discussions que l'on menait tout au long du XVIIIe siècle, surtout sur l'ordre naturel du français qui « règle et conduit la pensée »²⁷⁸. Par conséquent, la philosophie et la littérature française (et la triomphe de l'*Encyclopédie* qui combine les deux) ont une place unique en Europe en formant une véritable « empire de le lettres » : «...et quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin d'autre empire ? »²⁷⁹. Aujourd'hui on ajouterait que ce « règne par l'opinion » a été consolidé par la domination de la presse francophone en Europe qui permettait de mener les guerres d'information contre les ennemis du Royaume²⁸⁰. Si on acceptait toutes ces assertions, on pourrait déjà avoir l'idée de l'effet que pourra produire la Révolution en France au moment où cette machine tourne, non seulement contre un Ancien Régime, mais contre toutes les monarchies d'Europe.

À part la primauté paneuropéenne, cette clarté a un impact important sur le régime politique Français. La langue claire et directe, affirme Rivarol, est semblable au « peuple immense [qui] se mêle sans jamais se confondre »²⁸¹, tandis que ses styles sont classés « comme le sujets de notre monarchie ». ²⁸² C'est cette dernière phrase que Gregoire citera dans son rapport, sans mentionner le nom de l'auteur et en se référant à lui comme « un royaliste », tout en précisant que son projet démocratique de l'unification langagière visait directement cette « hiérarchie des styles » qui correspond à l'hiérarchie sociale. Il constate que la domination du Français en Europe n'empêche

²⁷⁷ Cf. « Sure, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine », *Ibid*, p. 96.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 90.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 65.

²⁸⁰ Bell considère la campagne massive contre l'Angleterre pendant la guerre de Sept ans comme le premier exemple de cette sorte : BELL, *Cult of nation, op. cit.*, pp. 78-106.

²⁸¹ RIVAROL, *De l'universalité de la langue française, op. cit.*, p. 72.

²⁸² *Ibid*, p. 103.

pas que les millions de paysans « ignorent complètement la langue nationale »²⁸³. La langue universelle est une « chimère », mais on « peut uniformiser le langage de la grande nation, de manière à ce que tous les citoyens qui la composent puissent sans obstacle communiquer leur pensées »²⁸⁴. Ainsi, le besoin de propager la langue nationale ne se réduit pas à l'instruction abstraite, elle devient la condition de la possibilité d'une société égalitaire. Il ne s'agit plus des représentants de trois ordres qui sont « bien classés », mais d'un mélange de toutes les couches de la société, inimaginable pour Rivarol. La démocratie sans l'identité de la langue reste lettre morte, il ne faut pas oublier d'avantage que cette démocratie, selon les préceptes de Rousseau, doit être *directe*, ce qui met en question la légitimité de la représentantes et toutes sortes d'intermédiaires :

Tous les membres du souverain sont admissibles à toutes les places ; il est à désirer que tous puissent successivement remplir, et retourner à leurs professions agricoles ou mécaniques. Cet état des choses présente l'alternative suivante : si ces places sont occupées par les hommes incapables de d'énoncer, d'écrire dans la langue nationale, les droits des citoyens seront-ils bien garantis par des actes dont la rédaction présentera l'impropriété des termes, l'imprécision des idées en en mot tous les symptômes de l'ignorance ?... Ainsi de la langue compromettrait le bonheur social ou détruirait l'égalité.²⁸⁵

Entre l'essai de Rivarol et le rapport de Gregoire, s'écoulaient seulement dix ans, mais les ruptures discursives sont bien tangibles. On trouve déjà chez Rivarol les expressions « nation », « langue nationale », « caractère national », mais leur sens est en train de changer complètement. Nous assistons à la transformation sans précédent de la conception du citoyen, ou plus précisément de l'étendue de l'espace de la citoyenneté désormais ouverte aux « *petits gens* ». Ainsi la question cruciale de la nécessité de la politique de la langue : pourquoi doit-on s'adresser au peuple, et qu'est ce qu'on entend par sa langue, qui paraît simple qu'au premier égard ? Qu'est ce qui doit se passer pour que la langue nationale n'efface pas tout simplement les frontières entre trois ordres anciens,

²⁸³ DE CERTEAU, *La politique de langue, op. cit.*, p. 334.

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 335.

mais interpelle chaque citoyen ?²⁸⁶ Probablement, c'est le « grand genevois » qui pourra le mieux expliquer pourquoi le vrai sens du mot « citoyen » est « complètement effacé chez les modernes », et d'autant plus pourquoi « les seuls François prennent familièrement ce nom de *Citoyens* » sans en avoir « la véritable idée »²⁸⁷.

2.2.2. Rousseau et la langue de la liberté.

2.2.2.1. Rousseau et la Révolution : le « premier législateur de la République »

La question de l'influence de Rousseau sur la Révolution Française est inépuisable et, probablement, peut servir d'exemple dans la non moins inépuisable question de la responsabilité personnelle devant le tribunal de l'histoire, *a fortiori* celle d'un philosophe dont les écrits sont censés être à la base d'une idéologie. À l'évidence, cette question n'est pas moins simple que les discussions sur l'impact d'Adam Smith sur le libéralisme, de Marx sur ses successeurs soviétiques, voire de Nietzsche sur le national-socialisme allemand. Rousseau a été vite proclamé le « premier législateur de la République », et, si on suit la tradition historiographique socialiste remontant à Louis Blanc, cette influence atteint son sommet lors de la deuxième étape de la Révolution, c'est-à-dire pendant la période de la dictature jacobine²⁸⁸. En même temps, il existe

²⁸⁶ Jacques Guilhaumou précise que le mot « citoyen » était la manière d'éviter les associations avec l'Ancien Régime : « À la différence du mot *Tiers état*, associé à l'ancienne distinction des trois ordres, et du mot *peuple* qui conserve son sens classique d'ensemble des sujets soumis au roi, le mot *citoyen* renvoie à la République abstraite des individus réunis dans le corps social. Contrairement au *peuple*, le *citoyen* ne se présente pas comme un sujet passif : il a des attentes, il espère les changements d'état », GUILHAUMOU, *La langue politique, op. cit.*, p. 13.

²⁸⁷ J.-J. ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, Ed. E. Gagnebin, M. Raymond, Paris, Gallimard, 1964, vol. 3, p. 361.

²⁸⁸ Voir l'essai général de Bernard MANIN, « Rousseau », in M. OZOUF, F. FURET (dir.), *Dictionnaire critique de la Révolution Française*, Paris, Flammarion, 2007, pp. 458-482. Pour plus des détails voir R. BARNY, *Rousseau dans la Révolution : Le personnage de Jean-Jacques et les débuts du culte*

récemment une forte tendance qu'on peut dénommer « révisionniste », par exemple, François Furet qui insiste sur le fait qu'on a trop souvent lu Rousseau « à travers Robespierre »²⁸⁹. Ainsi la « dérobespierisation » et « déjacobinisation » sont deux objectifs de cette lecture.

À ce reproche on peut toujours objecter que ce sont les acteurs principaux de la Révolution qui ont suggéré une telle interprétation. Encore en octobre 1790, le buste de Rousseau était placé dans la salle de l'Assemblée Nationale, auquel s'ajouta rapidement l'exemplaire du *Contrat Social*. Selon une anecdote, ce buste avait peu de ressemblance avec les portraits de Rousseau, c'est pourquoi on s'est demandé souvent sur conformité des actions du gouvernement à sa doctrine²⁹⁰. Mais, comme le fait remarquer Robert Wokler, la question beaucoup plus importante n'est pas la ressemblance avec l'original mais pourquoi on lui a accordé cette place.

La panthéonisation de Rousseau, selon l'expression de l'époque,²⁹¹ a eu lieu le 11 octobre 1794, après la chute de Robespierre, et à cette occasion Joseph Lakanal a donné le discours au nom du Comité de l'instruction publique, en expliquant l'inopportunité paradoxale de l'œuvre du « citoyen de Genève » :

Mais les grandes maximes développés dans le *Contrat social*, toutes évidentes, toutes simples qu'elles nous paroissent aujourd'hui, produisirent alors peu d'effet : on ne les entendit pas assez pour en profiter ni pour les craindre. Elles étoient trop au-dessus de la portée commune des esprits,

révolutionnaire, 1787-1791, Oxford, Voltaire Foundation, 1986 ; et *L'éclatement révolutionnaire de rousseauisme*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

²⁸⁹ F. FURET, *La Révolution française*, Paris, Gallimard, 2007, p.220.

²⁹⁰ R. WOKLER, *Rousseau on Society, Politics, Music and Language*, London-New York, Garland Publishing, 1987, p. 3.

²⁹¹ Qui avait pour son contraire la « dépanthéonisation » : BRUNOT, *Histoire de la langue française, op. cit.*, vol. 9, partie 2, p. 94.

et même de la portée de ceux qui étoient ou croyoient d'être supérieurs aux esprits vulgaires. C'est en quelque sorte la révolution qui nous a expliqué le *Contrat social*.²⁹²

Sans doute, la révolution a une grande force explicative, et c'est à l'épreuve des grands bouleversements sociaux qu'on doit juger la pertinence des constructions théoriques. Ce qui nous intéresse, c'est l'influence de Rousseau sur un segment spécifique de la *praxis* jacobine concernant la politique de la langue. Cette influence n'était pas probablement si évidente, comme dans le cas du *Contrat Social* ou de *l'Emile* ; cependant sans pendre en considération les idées de la démocratie directe ou de l'éducation républicaine il serait impossible de comprendre le rôle de la langue dans les transformations révolutionnaires.

2.2.2.2. Rousseau sur l'origine de la langue et l'origine de la société

Dans son *Essai sur l'origine des langues* Rousseau déclare que « la parole étant la première institution sociale ne doit sa forme qu'à des causes naturelles »²⁹³. Elle ne se réduit pas au seul but de « communiquer nos pensées », comme le prescrivait la grammaire générale, mais elle n'est pas non plus inventée pour exprimer les besoins, comme le dictait le sensualisme condillacien. Et ce justement pour les raisons indiquées par Condillac, à commencer par celle-ci : « on ne commence pas par raisonner, mais par sentir », et ainsi les premières langues étaient « chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques »²⁹⁴. La topique de « l'origine de la langue » ou des « signes » était courante pour la philosophie du XVIIIe siècle, et Rousseau en reprend plusieurs

²⁹² J. LAKANAL, *Rapport sur J.J. Rousseau fait au nom du Comité d'instruction publique*, Paris, Imprimerie Nationale, 1794, p. 6.

²⁹³ J.-J. ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1995, Vol. 5, p. 375.

²⁹⁴ *Ibid*, p.381.

sujets, souvent en polémique avec son ancien ami Condillac²⁹⁵. Mais Rousseau prétend dépasser sa généalogie abstraite et pour ainsi dire « dépolitisée », afin d'établir « le rapport des langues aux gouvernements ». Rappelons cependant que Condillac, de son côté, soulignait que « le gouvernement influe sur le caractère des peuples, le caractère des peuples influe sur celui des langues », en même temps, « ces dispositions s'altèrent par mille circonstances »²⁹⁶. Rousseau est beaucoup plus direct que le prudent et pour ainsi dire politiquement correct abbé sensualiste : il inscrit cette idée dans sa vision pessimiste du cours de l'histoire. Sans doute les institutions politiques laissent leurs traces dans le langage du peuple : en témoigne la façon dont la nécessité de l'éloquence, indispensable dans les démocraties antiques, a déterminé la direction du développement de la langue :

Dans les anciens temps, où la persuasion tenait lieu de force publique, l'éloquence était nécessaire. À quoi servirait-elle aujourd'hui, que la force publique supplée à la persuasion ? L'on n'a besoin ni d'art ni de figure pour dire, tel est mon plaisir. Quels discours restent donc à faire au peuple assemblé ? des sermons. Et qu'importe à ceux qui les font de persuader le peuple, puisque ce n'est pas lui qui nomme aux bénéfices ? Les langues populaires nous sont devenues aussi parfaitement inutiles que l'éloquence... Il ne faut assembler personne pour cela : au contraire, il faut tenir les sujets épars ; c'est la première maxime de la politique moderne.²⁹⁷

Avec ce passage, on voit bien en quel sens la Révolution explique les idées de Rousseau : après la démolition partielle des appareils de la « force publique », les politiques n'ont pas d'autre choix que de recourir à la « persuasion » du peuple, et c'est bien le moment où l'on se rend compte du défaut majeur de la langue française. Son « génie » a été influencé par des siècles de la tyrannie, car le « rassemblement du peuple » demande l'articulation sonore et non pas la « clarté », qui peut

²⁹⁵ Parmi ces influences on indique souvent le commentaire de Duclos sur la *Grammaire de Port Royal* (cf. DERRIDA, *Grammatologie, op.cit.*, p.240-243), aussi bien que la célèbre *La rhétorique ou l'art de parler* de Bertrand Lamy (voir les commentaires de J. Starobinsky dans le cinquième volume dans l'édition de La Pléiade)

²⁹⁶ CONDILLAC, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris, Vrin, 2014, p.287.

²⁹⁷ ROUSSEAU, *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. 5, p. 428.

régner seulement dans une langue écrite : « Il y a des langues favorables à la liberté ; ce sont les langues sonores, prosodiques, harmonieuses, dont on distingue le discours de fort loin. Les nôtres sont faites pour le bourdonnement des divans »²⁹⁸. Il ne faut pas oublier, insiste Rousseau, que les anciennes libertés sont l'héritage de la Grèce et de la Rome Républicaine, là où les politiques pour se faire légitimer étaient obligés de s'adresser au « peuple rassemblé » et c'est cette particularité de leur vie politique qui a changé la « génie » de la langue :

Chez les anciens on se faisait entendre aisément au peuple sur la place publique ; on y parlait tout un jour sans s'incommoder. Les généraux haranguaient leurs troupes ; on les entendait, et ils ne s'épuisaient point. Les historiens modernes qui ont voulu mettre des harangues dans leurs histoires se sont fait moquer d'eux. Qu'on suppose un homme haranguant en français le peuple de Paris dans la place de Vendôme : qu'il crie à pleine tête, on entendra qu'il crie, on ne distinguera pas un mot. Hérodote lisait son histoire aux peuples de la Grèce assemblés en plein air, et tout retentissait d'applaudissements... Or, je dis que toute langue avec laquelle on ne peut pas se faire entendre au peuple assemblé est une langue servile ; il est impossible qu'un peuple demeure libre et qu'il parle cette langue-là.²⁹⁹

Afin d'accentuer l'importance de *Contrat Social*, Lakanal dit qu'il est « fait pour être prononcé en présence du genre humain rassemblé »³⁰⁰. Mais peut-on faire une telle lecture en utilisant le français de l'époque ? Ainsi on voit que les arguments de Rousseau vont en contre-point des ceux présentés par Rivarol et qui reflètent l'opinion commune de l'époque. Le soi-disant « perfectionnement » de la langue qui la rend claire et convenable à la « communication des idées », est le témoignage de l'accroissement du despotisme politique. Rousseau va plus loin en mettant en relief que c'est l'écriture qui en est partiellement responsable, car c'est l'invention des lettres qui change radicalement le génie de la langue³⁰¹. Tout de même il trouve ce progrès « tout a fait

²⁹⁸ *Ibid.*

²⁹⁹ ROUSSEAU, *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. 5, p. 428.

³⁰⁰ LAKANAL, *Rapport sur J.J. Rousseau, op. cit.*, p. 5.

³⁰¹ ROUSSEAU, *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. 5, p. 384. Et c'est un point nodale de l'interprétation de DERRIDA, *Grammatologie, op.cit.*, 1967, pp.238-244.

naturel », ce qui n'empêche pas que le progrès dans un domaine selon Rousseau peut bien signifier le « déclin » ou la « dégénération » dans un autre. Les langues « harmonieuses et prosodiques » dans lesquelles l'écriture est subjuguée au principe de la déclamation nous rappellent l'époque où le peuple se rassemblait dans les places publiques, tandis que là où règnent la « clarté » ou la « raison », ne résident plus que des « sujets épars ».

Rousseau livre au moins deux versions de l'origine de la langue : dans celle de l'*Essai* la langue a une fonction essentiellement politique, elle est l'élément dans lequel s'établit le lien social ; dans celle du *Premier Discours*, elle n'a presque rien de positif, car en tant que première institution sociale, elle perpétue la rupture traumatique avec l'état naturel³⁰². Cette contradiction a engendré un grand débat dans les études rousseauistes concernant la date de la composition de l'*Essai* qui était son œuvre posthume³⁰³. Néanmoins, pour notre tâche, aussi bien que pour celle de ses lecteurs jacobins, la version de l'*Essai* reste plus utilisable, car elle permet de connecter le concept de la « langue de la liberté » avec l'une de thèses clefs de sa doctrine qui consiste dans le refus radical de l'idée de la représentation : « Chez les Grecs tout le Peuple avait à faire il la faisait par lui-même ; il était sans cesse assemblé sur la place »³⁰⁴. Tandis que l'idée même des « représentants », du point de vue de Rousseau, est « moderne », et remonte au « Gouvernement féodal ». La volonté générale ne se représente pas, le droit de décision est toujours réservé au peuple, c'est pour cela que ses commissaires doivent s'adresser à lui directement, et pour qu'il puisse décider cette parole doit être bien articulée :

³⁰² ROUSSEAU, *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. 3, pp. 146-151, 167-170. Starobinski précise que « le *Discours sur l'inégalité* insère une histoire de langage à l'intérieur d'une histoire de la société ; inversement, l'*Essai sur les origines* des langues introduit une histoire de la société à l'intérieur d'une histoire du langage ». J. STAROBINSKI. *J.J. Rousseau. La transparence de l'obstacle*. Paris, Gallimard, 1971, p. 356.

³⁰³ Voir l'analyse détaillée des manuscrits et l'histoire de la discussion R.WOKLER, *Rousseau on Society, op. cit.*, pp. 310-378.

³⁰⁴ J.-J. ROUSSEAU, *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. 3, p. 430.

La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point : elle est la même, ou elle est autre ; il n'y a point de milieu. Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires ; ils ne peuvent rien conclure définitivement.³⁰⁵

Il faut préciser également que l'idée de refus de la représentation politique a toujours été la partie la plus contestée de sa doctrine politique. Du vivant de Rousseau, l'état d'esprit de ses collègues bourgeois de l'*Encyclopédie* se saisit bien dans l'article « Représentants », rédigé par Helvétius³⁰⁶. Après la chute de l'Ancien Régime, Sieyès, l'un des architectes du nouveau système politique et l'auteur du terme « Assemblée Nationale », se montra particulièrement critique aux idées de Rousseau, qu'il appelait « un écrivain justement célèbre... un philosophe aussi parfait de sentiment que faible des vues »³⁰⁷. Il croyait que Rousseau confondait « les *commencements* de la société humaine » avec les principes de « l'art social » qui est le produit de la Révolution. On ne doit pas s'étonner que le projet de la langue politique proposé par Sieyès aille dans la lignée de la « langue bien faite » de Condillac³⁰⁸.

2.2.2.3. Sur l'importance de la bonne acoustique ou comment « s'adresser au champ du peuple »

C'est pourtant bien la doctrine politique de Rousseau, avec toutes ces controverses, qui nous permet d'entrer d'emblée dans la politique révolutionnaire de la langue. Et l'on se heurte à nouveau, par un biais inattendu sans doute, au problème de la « transmission de mots d'ordre », bien que ce

³⁰⁵ *Ibid*, p.429.

³⁰⁶ HELVETIUS, « Représentants », in A. SOBOUL (dir.), *Textes choisis de l'Encyclopédie*, Paris, Editions Sociales, 1962, pp. 215-222. Sur l'influence durable de cet article, voir J. LOUGH, *Encyclopédie*, Genève, Slatkine, 1989, pp. 312-319.

³⁰⁷ Citée dans B. MANIN, « Rousseau », *op. cit.*, p. 462. Sur la représentation voir aussi B. MANIN, *Principes du gouvernement représentatif* (1996), Paris, Flammarion, 2012, pp. 102-108.

³⁰⁸ J. GUILHAUMOU, *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la langue politique*, Paris, Kimé, 2006, pp. 37-45.

soit les ordres que le peuple se donne à lui-même. Rousseau, en quelque sorte, découvre la dimension corporelle de la démocratie qui allait s'imposer à nouveau avec chaque invention technique. Selon Aristote, l'état bien proportionné doit être « εὐσύνοπτος »³⁰⁹, c'est-à-dire, « embrassé d'un seul coup d'œil ». D'une certaine manière Rousseau ajoute à celle-ci un critère de bonne acoustique, dont la portée politique est devenue évidente. Les projets qui font un hommage probablement involontaire à cette « bonne-audibilité » rousseauiste ne tardent pas à venir. Déjà en octobre 1789, un auteur anonyme a soumis aux examens des députés des Etats Généraux le traité intitulé *Sur les moyens de communiquer sur le champ au peuple*, contenant la description des machines qui permettaient de porter « la voix de l'homme de bien » directement au peuple³¹⁰. « La porte voix du peuple » représente quelque chose comme un prototype de diffuseur avec un système de tubes pour intensifier la voix ; le « tableau populaire » est censé transmettre les messages essentiels sur un grand écran ; finalement, le « siège oral mobile » est une machine universelle de transmission des mots d'ordre, car elle permet à la fois d'intensifier la voix de l'orateur et d'attirer l'attention de l'auditoire grâce au jeu avec la perspective. Avec une machinerie semblable, un commissaire du peuple ne doit plus craindre d'être perdu à la place de la Vendôme ou n'importe quelle place publique l'ou on peut déplacer le « siège orale mobile ».

Mais toutes ces arguties techniques n'ont de sens qu'à une seule condition : si le peuple rassemblé, à part entendre la voix de l'orateur, peut comprendre de quoi il s'agit. Et c'est à ce moment qu'on voit les limites de la doctrine de Rousseau : ses exemples favoris, comme ceux de Sparte et de sa Genève natale présupposent que ses citoyens possèdent *déjà* une langue commune. Mais on se rappelle de lamentations de Grégoire se plaignant qu'une grande partie des habitants de la campagne « ignore complètement » la langue nationale. La seule solution possible est de

³⁰⁹ ARISTOTE, *Politique*, 1326b, 20. Sur le principe de l'eusynoptisme voir D. JANNSENS, « Easily, At a Glance: Aristotle's Political Optics », *The Review of politics*, Vol. 72 , Issue 03, June, 2010, pp. 385-408.

³¹⁰ Voir la description détaillée avec les illustrations dans GUILHAUMOU, *La langue politique, op. cit.*, pp. 151-156.

«populariser la langue » afin de rendre les initiatives révolutionnaires compréhensibles au peuple. C'est pour cela que Bertrand Barère, en faisant une allusion assez transparente à Rousseau, proclame :

Le législateur parle une langue que ceux qui doivent exécuter et obéir n'entendent pas. Les anciens ne connurent jamais de contrastes aussi frappants et aussi dangereux. Il faut populariser la langue, il faut détruire cette aristocratie de langage qui semble établir une nation polie au milieu de la nation barbare. Nous avons révolutionné le gouvernement, les usages, les mœurs, les coutumes et la pensée même ; révolutionnons donc aussi la langue, qui est leur instrument journalier.³¹¹

On peut, bien sur, se demander comment a-t-on réussi de révolutionner les mœurs, les coutumes et les pensées *avant* de révolutionner leur « instrument journalier », au moins s'il ne s'agissait pas de la « nation polie » ou d'une certaine minorité privilégiée. Probablement, Barère aurait du établir le rapport causale entre la transformation de la langue et des autres domaines. Tout de même, l'objectif de la révolutionnarisation de la langue est bien défini, c'est « la simultanéité des pensées et l'identité des mouvements »³¹², impossible sans une identité de la langue. Ainsi, on introduit une autre exigence, dictée par l'esprit « bon républicain » : les paroles du législateur ne doivent pas être tout simplement comprises (on comprend bien les mots d'ordre provenant d'un tyran), mais ressenties et acceptées au fond par les citoyens. La fonction des éphores à Sparte, rappelle Rousseau n'était pas « observer les lois mais les aimer »³¹³. Par conséquent, la pratique législative dans une république véritable doit être semblable à Sparte ou « les lois et les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, que le même corps »³¹⁴.

³¹¹ DE CERTEAU, *Une politique de la langue, op. cit.*, p. 325.

³¹² *Ibid*, p. 327.

³¹³ ROUSSEAU, *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. 5, p. 61.

³¹⁴ *Ibid*.

C'est dans cet aspect double de la citoyenneté, à la fois affective et rationnelle, que Pierre Rosanvallon voit la clé pour comprendre le projet politique jacobin. On doit lire le *Contrat Social* sans oublier *La nouvelle Eloïse* et la *Lettre à D'Alembert*. Autrement dit, « le nouveau contrat social se double d'une sorte de "contrat sentimental", la chaleur des affections privées étant invitée à contrebalancer l'abstraction du lien de citoyenneté »³¹⁵. Accepter la langue qui soit la « même pour tous » fait partie de ce « pacte sentimental », et ainsi elle opère simultanément sur le plan molaire des institutions et sur le plan moléculaire des croyances et désirs. La réussite de l'unification langagière peut nous donner aussi le critère de la distinction essentielle entre les « corps intermédiaires » et les « corps auxiliaires » sur laquelle, selon Rosanvallon, se base la revendication jacobine d'établir la démocratie la plus directe possible³¹⁶. Les « corps intermédiaires » se trouvent dans un espace de la représentation, en dehors de champ du langage commun qui délimite également l'espace de la solidarité : si quelque chose demande une traduction, même celle du français « aristocratique » en français « populaire », cela ne peut plus être considéré en tant que « corps auxiliaire ».

Pour revenir au début de notre exposition, le célèbre « Sermon de Strasbourg » était la tentative de faire une construction politique sans corps intermédiaires, car il demandait la traduction en deux langues qui étaient virtuellement non-existantes. On peut supposer que les élites auraient pu se contenter du texte en latin, si la légitimité des rois à l'époque ne provenait pas de leurs armées, c'est à dire – du peuple. En ce sens, les références aux « anciens libertés » des francs, si populaire à la veille de la Révolution, n'étaient pas sans fondement. Comme dans les visions prophétiques de Rousseau, les généraux devraient à nouveau « haranguer leurs troupes » et persuader le peuple rassemblé sur les places. Et c'est à ce moment-la qu'on assistera à la naissance de la République, une et indivisible, de l'esprit de la langue de la liberté.

³¹⁵ ROSANVALLON, *Le modèle politique français, op. cit.*, p. 41.

³¹⁶ *Ibid.*, pp. 59-65.

2.2.3. La naissance de la politique de langue pendant la Grande Révolution

2.2.3.1. Le paradoxe du législateur et le projet de la traduction des décrets

La tâche proclamée de la « popularisation » de la langue pendant la Révolution s'avérait être assez compliquée. Rousseau avait en quelque sorte averti de la difficulté majeure de cette initiative.

On peut l'indiquer comme le « paradoxe du législateur » :

Les sages qui veulent parler au vulgaire leur langage au lieu du sien n'en sauraient être entendus. Or, il y a mille sortes d'idées qu'il est impossible de traduire dans la langue du peuple... Pour qu'un peuple naissant pût goûter les saines maximes de la politique et suivre les règles fondamentales de la raison d'État, il faudrait que l'effet pût devenir la cause ; que l'esprit social, qui doit être l'ouvrage de l'institution, présidât à l'institution même ; et que les hommes fussent avant les lois ce qu'ils doivent devenir par elles.³¹⁷

Si on s'en tient à la définition rousseauiste, le « Souverain par cela seul qu'il est, est toujours tout ce qu'il doit être »³¹⁸. Pourtant le peuple ne peut devenir « ce qu'il doit être » sans « simultanéité des mouvements » et « l'identité des pensées » que seule la langue nationale rend possibles. Mais si une grande partie « ignorent complètement » la langue nationale, comment peut-on parler du peuple-souverain, si les entraves politiques de l'époque féodale ont fait « trente nation » au lieu d'une seule, selon le nombre des patois. Dans ces conditions, le processus de l'uniformisation de la langue nationale, aussi bien que son expansion territoriale, doivent précéder la création des nouvelles institutions. Mais comment démontrer que cette uniformisation est l'œuvre de « l'esprit social », si celui-ci n'a pas encore été suffisamment consolidé, faute de langue nationale ? Par quelle raison doit-on conclure que les habitants d'Alsace ou de Corse font partie de

³¹⁷ ROUSSEAU, *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. 3, p. 383.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 363.

ce peuple-souverain ? Si on en trouve des raisons suffisantes, comment peut-on leur expliquer qu'ils sont désormais censés être des citoyens français ?

Toutes ces questions mettent en relief l'ambiguïté de l'expression « parler au vulgaire leur langage ». La politique du gouvernement révolutionnaire sur ce sujet était loin d'être homogène. Au début de la révolution il ne manquait pas de projets de « fédéralisme linguistique », proposant le « perfectionnement » des patois afin de les rendre convenables aux besoins du nouveau régime³¹⁹. Le 14 janvier 1790 on décidait la traduction des décrets révolutionnaires en langues régionales. En général, comme le fait remarquer Brunot, « les premières Assemblées n'ont pas fait la guerre aux idiomes, elles ont au contraire tenté de s'allier avec eux pour faire connaître et comprendre la Révolution »³²⁰. Mais en 1794 les célèbres rapports de Barère et Gregoire visent les « idiomes étrangères » et le « patois » comme les instruments les plus « vils » de la contre-révolution. Gregoire souligne en particulier que le projet de la traduction a été conçu au moment où la vieille logique « féodale » qui résultait en morcellement langagier restait encore en vigueur, car « Le tyran n'eut garde de faire une chose qu'il croyait utile à la liberté »³²¹.

Comme le montre Brunot, ce processus du dévoilement des ennemis de la Révolution était assez graduel, si on prend en considération la densité du cours des événements : durant quatre ans on voit changer plusieurs paradigmes aussi bien que leurs partisans. Ainsi s'impose trois questions cruciales pour comprendre la stratégie générale du gouvernement jacobin. Premièrement, quelles étaient les raisons principales de la guerre contre les idiomes étrangères et les patois ? Deuxièmement, en quoi consistait le *programme positif* de l'unification langagière ou, plus précisément, quels furent les principes de la nouvelle typologie des fonctions véhiculaires de la langue après la chute de l'Ancien régime et de son système des trois ordres ? Finalement, quels

³¹⁹ Un exemple d'un tel projet voir BRUNOT, *Histoire de la langue française*, vol. 9, partie 1, *op. cit.*, pp. 28-29.

³²⁰ *Ibid*, p. 39.

³²¹ DE CERTEAU, *Politique de la langue*, *op. cit.*, p. 343.

moyens furent utilisés pour révolutionner la langue nationale, une fois reconnu que les techniques déjà élaborées de son « perfectionnement » étaient insuffisantes ? On verra que, même si l'idée deleuzoguattarienne de mettre l'étude de la transmission des mots d'ordre à la base de la nouvelle pragmatique n'a pas été réalisée, elle reste une bonne représentation de la conscience linguistique jacobine.

2.2.3.2. Le rapport de Barère – l'identité de la langue et la naissance de la Vendée

Le 28 janvier 1794, soit le 8 pluviôse an II de la Révolution, Bertrand Barère, dit autrefois « de Vieuzac », ancien avocat du parlement de Toulouse et membre de l'Académie de jeux floraux, désormais l'un des membres principaux du Comité de Salut Public, remet à celui-ci son rapport « Sur les idiomes ». Avec sa réputation d'avocat de la Terreur surnommé l'« Anacréon de la guillotine », les accusés ne pouvaient compter que sur un fin rapide, quoique bien spectaculaire. Le comité – proclame Barère –, « a bien entendu le complot de l'ignorance et du despotisme », les ennemis de la République réunissent leur forces aux frontières de l'Hexagone, mais ils tentent d'utiliser leurs anciens moyens du « dommage et de l'erreur » pour corrompre la « bonne campagne »³²². Quels sont ces vils instruments des anciens aristocrates et des prêtres ? Ce sont des « idiomes étrangers », l'héritage de l'ancienne malédiction de Babel, mis au service des tyrans unis. Peut-on parler de véritable naissance de la politique de la langue dans le même sens que Foucault parle de la naissance de la biopolitique ? On indique déjà sur la carte les places des batailles à venir : il y a du bas Breton à l'Est, l'Allemand à l'Ouest, le Basque au Sud-Ouest et l'Italien en Corse. Mais en plus des légions ennemies qui s'entassent dans les quatre départements limitrophes, il existe bien une cinquième colonne, composée à l'intérieur de l'Etat des « petites

³²² *Ibid.*, p. 324.

gens » ignorantes. Ainsi, pour sécuriser les frontières et réunir la nation, il faudra bien établir l'identité de la langue :

Citoyens, c'est ainsi que naquit la Vendée ; son berceau fut l'ignorance des lois, son accroissement fut dans les moyens employés pour empêcher la révolution d'y pénétrer, et alors, les dieux d'ignorance, les prêtres réfractaires, les nobles conspirateurs, les praticiens avides et les administrateurs faibles ou complices ouvrirent une plaie hideuse dans le sein de la France : écrasons, donc, l'ignorance, établissons des instituteurs de la langue française dans les campagnes !³²³

La langue nationale est présentée comme une sorte de poussée d'Archimède de la construction étatique aussi bien que comme le synonyme de l'identité de la nation. Pour en donner un contre-exemple : l'Allemand, selon Barère, sert de base à « l'empire du langage et l'intelligence » entre les Prussiens, les Autrichiens et les habitants des départements du Rhin, et « incite les ennemis de la France ». En même temps, il est « peu fait pour les gens libres » et ainsi sert avec dévouement le « gouvernement féodal et militaire ». On voit se croiser deux grands axes de l'idéologie révolutionnaire : celui du messianisme des Lumières et celui du nationalisme français. Anéantir les ennemis de la France signifie désormais anéantir les ennemis de la Liberté : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas breton ; l'émigration et la haine de la république parlent allemand ; la contre-révolution parle l'italien, et le fanatisme parle le basque. Cassons ces instruments de dommage et de l'erreur »³²⁴. La ligne de l'accusation est ainsi bien claire : les tyrans avaient besoin « d'isoler les peuples, de séparer les pays, de diviser les intérêts et d'empêcher les communications » au moyen de la diversité langagière. C'est ainsi qu'est née la dichotomie entre la « nation unie » et l'« empire séparé », si importante pour le nationalisme naissant. Barère pose le fondement pour justifier l'expansion langagière en dehors de la France sous le prétexte de la propagation des valeurs des Lumières.

³²³ *Ibid.*, p. 326.

³²⁴ *Ibid.*

Mais ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est la manière dont Barère argumente la nécessité de l'identité langagière pour « révolutionner » la France. Ce qui est n'est pas clair et univoque, n'est pas révolutionnaire. Et c'est exactement pour cette raison que le premier souci de Barère était l'expansion au moyen de la « traduction orale » des décrets révolutionnaires. On voit bien que la réforme législative et économique en dépit du système féodal nécessite des techniques langagières adéquates. En un sens, c'est la langue nationale « identique » qui sert d'opérateur principal de la transformation d'une société de souveraineté en une société disciplinaire. L'instauration de ce nouveau dispositif du pouvoir sous-entend en premier lieu un nouveau type de surveillance. Pour Barère, le seul moyen de garantir le fameux « panoptisme » benthamien qui a tant fasciné Foucault, est de fournir à chaque citoyen une langue : « pour le surveiller il faut le connaître, il faut surtout connaître la langue ». Ce qui compose également la nouveauté principale de ce document, ce sont les moyens proposés pour la réalisation de son objectif. Il prévoit quatre mesures principales : premièrement, l'envoi d'un instituteur de français dans chaque campagne, y compris dans les régions presque exclusivement non-francophones. Deuxièmement, l'exclusion des prêtres et des membres des « castes privilégiées » du nombre de ses instituteurs. Troisièmement, la fixation d'un droit à l'éducation élémentaire à « tous les jeunes citoyens des deux sexes ». Finalement, la consolidation du budget et le placement de la « popularisation de la langue française » sous le contrôle des clubs et sociétés révolutionnaires dits « patriotiques ».

La propagation du français sera rendue possible grâce à l'instauration de la nouvelle institution propre à la société disciplinaire, celle de l'école élémentaire, obligatoire et standardisée. Tandis que l'administration royale ne se préoccupait que de la francisation des élites locales en laissant partout des « garnisons du français », selon l'expression employée par Ferdinand Brunot, la normalisation révolutionnaire est conçue dès sa création comme totale et englobante. La Convention Jacobine a pris conscience que la victoire contre les royalistes n'était pas suffisante pour permettre de s'emparer de l'appareil du pouvoir central, et qu'il serait plus judicieux à cet effet

de renverser le réseau des rapports sociaux au sein de la campagne. Peut-être que cette bataille n'a pu être gagnée que grâce au perfectionnement du mécanisme de la « machine politique », et dans ce genre d'*upgrade*, c'est bien l'identité de la langue qui joue un rôle crucial. Ainsi la Nouvelle « orthopédie sociale » sert à instituer le nouveau type de mobilisation.³²⁵

2.2.3.3. Le rapport de Grégoire « extirpation de Patois » et le renouvellement de la nomenclature

Le discours de Barère était un réquisitoire passionné contre les ennemis de la République, et peut servir d'une illustration de la logique politique schmitienne ; reste que son cercle des accusés s'était limité aux « idiomes étrangers ». L'assemblée générale bolchevique l'aurait certainement accusé de « déviation de droite ». Un ressortissant des Pyrénées, qui avait salué les accents des différentes provinces et protégé la « bonne campagne » de la corruption, était principalement sous une influence rousseauiste : non sans raison, l'Académie Toulousaine l'avait admis parmi ses membres pour son *Eloge à Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève*. Un autre rapport, beaucoup plus célèbre que celui de Barère, fut prononcé quelque cinq mois après. Le rapporteur était le fameux abbé Grégoire, l'une des figures les plus contradictoires de la Grande Révolution³²⁶. Il s'inscrit bien dans la tendance générale de l'intensification des répressions de la Convention

³²⁵ L'image des élèves de l'école républicaine comme des « petits soldats » était particulièrement chère aux fonctionnaires de la Troisième République. L'idée des formes « les bataillons scolaires » était la conséquence directe du traumatisme « post-Sedan » : M. OZOUF, *L'Ecole, l'Eglise et la République. 1871-1914*, Paris, Seuil, 1992, pp. 115-116.

³²⁶ La littérature récente sur Grégoire est très riche, les titres des certains ouvrages sont assez significatifs : G. HOURDIN, *L'abbé Grégoire, évêque et démocrate*. Desclée de Brouwer, 1989 ; R. HERMON-BELOT, *L'Abbé Grégoire : la politique et la vérité*. Paris, Seuil, 2000 ; M. EZRAN, M. *L'abbé Grégoire, défenseur des juifs et des noirs: Révolution et tolérance*. Paris, Harmattan, 2000 ; R. POPKIN, (ed.). *The Abbé Grégoire and His World*. New York, Springer, 2000 ; J. DUBRAY. *La Pensée De L'abbé Grégoire: Despotisme Et Liberté*. Voltaire Foundation, 2008. Pour une image beaucoup moins élogieuse voir la récente monographie américaine : GOLDSTEIN SEPINWALL, A. *L'abbé Grégoire et la révolution française*. Paris, Perséides, 2008 (trad. fr.). Voir surtout les controverses concernant son traitement des « minorités », notamment sur les juifs (cf. pp. 98-136), les noirs (pp. 138-146, pp.269-292), et les femmes (pp. 148-164).

Jacobine au cours de l'année 1794. Le rapport de Grégoire, intitulé *Sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*, fut écouté par le comité de Salut Public le 16 prairial an II (2 juin 1794), soit une semaine avant la déclaration de la Grande Terreur. Pour lui la diversité linguistique est synonyme de l'affaiblissement de la « volonté générale » qui empêche d'effectuer un « amalgame politique ». La nouvelle alchimie politique ne cherche plus à trouver « une langue universelle », cette « pierre philosophique » des grammairiens, pour reprendre le mot ironique de Grégoire. Cette « amalgame politique » vise la transformation organique de la société au niveau moléculaire, en éliminant tous les « éléments » allogènes. Les « patois », en tant que cible d'attaque, marquent la transition de la guerre contre les ennemis extérieurs à la chasse aux sorcières jacobine. Il faut bien souligner qu'« extirper les patois » en tant que mot d'ordre révolutionnaire ne valait que du 2 juin jusqu'au 27 juillet 1794 ou qu'au moment de la chute de Robespierre. Pourtant, la possibilité même de questionnement de cette sorte sert déjà d'indice de la naissance de la politique de la langue au sens propre. Le radicalisme du rapport de Grégoire semble contredire sa mission initiale : faire des recherches sur les parlers locaux afin de mieux s'en servir pour la propagation des idées révolutionnaires. L'idée même que les dialectes locaux étaient source de préjugés était déjà bien articulée à l'époque : ainsi l'article « Patois » de l'*Encyclopédie* précise que le patois est un « Langage corrompu tel qu'il se parle presque dans toutes les provinces... On ne parle la langue que dans la capitale »³²⁷. Cette qualification péjorative des « patois » correspond bien à la tendance générale de « dégasconner la langue », menée depuis un siècle par l'Académie Française. Par exemple, la production typique de l'imprimerie Toulousaine à l'époque – *Les Gasconismes corrigés* de Desgrouais.³²⁸ Néanmoins, cette « dégasconisation » ne concernait jusqu'alors que l'administration et certains collègues élitistes ; dans la communication avec le reste de la population régnait, selon l'expression de Michel de Certeau,

³²⁷ Cité dans DE CERTEAU, *Une politique de la langue, op. cit.*, p. 49.

³²⁸ *Ibid.*, p. 377.

un certain « fatalisme » linguistique. La question était de savoir si les idiomes locaux étaient un moyen propice à formuler des idées nouvelles et si le « perfectionnement » de la langue, dont parlait Grégoire, était possible à l'intérieur des patois ou si, comme il le soulignait dans son rapport, la propagation « universelle » du Français était nécessaire.

La célèbre enquête de Grégoire fut envoyée le 13 août 1790 dans les différents départements à destination des amis personnels de Grégoire, ses collègues de l'Assemblée constituante aussi bien que des nombreuses Sociétés des Amis de la Constitution. En outre, elle fut publiée dans le *Patriote Français*, grande revue de l'époque, et reprise par le *Nouvelliste national*, journal politique toulousain qui couvrait une grande partie du Sud-Ouest. Au total, il s'agit de 43 questions qui tentent de construire une nomenclature la plus complexe possible. L'enquête commence par des questions purement linguistiques :

« 1. L'usage de la langue française, est-il obligatoire, universel dans votre contrée ? Y parle-t-on un ou plusieurs patois ? Ce patois a-t-il une origine ancienne et connue ? 3. A-t-il beaucoup de termes radicaux, beaucoup de termes composés ». ³²⁹ Après s'être renseigné sur les dérivés des langues anciennes et sur les divergences avec l'« idiome national », il passe graduellement au champ d'usage des « patois » dans la vie publique, la littérature, l'église aussi bien que les « métiers » et l'« agriculture ». La tâche de l'enquête est formulée sans équivoque dans les questions vingt-huit et vingt-neuf : « Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement ce patois ? Quels en seront les moyens ? ».

Entre 1790 et 1792, Grégoire a reçu 49 réponses (dont 36 ne nous sont pas parvenues) ³³⁰. Comme l'ont remarqué plusieurs commentateurs, la manière arrogante dont Grégoire avait traité les patois causa une grande perplexité parmi ces correspondants. Ils ont souvent essayé de discuter avec

³²⁹ *Ibid*, p. 13.

³³⁰ A. GAZIER, (ed.). *Lettres à Grégoire sur les patois de France, 1790-1794* (1881), Genève, Slatkin, 1969. Les autres réponses conservées se trouvent dans les archives.

notre « curé patriotique » en tentant de lui démontrer que les « patois », comme le gascon, convenait parfaitement pour « exprimer les nuances et les objets intellectuels », sans parler des « locutions très énergiques » pouvant certainement enrichir « l’idiome national ». Et surtout ils ne comprenaient pas le but principal de l’enquête – la « destruction entière du patois ». Ainsi, le mot d’ordre de Grégoire dans son rapport postérieur réside dans la dissonance aiguë avec le corpus des données qu’il possédait. Qualifier de « jargons » les « idiomes locaux » atteste qu’on les juge inappropriés pour traduire les « idées de liberté ». Dorénavant, la traduction est la haute trahison de la révolution. On voit déjà à quel point la centralisation contredit les aspirations des provinces et l’on pressent le Thermidor à venir. En quelque sens Grégoire renouvelle le geste du chef de guerre arabe Amro-Ben-Alas qui, ordonnant à ses lieutenants de brûler la bibliothèque d’Alexandrie, estimait que si les livres contiennent des vérités, elles figurent déjà dans le Coran, et s’il s’agit de mensonges, ils méritent d’être brûlés. Si l’on peut traduire exactement en « patois » le Catéchisme révolutionnaire, cela n’ajoute rien de nouveau et est donc inutile ; si l’on en est incapable, c’est donc que les patois sont corrompus et dangereux.

Il y a une rupture épistémologique profonde entre les vœux de Grégoire et les attestations de ses correspondants d’autrefois, et c’est exactement cela qui rend son rapport si important sur le plan théorique. À travers la politique de la langue, il impose la nouvelle logique des sociétés disciplinaires. Il n’est pas étonnant que la plupart de répondants aient été incapables de comprendre la question ainsi posée, et les recherches des dernières décennies démontrent que Grégoire, dans son zèle d’unification langagière, était très en avance sur son temps. David Bell, dans sa recherche méticuleuse sur la genèse du nationalisme français, le formule avec l’impassibilité pleine de bon sens à l’anglaise : « ... surely the French new if they understand each other »³³¹. Sans doute, la plupart des paysans aveyronnais ou dordognais possédaient un minimum fonctionnel de connaissance de la langue française pour leurs tâches quotidiennes. Cependant ce français, « à peine

³³¹ BELL, *Cult of Nation, op. cit.*, p. 179.

balbutié », était largement insuffisant pour les tâches de transformation de la société selon les aspirations de Grégoire. Son projet était une entreprise énorme de normalisation, la tentative de construire une « nomenclature uniforme » sur la base d'un coup de génie révolutionnaire. L'unification langagière visait des transformations profondes de la société parmi lesquelles : la réforme administrative (les patois sont enfermés dans les anciennes divisions féodales) ; la nouvelle mobilité (la suppression douanière entre les provinces, sous l'Ancien régime, les travaux publics pour construire des routes) ; l'échange libre et transparent (uniformisation de la nomenclature des poids et des mesures, imposition du système métrique) ; la coopération du travail, l'avènement de l'ère industrielle (« uniformisation de l'idiome technique » comme dans l'agriculture féodale chaque opération a été dénommée en patois : seul une « nomenclature unitaire » sera possible la production industrielle et la migration de la force de travail³³²) ; enfin la reterritorialisation des anciennes unités administratives sur les nouveaux centres des pouvoirs. Plus précisément, cette unification langagière correspond à l'objectif de déterritorialiser les nouvelles unités administratives, appelées départements, du corps sacré du roi, afin de les reterritorialiser sur le corps régénéré de la nation³³³.

Dans son rapport sur les patois, Grégoire avait déjà ébauché un programme de développement capitaliste. Tandis que l'Ancien Régime ne se préoccupait que de rendre ses sujets dociles, les adhérents les plus clairvoyants de la Révolution pensaient déjà à la manière de les

³³² Ainsi les théoriciens marxistes se demandaient si les pratiques linguistiques intervenaient au niveau de la superstructure ou celui de la base, c'est-à-dire des rapports de production. Pierre Macherey et Étienne Balibar insistent sur leur fonction double en tant que moyen de l'idéologie bourgeoise et en tant que prémisses primordiales de la production capitaliste : « Au niveau de la base par ce que la "socialisation progressive" de la production, dont les conditions matérielles résultent de la concentration et de la mécanisation des moyens de production, et de la division du travail correspondante, fait de la "communication" entre les travailleurs, et les représentants du capital, "organiseurs" de la production, une condition permanente du déroulement du procès de travail » (MACHEREY, BALIBAR, *Présentation, op. cit.*, p. 13).

³³³ Sur la régénération en tant que terme-clé du discours révolutionnaire, voir A. GOLDSTEIN SEPINWALL, *L'Abbé Grégoire et la Révolution Française*, Paris, Perséides, 2008, pp. 93-97 ; M. OZOUF, « Régénération », in *Dictionnaire critique de la Révolution Française. Idées*, Paris, Flammarion, 2007, pp. 373-389.

rendre utiles. Bien que l'accent mis sur l'aspect linguistique du programme soit précoce et jugé trop radical, et ce même par la Convention Jacobine, nous pouvons toutefois l'indiquer comme point de repère. La terreur linguistique au sens propre n'a jamais eu lieu³³⁴. Néanmoins, plusieurs processus effectués à l'époque ont beaucoup stimulé l'unification de la langue nationale : il s'agit de la sécularisation croissante de l'éducation, la chute des barrières administratives et de la mobilisation sans précédent dans l'armée nationale.

Afin d'ébaucher la ligne générale pour de recherches à venir, il faut bien souligner que l'entreprise de Grégoire ne se limitait pas au rôle de machine de guerre jacobine. À la suite de Foucault, nous voudrions remettre en question l'« hypothèse répressive » dans le domaine de la politique de la langue et montrer le caractère essentiellement « productif » du pouvoir. Le corpus de Grégoire a visé la description complexe des patois dans leur portée politique et sociale et a dépassé largement le projet de la « grammaire générale » de l'Age Classique. Foucault a remarqué que les pratiquants de la *scientia sexualis* du dix-neuvième siècle avaient « entomologisé » les perversions et en avaient fait des « espèces »³³⁵. Grégoire à son tour « taxidermise » les patois en les plaçant dans son musée des anciens préjugés, mais chacun opère dans sa cellule propre. Dans son « enquête », les patois transgressent le seuil de la description et deviennent objet de savoir. Des études comparées avec leur mythologie romantique ne tarderont pas à apparaître.

³³⁴ Voir, par exemple, les projets de la « terreur linguistique » en Alsace : F. BRUNOT, *Histoire de la langue française, op. cit.*, vol. 9, partie 1, pp. 188-195.

³³⁵ M. FOUCAULT, *La volonté du savoir*, Paris, Gallimard, 1976, pp. 69-98.

2.2.3.4. Perfectionnement ou la régénération ? Abus de mots et l'Assemblée nationale de langue

Ainsi le choix pour la langue nationale est fait en dépit du latin, des idiomes étrangers, et des patois³³⁶. Cependant le français, pour être digne de ce nom, doit être « révolutionné ». Comme le fait remarquer Barère : « Nos ennemis avaient fait de la langue française la langue des cours ; ils l'avaient avilie. C'est à nous d'en faire la langue des peuples, et elle sera honorée »³³⁷. L'idée que la langue est en quelque sorte isomorphe à la hiérarchie sociale était un lieu commun : on se rappelle la symétrie établie par Rivarol entre la distinction des styles et des « sujets de la monarchie ». Par conséquent, il faudra effacer de langue toutes les traces, ou pour ainsi dire, toutes les cicatrices de l'Ancien Régime. Sieyès, dans son célèbre pamphlet *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?*, déclare : « Enfin tous ces mots de taille, de franc-fief, d'ustensiles, etc. seront proscrits à jamais de la langue politique »³³⁸. Il donne ainsi une formule exemplaire pour les transformations « politiquement correctes » des langues qui visent en quelque sorte la réalisation de l'utopie progressiste de la société égalitaire et transparente.

Cependant la grammaire générale aussi bien que l'esthétique du XVIIIe siècle admettait que la langue pouvait être l'objet d'un « perfectionnement », mais non pas d'un changement initié par « l'action consciente ». Selon l'anecdote historique, fort célèbre à l'époque grâce à Locke, l'empereur Auguste n'a pas réussi à donner la nouvelle signification à un mot latin, car il ne pouvait

³³⁶ Au moins au niveau des déclarations: après thermidor le latin reprit partiellement ses droits dans les écoles, tandis que l'instruction obligatoire n'est introduite que avec les réformes de Jules Ferry. De facto, les élites restent formellement bilingues et les provinces persistent d'être « patoisants ».

³³⁷ DE CERTEAU, *Une politique de la langue*, op. cit., p. 329.

³³⁸ J. SIEYÈS, *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?* (1789), Paris, Flammarion, 1988, p. 102.

pas ordonner quelle idée elle doit désigner pour ses sujets³³⁹. On se rappelle de la « dissymétrie fondamentale » entre l'étude de la société et de la langue sur laquelle insistait Benveniste. Pourtant la Révolution se montre capable de renverser cette logique. Ainsi Grégoire s'exclame : « Un tyran de Rome voulut autrefois introduire un mot nouveau ; il échoua, par ce que la législation des langues fut toujours démocratique »³⁴⁰. Cette législation a été conçue à travers la métaphore frontale afin d'« élever la langue française à la hauteur d'un peuple libre »³⁴¹. On convoquait « une assemblée législative de la langue », qui allait recevoir sa légitimité des représentants du « peuple libre »³⁴². Il faut préciser que cette assemblée, recrutée parmi les membres de la *Société des amateurs de la langue française*, fondée durant l'été 1791 par le « grammairien-patriote » François-Urbain Domergue, était assez représentative et comptait quelqu'un des plus fameux acteurs politiques de l'époque, tels qu'Antoine, Condorcet, Brissot et Robespierre aussi bien que les « gens de lettres » comme Mercier, Tournon, Abbé Sicard³⁴³. Le premier but de cette société, qui appartenait au vaste club des « amis de la constitution », était l'élaboration de la « grammaire raisonnée » dont les principes seraient « appliqués aux œuvres de J.-J. Rousseau »³⁴⁴. Le second serait l'observation des changements dans la dictionnaire, et l'étymologie suivant le standard républicain qui sera « marqué au coin de la philosophie et de notre régénération ».

³³⁹ « And therefore the great Augustus himself, in the possession of that power which ruled the world, acknowledged he could not make a new Latin word: which was as much as to say, that he could not arbitrarily appoint what idea any sound should be a sign of, in the mouths and common language of his subjects ». J. LOCKE, *An Essay Concerning Human Understanding*. (1690). London, Dent, 1961. Vol. 2, p. 14.

³⁴⁰ DE CERTEAU, *Une politique de la langue, op. cit.*, p. 351.

³⁴¹ F. DOUGNAC, « Les sociétés linguistiques fondées par F.-U. Domergue à Paris de 1791 à 1811 », in *Les Idéologues : sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*, Amsterdam, John Benjamins, p. 306.

³⁴² GUILHAUMOU, *La langue politique, op. cit.*, pp. 70-74.

³⁴³ Voir la liste complète dans DOUGNAC, *Les sociétés linguistiques, op. cit.*, pp. 306-310.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 317.

On arrive, finalement, à notre destination finale : la « régénération » est un terme-clé dans le dictionnaire révolutionnaire qu'on doit sûrement opposer au « perfectionnement » dans le domaine de la langue. Par la « régénération », on indique une transformation quantitative, transformation apte à « donner la citoyenneté » aux mots, pour ainsi dire, aussi bien qu'à les condamner à l'exil. Un vaste sujet de débat de la philosophie des Lumières était celui de « l'abus des mots ». N'étant au départ que le développement de la sémiotique lockéenne³⁴⁵, il devient, dans le climat tendu des premières années de la révolution, un outil indispensable à la lutte politique. Dans son analyse des pratiques discursives jacobines, Jacques Guilhaumou en donne un vaste tableau³⁴⁶. Les journaux de l'époque sont débordés en raison des débats autour des notions clés de la nouvelle formation politique : on cherche constamment à redéfinir certains mots tels que « peuple », « république », « citoyen ». Le but de concours était de donner les « définitions exactes » et des « nouveaux exemples républicains ». Ainsi un nouveau champ sémantique s'ouvre devant les législateurs démocratiques de l'idiome national : on se croit désormais capable de *faire la révolution dans la langue*. Telle est l'une des ses grandes leçons : la langue n'est pas un miroir de la société, mais un instrument puissant de sa transformation.

³⁴⁵ LOCKE, *An Essay Concerning Human Understanding*, op.cit., pp. 89-105. A. ROBINET, *Le Langage à l'âge classique*. Paris, Klincksieck, 1978, pp. 182-195; H. AARSLEFF, *From Locke to Saussure*, op.cit., pp. 120-145 ; GUILHAUMOU, *Discours et événement*, op.cit., pp. 101-106. W.R. OTT, *Locke's philosophy of language*. H. DAWSON, *Locke, Language and Early-Modern Philosophy*. New York, Cambridge University Press, 2007.

³⁴⁶ GUILHAUMOU, *La langue politique*, op. cit., pp. 70-75.

Conclusions

On a essayé d'exposer les enjeux politiques de la formation de la langue nationale par l'exemple du français. Notre objectif était de montrer que ce concept diffère des plurilinguismes délibérés ou spontanés de l'Ancien Régime par la variété des ses fonctions véhiculaires. Finalement c'est la structure de la société qui devient beaucoup plus complexe grâce aux processus conjugués de l'industrialisation, de l'urbanisation, de la mobilisation des masses. Les langues nationales devenus porte-drapeau des ces transformations, comme le français, l'anglais ou l'allemand, remplissent un nombre des fonctions autrefois inimaginables. Dans la variété inépuisable de ces nouvelles fonctions véhiculaires, on peut en discerner trois qui nous semblent avoir une importance essentielle pour les projets de la modernisation : l'éducation obligatoire, la coopération ouvrière, la mobilisation dans l'armée nationale. Il en reste bien sûr beaucoup d'autres : la triade dans ce cas n'est qu'une coïncidence³⁴⁷. Mais elle nous permettra, à titre heuristique, de nous concentrer sur les moments les plus problématiques de la « construction langagière » à l'Union Soviétique.

L'unification langagière forge un nouveau concept de citoyen : un citoyen qui est désormais mobile et mobilisable, qui sait coopérer et réaliser des échanges avec ses concitoyens des autres régions, et, plus important encore, qui n'habite plus nécessairement en ville. Autrement dit, il est déterritorialisé de la « cité ». Cette attention au monde rural est une figure politique complètement nouvelle : pour la première fois, un législateur l'insère dans l'espace de la citoyenneté. Si l'on s'interrogeait sur la fonction de la politique langagière dans la substitution, au dispositif d'Ancien Régime, de celui de la République, on devrait en premier lieu viser la réforme administrative, qui

³⁴⁷ Y compris des fonctions complètement banalisées, comme par exemple, l'introduction des mesures communes. Sur les enjeux de l'unification voir E. SCHLIEBEN-LANGUE, E. *Idéologie, révolution et uniformité de la langue*. Liège, Mardaga, 1996, pp. 139-185.

occupe une place considérable dans l'« imaginaire linguistique » jacobin. Pour reprendre les termes de Foucault, qui faisait remarquer que le génocide fut le rêve des gouvernements modernes³⁴⁸, on pourrait dire que la « violence langagière » est une obsession de l'imaginaire nationaliste. Il s'agit de l'invention d'une formation politique que l'on peut qualifier de « disciplinaire ». Dans le sens foucauldien, l'école publique, en imposant entre autres les règles de la normativité grammaticale, a acquis au sein des sociétés disciplinaires une fonction similaire à celle de la prison et de l'hôpital. Pour notre part, nous allons insister sur l'idée que ce sont des écoles publiques qui jouent un rôle normalisateur fondamental, avec la *prison*, *l'hôpital* et *l'armée* n'étant que des mécanismes auxiliaires ; l'école et ses manuels de grammaire en tant que « discipline des disciplines » qui « enseigne » des codes les plus élémentaires³⁴⁹. Ce long processus du devenir-citoyen durera tout au long du XIXe siècle et correspond à ce que l'historien américain Eugene Weber, dans son étude classique, qualifia de période de la transformation « des paysans en Français »³⁵⁰.

³⁴⁸ FOUCAULT, *La volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 180.

³⁴⁹ *MP*, p. 95.

³⁵⁰ E. WEBER, E. *Peasants into Frenchmen: The Modernization of Rural France, 1870-1914*, Stanford, Stanford University Press, 1976.

Partie 3

**La politique de la langue en Russie et en Union Soviétique : de la « prison des peuples »
« égaux en droit » aux 130 langues.**

La latinisation c'est la Révolution à l'Est.

V. Lénine

Chapitre 1.

3.1 La Russie et le choix de la civilisation

3.1.1. La Russie et l'Europe : la quête identitaire.

3.1.1.1 Rousseau contre Voltaire : les réformes de Pierre ou la civilisation précoce

Parmi les prophéties de Jean-Jacques Rousseau sur le destin des peuples d'Europe il y en avait une qui concernait le pays autrefois lointain situé « hors de la civilisation », mais qui élargissait vite ses possessions sur le continent et tentait de réformer ses institutions politiques à la manière européenne. Au cours de la Guerre de Sept Ans l'Empire Russe s'empara temporairement de la Prusse de l'Est (Kant et les autres habitants de Königsberg devinrent sujets russes) et se préparait pour le premier partage de la Pologne. Ainsi, cette expansion militaire russe a été ressentie comme un danger immédiat, bien qu'il n'eut pas eu d'équivalent culturel ou religieux : durant cette première étape les Russes ne forcèrent pas les burgers allemands ni les paysans polonais et lithuaniens à se faire convertir à l'orthodoxie et manifestaient une grande avidité à l'égard des récents acquis de la culture européenne³⁵¹. Pourtant c'est cette ardeur néophyte des russes pour se faire civiliser à la manière européenne qui engendra le scepticisme de Jean-Jacques :

Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avait le génie imitatif ; il n'avait pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien. Quelques-unes des choses qu'il fit étaient bien, la plupart étaient déplacées. Il a vu que son peuple était barbare, il n'a point vu qu'il n'était pas mûr pour la

³⁵¹ Comme le montre Manfred Kuhn dans sa biographie récente de Kant, l'occupation russe de Königsberg a contribué à améliorer le statut des professeurs de l'Université d'une manière significative: ils recevaient des invitations dans le *Rathaus* et étaient ainsi considérés comme les représentants de l'élite. Les officiers russes payaient généreusement les professeurs pour des cours privés de diverses sciences. M. KUEHN, *Kant. A Biography*. New York, Cambridge University Press, 2004, pp. 112-118.

police ; il a voulu civiliser quand il ne fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire des Russes : il a empêché ses sujets de ne jamais devenir ce qu'ils pourraient être, en les persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur français forme son élève pour briller au moment de son enfance, et puis n'être jamais rien. L'empire de Russie voudra subjuguier l'Europe, et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres, cette révolution me paraît infaillible³⁵².

Rousseau éprouvait peu de sympathie pour la Russie et son travail sur la constitution de Pologne, qui allait devenir bientôt la victime de l'expansion russe, ne fit qu'augmenter ce sentiment³⁵³. Cependant il a très vite reçu une réaction de la part de son ennemi juré qui défendait vivement les réformes de Pierre. Voltaire lui a répondu avec son animosité habituelle dans un article de son *Dictionnaire philosophique* intitulé « Pierre le Grand et J.J. Rousseau » : « Il est doux d'annoncer la chute des grands empires, cela nous console de notre petitesse »³⁵⁴. Il affirme avoir rencontré les Russes qui avaient « l'esprit juste, fin, agréable, cultivé, et même conséquent », en ajoutant que si le peuple russe n'était pas suffisamment mûr au moment des réformes, « en ce cas, le czar est admirable de l'avoir fait mûrir ».

Mise à part la rivalité des deux grands hommes, cet échange malveillant met en relief la disparité des opinions sur les réformes de Pierre et le rôle futur de la Russie en Europe. Il convient tout de même de préciser que dans cette histoire Voltaire était loin d'être un spectateur désintéressé : il a rédigé l'*Histoire de Charles 12 et l'empereur Pierre 1*, qui lui avait été commandée par le gouvernement russe, d'autant plus qu'il menait (comme Diderot, Beccaria et nombre d'autres) une correspondance avec l'« Athènes du nord » - l'impératrice Catherine II de Russie³⁵⁵. Il n'est alors pas étonnant qu'il ait endossé ce rôle d'avocat de la Russie : on peut dire

³⁵² ROUSSEAU, J.J., *Œuvres complètes, op. cit.*, vol.3, p. 386.

³⁵³ *Ibid.*, pp. 1779-1780.

³⁵⁴ VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*. Paris, Garnier, 1878, Vol.4, p.219.

³⁵⁵ Après sa mort, la nièce de Voltaire a vendu sa bibliothèque et ses archives à la Russie où elles se trouvent encore actuellement. La proposition faite à Diderot était encore plus avantageuse: il pouvait utiliser

que cette discussion marque également le début de l'expansion culturelle russe, qui a commencé à causer du tort à sa réputation en Europe.

Dans un sens plus large, le débat autour des réformes de Pierre, initié par les philosophes français, est devenu exemplaire. On peut y voir l'opposition clairement distinguée entre le progressisme de Voltaire et l'inquiétude sur l'intégrité du caractère national de Rousseau, que l'on peut qualifier de proto-romantique. En tant que tel il a une importance qui dépasse le cadre de la discussion sur le destin de la Russie et sa place en Europe mais anticipe l'examen des enjeux politiques et culturels de la modernisation. Au milieu du dix-huitième siècle la pensée russe n'était certainement pas « assez mûre » pour prendre part au débat, cependant on voit se former les bases des positions des futurs adversaires : en un sens il s'agit d'une première ébauche de la collision entre les « occidentalistes » (*zapadniki*) et les « slavophiles » qui traverse toute l'histoire de la pensée russe des deux derniers siècles. Elle avait certainement un aspect langagier que nous allons analyser ici dans ses grandes lignes. Dans ce domaine, de même que dans maints autres, les contrastes étaient flagrants : un voyageur qui visitait Moscou à la fin du dix-septième siècle (avant les réformes de Pierre) rapportait qu'il était difficile de « trouver quelques personnes qui maîtrisaient les langues étrangères »³⁵⁶, tandis qu'un siècle plus tard, à la veille des guerres napoléoniennes, l'aristocratie russe avait le français pour langue véhiculaire et n'utilisait souvent le russe que pour communiquer avec les subalternes. Cependant Rousseau s'est trompé dans sa prophétie : la Russie n'a pas été conquise par les Tartares, et les percepteurs français auront l'occasion de voir leurs élèves briller en Europe. Rivarol, en commentant l'inconstance des modes littéraires, a affirmé autrefois que « si les Esquimaux nous offraient tout à coup douze écrivains de premier ordre, il faudrait bien que les regards de l'Europe se tournassent vers cette littérature des

sa bibliothèque jusqu'à la fin de sa vie. Sur les rapports de Catherine II avec les philosophes voir E. CARRERE D'ENCAUSSE, *Catherine II: Un âge d'or pour la Russie*. Paris, Fayard, 2004.

³⁵⁶ L. JAKUBINSKIJ, *Œuvres choisies. La langue et son fonctionnement*. (Jazyk i ego funkcionirovanije). Moskva, Nauka, 1986, p. 96.

Esquimaux »³⁵⁷. La littérature russe de la seconde moitié du dix-neuvième siècle était en quelque sorte la « littérature des Esquimaux » qui allait produire un choc culturel profond.

3.3.1.2. Deux concepts de la nation. La Russie entre Lumières et Romantisme

Le vecteur de la reterritorialisation de la Russie sur l'Europe a alors été indiqué clairement, mais à partir d'un certain moment il a commencé à osciller entre deux centres de pouvoir. Au dix-huitième siècle la question de savoir quelle était la principale langue européenne ne se posait pas : le « monde français » avait un seul rival, isolé sur les Iles Britanniques et contraint de procéder à son expansion sur les autres continents. Pourtant l'essor de la littérature, et surtout de la philosophie et de la science allemandes, va créer un nouveau circuit de tension qui va changer le rapport de forces en Europe. La Russie va jouer dans cette opposition un rôle tout à fait particulier, tout d'abord grâce à ses nombreux sujets allemands : à partir de la première moitié du dix-huitième siècle, elle devient l'un des principaux lieux d'émigration, surtout des régions de protestants³⁵⁸. Dans la direction inverse les représentants de l'élite russe s'acheminaient vers les universités allemandes protestantes, comme celles de Halle, Göttingen et Marbourg. Au début, cela n'empêchait pas que la francophonie soit presque totale chez les élites, car, comme l'a fait remarquer Rivarol, c'est par les Allemands que l'on apprenait à négliger leur langue et préconiser le français : Catherine II, elle-même d'origine allemande, se disputait avec Friedrich II la bienveillance des *philosophes*³⁵⁹. Néanmoins, vers la fin du siècle, la mode de la philosophie

³⁵⁷ RIVAROL, *De l'universalité de la langue française, op. cit.*, p.105.

³⁵⁸ A la veille de la Grande Guerre qui a ouvert l'époque des soi-disant « échanges de la population », on comptait environ trois millions d'Allemands en Russie.

³⁵⁹ Sur le plurilinguisme et la francophonie à l'époque de Catherine II voir le numéro spécial de la revue *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 32, fascicule 1, 2010. « Catherine II et les langues ».

allemande et, surtout, la peur des « voltairianismes » et du « rousseauisme », désormais associés à la Révolution et à l'athéisme radical, allaient renverser cette situation.

Ainsi se pose la question de l'influence sur la Russie durant cette période initiale de différents concepts de la nation, celui de la France des Lumières et celui d'origine allemande, qualifié de romantique. Cette opposition persiste, et a même connu une renaissance sous forme de la dichotomie entre, pour reprendre l'expression de Habermas, le « patriotisme constitutionnel » et les diverses conceptions essentialistes qui trouvent leur origine dans la notion de *Volkgeist*³⁶⁰, dans laquelle on peut facilement reconnaître les deux utopies foucaaldiennes. Notre interprétation de la politique de la langue révolutionnaire, qui met l'accent sur ses aspects moléculaires renforçant les liens affectifs entre les citoyens, nous permet de mettre en question la pertinence de cette dichotomie³⁶¹. Néanmoins, elle est bien enracinée dans la tradition politique moderne qui avait un impact significatif sur la pensée russe. Dans l'imaginaire national, le choix idéologique entre la « clarté » française et la « profondeur » allemande était synonyme de voix divergentes du développement national. En ce sens on croit que le mouvement slavophile devait beaucoup plus au romantisme allemand qu'à la tradition (presque entièrement oubliée au dix-neuvième siècle) de la théologie orthodoxe. Ou, plus exactement, cette référence est une preuve de la réhabilitation du Moyen Âge, tout à fait typique pour le romantisme.

Il faut préciser que le rôle décisif de la première étape a été accordé aux questions langagières et non à celles de l'ethnogenèse ou du territoire qui vont devenir prioritaires à la fin de dix-neuvième siècle. Ainsi Fichte, dans le quatrième de ses *Discours à la nation allemande*, présente la langue comme « un lien naturel » qui unifie la nation, car « les hommes sont plutôt

³⁶⁰ Voir A. RENAULT, *Présentation*, dans I. FICHTE, *Discours à la nation allemande*. Paris, Imprimerie Nationale, 1992, pp. 12-19.

³⁶¹ Ou bien, pour le dire encore une fois avec Rosanvallon, on ne peut pas correctement interpréter la Révolution, en lisant le *Contrat Social* séparément de la *Lettre à D'Alembert*.

formés par la langue qu'elle ne l'est par les hommes »³⁶². La langue a une force « naturelle et unique » qui permet de lier des générations aux intuitions du « peuple-souche » (*Urvolk*) et ainsi les Allemands qui ont gardé la leur, à la différence des autres peuples qui ont adapté des langues « néolatines » ou « déjà mortes », ont accès à sa « racine vivante ». Selon la thèse romantique³⁶³ la langue ne « dépend nullement des décisions arbitraires et conventions » et le renversement radical des théories linguistiques du dix-huitième siècle, aussi bien que la supposition que, afin de revitaliser les liens nationaux, il ne faut pas simplement « populariser » la langue, mais plutôt retourner à la « langue-souche ». Pour les orateurs jacobins la langue unifiée, claire et transparente, était l'invention humaine ou l'instrument permettant d'établir l'unité nationale, qui opère simultanément au niveau rationnel et affectif. Pour les romantiques la langue-souche était la prémisse, qui avait rendu possible l'unité de la nation qui a « fourni une image sensible du suprasensible » afin de « mettre en mouvement son organe spirituel »³⁶⁴.

Les écrivains et les penseurs qui travaillaient sur la modernisation de la langue russe se sont très vite heurtés au dilemme de « clarifier » la langue russe à la française ou de la faire revenir à la « langue souche » à la manière allemande. Parallèlement à ces débats, l'expansion territoriale de l'Empire Russe en Europe se poursuivait. Sur les territoires récemment rattachés émergeaient de nouveaux nationalismes, hostiles à la domination russe, qui ont contraint le gouvernement à élaborer la politique de la langue au sens propre du terme. Ces deux problèmes ont déterminé les enjeux idéologiques et politiques des projets de modernisation de la langue russe et de son expansion territoriale.

³⁶² I. FICHTE, *Discours à la nation allemande*, *op.cit.*, p.121.

³⁶³ Les commentateurs français tels que Guérout, Léon, Philonenko ont beaucoup débattu autour de la question de l'appartenance de Fichte au romantisme. Cependant, comme le croit Alain Renault, c'est dans sa théorie de la langue qu'il est le plus proche du Romantisme. RENAULT, *Présentation*, dans I. FICHTE, *Discours à la nation allemande op.cit.*, pp.35-40.

³⁶⁴ I. FICHTE, *Discours à la nation allemande*, *op.cit.*, p.125.

3.1.2 Le développement du russe et la politique de la langue avant la révolution

3.1.2.1. Les archaïstes et les novateurs : quelle voie pour la littérature russe ?

« On en a bien marre des discussions sur la « jeunesse » de la Russie »³⁶⁵ - a constaté dans son *Essai sur le développement de la philosophie russe* Gustav Chpet en 1922. Un étudiant de Husserl, connu pour ses prises de positions occidentalistes, rejetait cependant l'idée de traiter la Russie comme une « nation adolescente » afin d'expliquer le sous-développement des sciences et de l'éducation par rapport à l'Europe. A cet égard, les sources européennes se montrent peu informatives : le retour de la Russie dans un grand jeu politique sur le continent qui a eu lieu au dix-huitième siècle, ne signifie pas qu'elle existait depuis dix siècles « hors de l'histoire », hormis que l'on ne croit pas avec Chateaubriand que c'est le christianisme occidental qui est en rapport direct avec l'historicité véritable³⁶⁶.

L'histoire politique et linguistique de la Russie remonte au neuvième siècle, période durant laquelle la ville de Kiev a été fondée et les deux moines grecs, Cyrille et Méthode, ont traduit la Bible dans une langue, connue aujourd'hui comme m'« ancien slavon ». Cependant, le rapport du russe avec cette « langue-souche », qui demeura pendant dix siècles la langue officielle de l'église orthodoxe, s'avère davantage plus problématique que celui du français avec le latin : plusieurs chroniques, composées en divers dialectes de l'ancien russe, ont été conséquemment traduites en ancien slavon, tandis qu'un grand nombre de sources ont été perdues pendant la période des tumultes politiques. La tendance à affirmer que la langue russe est la langue nationale s'est renforcée avec l'essor de Moscou, qui s'est imposé à partir du quinzième siècle comme le nouveau

³⁶⁵ G. CHPET, *Essai sur le développement de la philosophie russe*. (Ocherk razvitija russkoj filosofii), (1922), Moskva, Rosspen, 2006, vol.1, p.74.

³⁶⁶ Cette idée a été comprise d'une manière littéraire par un philosophe russe Petr Tchaadaïev qui croyait que la Russie s'était trouvée pendant des siècles hors de l'histoire. P. TCHAADAÏEV, *Lettres philosophiques*. Lausanne, L'Âge d'Homme, 2009.

centre de réunion, alors c'est son dialecte qui est à la base du russe moderne. Cependant, jusqu'au dix-huitième siècle, la plupart des livres étaient imprimés en ancien slavon, hormis les recueils de lois, rédigés dans la langue des affaires de la chancellerie du Tsar, c'est-à-dire, le dialecte de Moscou³⁶⁷. Au début du dix-huitième siècle, les réformes de Pierre qui visaient la sécularisation de la société, ont beaucoup affaibli la position de l'ancien slavon : la langue russe a connu des réformes importantes de son orthographe et de son usage, en se débarrassant des archaïsmes et en empruntant un nombre croissant de mots venus des langues occidentales (au début des dialectes allemand du nord et du hollandais, puis du français)³⁶⁸.

Alors, au moment où Lomonossov a publié sa *Grammaire de la langue Russe*, la situation linguistique était la suivante : le russe des affaires comme langue véhiculaire, le français qui devenait la langue des élites – référentielle³⁶⁹, l'ancien slavon comme langue de l'église. Lomonossov a proposé une réforme de la langue basée sur la « théorie des trois styles » remontant à Fénelon : l'ancien slavon était pour lui la source des emprunts pour le style « élevé » (utilisé pour la poésie épique et les chroniques), le style « moyen » *de facto* s'orientait vers l'allemand et le latin (il a fait ses études avec Wolf à Marburg et cherchait les moyens d'élaborer le russe scientifique), enfin, le « style bas » reproduisait le russe quotidien (utilisé, par exemple, dans les comédies)³⁷⁰. La plus grande difficulté de la codification, annoncée par Lomonossov, était le problème de la syntaxe : l'ancien slavon, aussi bien que l'allemand et le latin, avait de longues périodes et prescrivait de placer le verbe à la fin, tandis que le russe parlé avait un ordre des mots très flexible

³⁶⁷ JAKUBINSKIJ, *Œuvres choisies, op.cit.*, p.128.

³⁶⁸ *Ibid.*, p.159-162.

³⁶⁹ La francophonie élitaine atteint son sommet vers le début du dix-neuvième siècle. Sur la formation de la « langue de salons » voir V. VINOGRADOV, *La langue de Pouchkine. Pouchkine et l'histoire de la langue littéraire russe*. (Jazyk Pouchkina. Pouchkin i istorija russkogo literaturnogo jazyka). Moskva, Akademija, 1935, pp.195-236.

³⁷⁰ *Ibid.*, pp. 28-43.

et une structure syntaxique beaucoup plus compacte³⁷¹. Ainsi, dans sa forme initiale, la réforme de Lomonossov est devenue la base des théories des slavophiles qui soulignaient l'originalité de la langue russe, tandis que les occidentalistes, à partir de Karamzine vers la fin du dix-huitième siècle tentaient de la « franciser », en réformant la syntaxe afin de la rendre plus « claire »³⁷². Le rôle décisif dans cette discussion appartient à Pouchkine, qui est considéré comme le fondateur du russe contemporain. Pouchkine n'a pas adopté dans cette discussion un point de vue définitif : d'un côté, il justifiait l'usage des « slovénismes » et réprouvait le « transfert mécanique » de la sémantique française, de l'autre, il souhaitait créer une « langue de la métaphasique » sur l'exemple français, plutôt que latin ou allemand³⁷³. Cependant il encourageait à réformer le style « moyen », en l'enrichissant plutôt avec le lexique de la langue quotidienne qu'à suivre les normes de la « langue de salon » et ses calques du français « mondain »³⁷⁴.

Cette tendance à introduire la langue quotidienne ou « populaire » dans la littérature devient dominante après Pouchkine, et au cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle cette langue de l'aristocratie pleine de gallicismes et se distinguant par sa phonétique particulière (avec un r «grasseyant » et l'accent sur la dernière syllabe) devient de plus en plus souvent un objet de parodie. Elle demeure pourtant un sociolecte bien distinct, mais son rôle dans le développement de la langue littéraire est considérablement affaibli, car la démocratisation de l'éducation n'a pas été déterminée par la propagation du français. Par contre, dans les collèges et les facultés des sciences naturelles qui attiraient des ressortissants des classes moyennes, on étudiait plutôt l'allemand et le

³⁷¹ *Ibid.*, pp. 56-58.

³⁷² Les historiens d'orientation formaliste comme Tynianov ou Vinogradov y voient le véritable commencement de la discussion entre les slavophiles et les occidentalistes, tandis que les historiens de la philosophie le lient aux débats dans les cercles philosophiques de Moscou dans les années trente et quarante du dix-neuvième siècle. Cf. VINOGRADOV, *La langue de Pouchkine, op.cit.*, pp. 45-110. Y. TYNIANOV. *Le archaïstes et le novateurs (Arkhaisty i novatory)*. Leningrad, Priboj, 1929. Pour l'histoire de la philosophie : CHPET, *Essai, op.cit.*, vol.2, p. 210-226.

³⁷³ VINOGRADOV, *La langue de Pouchkine, op.cit.*, p.236.

³⁷⁴ *Ibid.*, p.206.

latin élémentaire. Ainsi la prononciation « à la française » devient plutôt la marque du conservatisme linguistique, lié à l'éducation élitaine. Bakhtine en trouve un exemple démonstratif dans *Pères et enfants* de Tourgueniev, où s'opposent Bazarov, jeune Turc positiviste et médecin provincial, à l'oncle de son ami, Pavel Kirsanov, un aristocrate « comme il faut » d'âge moyen. Pavel Petrovic, choqué par le « nihilisme » de son adversaire lui reproche de ne pas avoir de « principes », mais Bazarov lui rétorque « Aristocratie, libéralisme, principes, progrès... que des mots étrangers à notre langue et complètement inutiles »³⁷⁵, en prononçant le mot « printzipty » à la manière allemande avec le « tz » au lieu du « c » doux et « aristocratique ». Cette petite différenciation, d'après Bakhtine, joue le rôle d'une sorte de schibboleth qui indique bien la tendance du développement de la langue :

Ainsi les différentes prononciations du mot « printzipty » différencient dans ce roman le monde historico-culturel et social : le monde cultivé des grandes propriétaires terriens des années 20 à 30, du XIXème siècle, éduqué par la littérature française, étranger au latin, à la science allemande, et le monde d'intelligentsia multiclasse, des années 50, quand le ton était donné par les séminaristes et les médecins, nourris de latin et d'allemand. Ce fut le rude accent latino-allemand qui l'emporta pour la prononciation en russe du mot « printzipty »³⁷⁶.

On peut ajouter que c'est le « rude accent » qui a finalement triomphé sur la prononciation aristocratique, étrange pour la phonétique slave. C'est ainsi qu'on peut esquisser dans leurs grandes lignes les tendances générales du développement de la langue russe au dix-neuvième siècle. La première étape (au tournant des siècles) se caractérise par la déterritorialisation du russe de l'ancien slavon des « livres anciens » et la reterritorialisation sur le français des salons aristocratiques. Pourtant, cette tendance est vite devenue le frein de son développement, car les élites francisantes ont commencé à abandonner leur langue maternelle à l'oubli. Pouchkine a bien senti ce danger en faisant reterritorialiser la langue littéraire sur la conversation quotidienne, et les générations

³⁷⁵ I. TOURGUENIEV, *Pères et enfants*. Paris, Charpentier, 1865, p.74

³⁷⁶ BAKHTINE, *Esthétiques et théorie du roman, op.cit.*, p.174.

suivantes l'ont imité en effectuant la reterritorialisation sur le laboratoire. Néanmoins, les possibilités de transformation de la langue russe étaient loin d'être épuisées, comme le démontreront la révolution et les divers mouvements d'avant-garde qui seront en charge de la gestion linguistique durant les premières années qui ont suivi la révolution.

3.1.2.2. La politique de la langue dans l'Empire Russe et le problème des « périphéries occidentales »

L'Empire Russe au dix-huitième et au début de dix-neuvième siècle continuait son expansion territoriale, couronnée par le triomphe sur son ancien ennemi, le royaume de Pologne. Cette victoire avait une grande portée symbolique, car la Pologne menait depuis des siècles la politique de la conversion au catholicisme et la polonisation de la population russe des anciennes provinces de Russie de Kiev, tombées sous le sceptre de *Rzeczpospolita* suite à l'invasion mongole. Pourtant, la prétendue *Reconquista* russe a incorporé dans l'empire une population très hétérogène sur le plan linguistique et religieuse (avec le partage de Pologne, une grande partie des juifs européens sont devenus les sujets russes)³⁷⁷. Désormais, ce sont les « périphéries occidentales », pour reprendre l'expression d'Alexey Miller, qui sont devenues un problème permanent pour la politique intérieure de l'Empire russe et l'introduit une topique complètement nouvelle : celle de la politique de langue. Aussi étrange que cela puisse paraître, la politique de la langue de la Russie dans ces provinces occidentales n'est devenue l'objet d'études détaillées que dans les deux dernières décennies³⁷⁸. Pourtant ces études portent plus souvent sur des cas particuliers (le polonais, le lithuanien, le

³⁷⁷ Sur la question juive voir MILLER, *Romanov Empire and Nationalism*, *op.cit.*, p. 93-138.

³⁷⁸ Il faut noter surtout l'importance des travaux d'Alexey Miller. Voir aussi le numéro de revue *Ab Imperium*, 2, 2005. A. KAPPELER, *Russland als Vielvolkreich: Entstehung, Geschichte, Zerfall*. München, C.H.Beck, 1992 ; T. WARTMAN, *Scenarios of Power: Myth and Ceremony in Russian Monarchy from Peter the Great to the Abdication of Nicholas II*. Princeton University Press, 1994. J. CADIOT. *Le laboratoire impérial : Russie-URSS 1870-1940*. Paris, CNRS, 2007.

yiddish, l'ukrainien ou le biélorusse que sur la politique de la langue de l'Empire russe dans sa totalité³⁷⁹. Bien qu'il n'existe pas encore d'ouvrage sommaire sur le sujet, on peut tout de même l'esquisser en grandes lignes.

L'Empire Russe représentait un conglomérat de diverses entités politiques, qui profitaient souvent d'un certain grade d'autonomie. C'était bien le cas du Royaume de Pologne, appelé désormais à la manière russe « *tzarstwo polskoje* », où les élites locales gardaient leurs privilèges et avaient le droit d'avoir leur propre parlement et de décider de la politique culturelle, à l'exception des questions religieuses (la crainte de prosélytisme catholique persistait toujours). Pendant un demi-siècle de domination russe (avec une interruption lors des guerres napoléoniennes) la question de la langue ne se posait presque pas : en prescrivant aux juifs de traduire les documents de yiddish à une langue accessible à l'administration impériale, on leur proposait le choix entre le russe, le polonais et l'allemand³⁸⁰. A la différence du pouvoir russe, les élites polonaises étaient très actives dans l'assimilation des habitants de leur royaume, bien qu'il n'y ait pas d'indépendance *de facto*. Certains historiens parlent de la polonisation croissante de la population ukrainienne, biélorusse et lithuanienne dans le premier tiers de dix-neuvième siècle³⁸¹.

³⁷⁹ Pour le Lithuanien et biélorusse: D. STALIUNAS, *Making Russians: Meaning and Practice of Russification in Lithuania and Belarus after 1863*. Amsterdam, Rodopi, 2007. M. DOLBILOV, *Le pays russe, la foi étrangère. (Russkij kraj, chujaja vera)*. Moskva, NLO, 2010. Pour le polonais : D. BEAUVOIS, *Pouvoir russe et noblesse polonaise en Ukraine 1793-1830*, Paris, CNRS, 2003. B. USPENSKIJ, « Nicolas I et la langue polonaise (Nikolaj I i polskij jazyk) dans *Essais Historique et philologiques* (Historiko-filologičeskije očcherki). Moskva, Jazyki slovjanskoj kultury, 2004. Pour l'ukrainien : A. MILLER, *The Ukrainian Question: The Russian Empire and Nationalism in the 19th Century*. Budapest, CEU Press, 2003. D. VULPIUS, *Nationalisierung der Religion: Russifizierungspolitik und ukrainische Nationsbildung 1860-1920*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2005. Pour le finlandais et pays baltes : E. THADEN, *Russification in the Baltic Provinces and Finland, 1855-1914*. Princeton University Press, 1981.

³⁸⁰ Comme l'a fait remarquer Miller ça se sert de « preuve que le pouvoir considérait alors la langue comme un medium, et non comme un instrument de la formation de l'identité ». A. MILLER, « Identité et allégeance dans la politique linguistique de l'Empire russe » dans J. CADIOT, D. AREL, L. ZAKHAROVA. (dir.) *Cacophonies d'empire : Le gouvernement des langues dans l'Empire russe et l'Union soviétique*. Paris, CNRS, 2010, p. 41.

³⁸¹ *Ibid*, pp. 41-42.

La grande résurrection polonaise de 1830-31 a mis fin à ce « fatalisme linguistique » de l'Empire Russe. Cet évènement a fait un grand bruit en Europe, qui a pris le côté polonais³⁸², et ainsi a démontré pour la première fois l'importance de la politique linguistique pour le gouvernement impérial. La question se répartissait en deux parties: la politique culturelle et linguistique à l'égard des peuples qui n'étaient pas censés être soumis à l'assimilation totale comme les polonais et les juifs, et ceux qui étaient considérés comme représentant les branches du peuple « Grand russe » comme les ukrainiens (dénommé « petits-russes »³⁸³), biélorusse et même, partiellement, les lithuaniens³⁸⁴.

La conséquence directe de cet évènement était l'adaptation de la nouvelle idéologie de l'empire, qui a été formulée d'une manière laconique par le nouveau ministre de l'instruction publique comte Uvarov qui a lancé en 1833 sa célèbre triade « l'orthodoxie, autarchie, le principe national (narodnostj) ». La première mesure de nouveau ministre était la fermeture des universités où dominait le polonais (comme celle de Vilno et de Kremenetz) et la fondation dans toutes les universités d'Empire d'un département de lettres russes. L'usage de la langue polonaise a subi une réglementation très stricte, le nombre des journaux et de livres, aussi bien que de écoles élémentaires a considérablement diminué. Même la discussion en polonais dans les places

³⁸² Michelet a écrit contre la Russie un pamphlet qui a reçu une réponse éloquent de la part de « père du socialisme russe » Alexandre Herzen à qui il a tenté de présenter à la publique européenne la pensée révolutionnaire russe. Voir son A. HERZEN « Du développement des idées révolutionnaires en Russie » dans *Œuvres en trente volumes*. (Sobranije sotchinienij v rtidzati tomakh), Moskva, Akademija Nauk, 1954-1969. Vol. 14, pp. 148-189. Vol. 7, pp.9-132.

³⁸³ Contrairement aux affirmations des partisans du projet national ukrainien, le terme « Petite Russie » n'a pas été le produit de la conscience chauviniste impérial. A l'époque de Pierre, il a été forgé par analogie avec la « petite Grèce » qui désignait le Péloponnèse et la « Grande Grèce » qui désignait la totalité des colonies ou le monde hellénistique. Ainsi la petite Russie soulignait le fait que c'est la ville de Kiev, rattaché à nouveau en 1667 qui était le berceau du premier Etat russe. Tandis que le mot « Ukraine » dérive à la « périphérie » (« okraina » en russe, les périphéries occidentales – « zapadnyje okrainy »), et ainsi son étymologie est semblable à celle de Province. Sur la sémantique historique des ethnonymes et des toponymes voir MILLER, *The Ukrainian Question, op.cit.*, pp. 25-38.

³⁸⁴ STALIUNAS, *Making Russians, op. cit.*, pp. 18-21.

publiques dans certaines régions, ils ne constituaient pas la majorité, a été interdite. Ces restrictions engendraient souvent des situations anecdotiques : lors d'un seul trajet de train on pouvait faire plusieurs aller-retour dans les zones où le polonais avait été autorisé, donc, le lois obligeait les polonophones de faire à plusieurs reprises le *langage-switch* entre les stations³⁸⁵.

Ces répressions visaient à empêcher l'influence culturelle polonaise sur les paysans petits-russe et biélorusses, désormais considérés comme une partie du peuple grand-russe. Vers les années cinquante le gouvernement impérial a saisi que cette influence ne se limitait pas à la religion, mais s'étendait au domaine de la langue. Ainsi intervient la question de l'usage de l'alphabet qui était, au moins en dix-neuvième siècle, la particularité de la politique de la langue dans l'Empire Russe : ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Espagne, ni l'Italie ne rencontraient de problème semblable, car tous leurs « patois » se basaient sur des lettres latines. En revanche, au cours de vingtième siècle le choix et les réformes de l'alphabet sera un problème essentiel pour les pays de l'Asie de Turquie au Corée et Japon³⁸⁶, en passant par l'Asie centrale soviétique, comme nous verrons bien tôt. Mais c'est l'Empire Russe qui était le pionnier pour cette question : les tentatives de latinisation de « dialecte petit-russe » dans les années cinquante ont été considérés comme une menace, bien que, avant ce temps on ait publié des livres ukrainiens en lettres latines aussi bien qu'en cyrillique³⁸⁷. Un censeur qui a refusé la publication du manuel avec le « nouveau alphabet ukrainien », soutenait que :

³⁸⁵ MILLER. *The Romanov Empire and nationalism, op.cit.*, p.70.

³⁸⁶ Sur la Turquie : L.J. CALVET, *Guerres des langues*. Paris, Hachette, 1987, pp. 188-195, Sur le Japon : N. GOTTLIEB, *Language Policy in Japan: The Challenge of Change*. New York, Cambridge University Press, 2009.

³⁸⁷ La seule exception était l'Autriche Hongrie, dont la politique était la représentation de miroir de la politique russe de cyrillisation. MILLER, *The Ukrainian question, op.cit.*, p. 211-220.

... la population locale polonaise s'efforce avec opiniâtreté d'introduire après de la population de souche russe l'alphabet polonais dans le but de supplanter l'alphabet cyrillique et ainsi d'inhiber, par le biais de la littérature, le patriotisme russe et d'instiller progressivement un sentiment national polonais³⁸⁸.

En 1859 on interdit pour la première fois l'usage de l'alphabet latin pour l'ukrainien³⁸⁹. L'affranchissement des serfs, un évènement capital dans l'histoire russe survenu en 1861 n'a fait qu'augmenter l'attention qu'on accordait aux questions linguistiques, car l'afflux des paysans dans les grandes villes stimulait considérablement le besoin d'écoles populaires. En 1863 la circulaire de Valuev interdisait l'usage de la langue ukrainienne dans les « écoles pour le peuple », et graduellement l'idée que l'alphabétisation des masses devait être effectuée en langue littéraire « grand russe » devenait dominante. Pourtant, la politique du gouvernement d'interdiction de l'alphabet latin aussi bien que de l'usage exclusif du russe était loin d'être conséquente et connaissait plusieurs déviations depuis le dernier tiers de dix-neuvième siècle. Probablement, il est plus correct de dire qu'elle a changé avec chaque nouveau gouverneur de Kiev sans être fixée d'une manière définitive.

Néanmoins, la politique de la langue impériale n'avait jamais eu de caractère uniforme : ces restrictions et réglementations différaient d'une langue à l'autre selon le changement de la conjuncture politique. Par exemple, l'éducation en langue allemande dans les provinces baltes n'a pas été mise en question jusque dans les années soixante-dix du dix-neuvième siècle, car la monarchie russe n'avait pas de raisons de douter de la loyauté des ses sujets allemands³⁹⁰. Cependant, suite au *Vereinigung* et surtout la montée des tensions avec l'Empire de Habsbourg qui

³⁸⁸ Cité selon MILLER, « Identité et allégeance... », p. 46.

³⁸⁹ Les interdictions semblables visaient le lithuanien (1865).

³⁹⁰ Même au contraire, on le considérait comme l'un des piliers du régime. Alexandre Herzen ridiculisait cette fidélité des allemands à l'égard du Tsar dans son pamphlet « Les russes allemands et les allemands russes » (*Russkije nemtzy i nemtzkije russkije*) dans A. HERZEN. *Œuvres, op. cit.*, Vol. 14, pp. 148-189.

supportait le projet du nationalisme ukrainien hostile à Saint-Pétersbourg, le nombre des écoles et des fonctionnaires germanophones dans les provinces de l'ouest a considérablement diminué³⁹¹.

Pourtant nous croyons que ce serait une plus grande faute de comparer cette politique incohérente avec le *Kulturkampf* allemand ou les réformes de Jules Ferry. Tout d'abord elle n'a pas réussi à élaborer une conception conséquente d'unification nationale au sens moderne du terme, car l'Empire de Romanov a freiné, non pas seulement les projets nationaux de ses minorités mais aussi celui des russes³⁹². La situation avec l'éducation populaire était déplorable : à l'époque de ministre Uvarov (1833-1849) le nombre des étudiants ne dépassait pas 100 mille sur 50 millions de la population³⁹³. D'autant plus qu'un grand nombre de ces étudiants apprenait à lire en polonais ou allemand et pas en russe, et ainsi le taux d'analphabétisme parmi les paysans russes était beaucoup plus élevé par rapport à de nombreux autres groupes ethniques qui habitaient aux « périphéries occidentales » de l'Empire³⁹⁴. Le projet de l'instruction élémentaire obligatoire à l'exemple de l'Europe n'a jamais été mis en place avant la révolution. C'est la Révolution d'Octobre qui a posé impérativement la question de l'instruction des masses, tandis que l'Ancien régime, selon le mot de Staline, a engendré des « contradictions inconciliables »³⁹⁵. Le problème n'était pas l'oppression et la russification des minorités qui était souvent moins dure que dans les pays européennes, mais dans le fait que, pour ainsi dire, les russes n'avaient pas été suffisamment russifiés. Les successeurs de

³⁹¹ MILLER, « Identité et allégeance... », *op.cit.*, p. 57.

³⁹² Sur le rapport entre l'imaginaire nationaliste et l'empire MILLER, *The Romanov Empire, op.cit.*, pp. 161-176.

³⁹³ S. KNJAZKOV, N. SERBIN, *Essai sur l'histoire de l'éducation populaire sous Alexandre II (Otcherk istorii narodnogo obrazovanija pri Alexandre II)*. Moskva, Polza, 1910, p.237.

³⁹⁴ Cf. Le taux d'analphabétisme par ethnie juste après la révolution en 1926. Le pourcentage de la population qui savait lire écrire : les lithuaniens – 70.6, Juifs – 72.3, Polonais – 53.8, Russes 45.8, Ukrainiens, 41.3, Biélorusses – 37.3. T. MARTIN, *The Affirmative Action Empire: Nations and Nationalism in the Soviet Union, 1923-1939*. New York, Cornell University, 2001, p. 127.

³⁹⁵ I. STALINE. *Le marxisme et la question nationale et coloniale*. Trad. Paris, Editions Sociales, 1949, p.86

Pierre n'avaient certainement pas du génie, car pour paraphraser Rousseau, ils voulaient russifier des polonais, des juifs et des lithuaniens quand il fallait d'abord « faire des russes ».

Chapitre 2. La politique de langue dans l'Union Soviétique : le chantier communiste et la question de langue.

3.2.1. Prémisses du chantier langagier communiste : Formalisme plus enracinement du pays entier.

3.2.1.1 Le concept soviétique de « *natzionalnostj* » et sa différence avec le modèle républicain français

Afin d'entrer d'emblée dans la problématique de la construction langagière soviétique, nous allons nous référer à un exemple évocateur, qui nous permettra de comprendre la différence essentielle avec le modèle français républicain, adapté au gauche comme à droite. En 1983 un livre d'ethnologue soviétique Salomon Brouk *La population du monde* a été publié à Moscou en traduction française. C'était une pratique normale de l'époque : les maisons d'édition publiaient et traduisaient dans les principales langues étrangères des sources qu'on croyait importantes afin de les distribuer aussi bien en Europe que dans les pays du tiers monde. Parmi les personnes qui étaient censés être les lecteurs de ce genre de publications, il y avait le premier secrétaire du parti communiste française Georges Marchais. Le livre de Brouk donnait la description de chaque pays du monde de « point de vue ethno-démographique » et, selon, la méthodologie choisie, on comptait en France 82.5% de français, soit 44 millions des habitants. En plus des français, on trouvait les Alsaciens, les Basques, les Catalans, les Corses, Flamands, les Juifs, les Arméniens et cit. Le 29 février 1984, *L'Humanité* a publié la lettre ouverte de Marchais adressée à la Comité Central du

Parti Communiste de l'Union Soviétique ou il parlait de sa « très vite irritation » liée aux « allégations odieuses et ridicules » qu'il avait trouvé dans ce livre :

Pour nous, comme pour tous les citoyens de notre pays, est français tout homme, toute femme de nationalité française. La France n'est pas un Etat multinational : c'est un pays, une nation, un peuple, fruits déjà d'une longue histoire. Toute tentative – opérant sur les critères dont la frontière avec le racisme est imprécise -, visant à définir comme non « purement » français tels ou tel membre de la Communauté française, est une offense à la conscience nationale. Personne, ici, ne peut l'accepter et notre Parti moins que tout autre³⁹⁶.

Presque chaque phrase dans ce passage est évocatrice : le refus de la soi-disant « multinationalité », l'identification de la nation et du peuple, l'association de la différence des français avec les autres « nationalités », avec le racisme, la conviction que la « conscience nationale » dépasse la division entre la gauche et la droite. C'est aussi en quelque sorte un manifeste de ce fameux eurocommunisme, adapté par le PCF à l'époque de Marchais, qui constate la priorité de conservation de l'identité nationale en dépit de dictature de prolétariat. Ainsi il indique clairement une rupture entre la culture politique française, même dans sa version de gauche avec la « multinationalité » qui était concept clé de la construction étatique soviétique.

Cette idée n'a pas disparue avec la chute de l'Union Soviétique. Un autre exemple est donné, à titre personnel, par un historien canadien Terry Martin, l'auteur d'un ouvrage classique sur le politique soviétique des nationalités. Il atteste que, lors de ses visites en Russie ou l'Ukraine il lui est toujours demandé sa « nationalité » (natzionalnostj)³⁹⁷, la question à laquelle il répondait toujours « canadien » ou « mennonite ». Ces réponses ne semblaient jamais satisfaisantes à ses interlocuteurs qui précisaient que « One is a religion and the other is just citizenship »³⁹⁸. Alors il reste une certaine catégorie qui esquivait la matrice de l'identification européenne qui a la nationalité

³⁹⁶ Cité selon P. SERIOT, *Les langues ne sont pas les choses*. Paris, Petra, 2010. p. 67.

³⁹⁷ En russe « национальность ».

³⁹⁸ MARTIN, *The Affirmative Action, op.cit.*, p. XIII.

et la religion comme principes propres d'organisation. Dans cet exemple on voit qu'il ne s'agit non plus de la race.

Nous croyons que ce terme de « *natzionalnostj* » qui semble d'être un simple calque des langues européennes, mérite de rester sans traduction à l'exemple d'*Intelligentia*. Dans la conscience linguistique soviétique, *natzionalnostj* ne se réduit pas à la citoyenneté (*grazhdanstvo*³⁹⁹), ni à la religion (*veroispovedanije*⁴⁰⁰), ni même à la langue (on dit « *russkoajazychnij* » pour un russophone). Dans cette optique, on peut rester russe, juif ou ouzbek même si on habite au Japon, fait partie d'une petite secte bouddhiste et ne parle que l'anglais.

Pourtant du point de vue historique, la clé pour comprendre la genèse de ce concept est la politique de la langue soviétique. L'Union Soviétique est un pays où il y a beaucoup des *natzionalnostji* (en pluriel) et c'est la langue russe qui les sert de moyen de la communication. Aussi étrange que cela puisse paraître, il est presque impossible de trouver, dans la littérature spéciale en russe, le terme « langue véhiculaire », au lieu duquel on utilise l'ancien terme soviétique la « langue de la communication entre les *natzionalnostji* » (*jazyk mejnatzionalnogo obschenija*)⁴⁰¹. Ainsi, la fonction de cette langue est d'établir la communication et garantir leur égalité :

Le fait qu'on a langue de la communication entre les *natzionalnostji* ne met pas en question le statut légal des langues de peuples de l'Union Soviétique. Il faut tracer la frontière définitive entre cette langue et la langue étatique, qui est normalement imposée aux tous les peuples qui habitent dans cet état. Une telle langue

³⁹⁹ Qui remonte également au « grad »— ou la « cité ». Voir la comparaison de la « citoyenneté » russe en comparaison avec les autres langues européennes. BENVENISTE, E. « Deux modèles linguistiques de la cité » dans *Essais sur la linguistique générale, op.cit.*, Vol.2, pp. 272-280.

⁴⁰⁰ Ca signifie littéralement « la profession de foie ».

⁴⁰¹ Juliette Cadiot le traduit par « langage de la communication interétatique » ce qui nous semble être assez imprécis. J. CADIOT. « A grands pas vers le russe : l'égalité des langues dans les années vingt et trente », dans J. CADIOT, D. AREL, L. ZAKHAROVA. (dir.) *Cacophonies d'empire, op. cit.*, p. 111.

obligatoire peut exister seulement dans un état plurinational bourgeois, ou la langue de la nation étatique *de facto et de jure* imposée aux toutes les nations (*natzijam*) et les peuples (*narodnostjam*)⁴⁰².

Ainsi, on voit que le concept de « langues de la France » (ou de « langues d'Europe ») n'est pas si nouveau. La langue russe, qui sert de médiateur dans la conglomération des « langues des peuples soviétiques » est acceptée volontairement⁴⁰³ (il n'est pas question de discuter maintenant si c'était toujours confirmé dans la pratique) par les représentants de toutes les *natzionalnostji*. Par conséquent, pour comprendre la différence entre la politique de la langue soviétique et celle des « états bourgeois » (y compris la Russie tzariste) on doit finalement éclairer ce qu'on entend par *natzionalnostj* et comment ce terme a été mis en place.

3.2.1.2. Formalisme et la méthode sociologique

Il serait logique de supposer que cette mystérieuse *natzionalnostj* est issue du marxisme soviétique et de son traitement de la question des langues. Pourtant, le rapport entre le marxisme et la linguistique restait toujours très problématique. Vers la fin des années vingt – début des années trente il était de bon ton de commencer les ouvrages, consacrés à ce sujet, par le constat que la science des langues marxistes est encore à inventer. Dans l'introduction à son œuvre *Marxisme et philosophie du langage*, publié en 1929, Vološinov, affirme que « Il existe à ce jour aucun ouvrage d'orientation marxiste en philosophie de langage. Quant aux travaux marxistes consacrés à des domaines autres mais proches, ils ne contiennent pas de commentaires précis et détaillés sur le langage »⁴⁰⁴. Si nous croyons à ce que dit Vološinov, qui ne représentait pourtant pas le

⁴⁰² M. ISSAEV. *Cent trente égaux en droit. Sur les langues de peuples de l'Union Soviétique.* (*Sto tridzat ravnopravnykh. O jazykakah narodov Sovetskogo Sojuaza*). Moskva, Nauka, 1970, p.45.

⁴⁰³ Comme le constate Miller, déjà en dix-neuvième siècle il existait deux termes pour la « russification », qu'on peut traduire comme « russifier » et « se faire russifier ». MILLER, *The Romanov Empire*, pp. 45-65.

⁴⁰⁴ V. VOLOSINOV, *Marxisme et philosophie du langage : les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*. Trad. P. SERIOT, I. TYLKOWSKY-AGEEVA. Limoges, Lambert

*mainstream*⁴⁰⁵, nous devons constater cette situation paradoxale : la « construction langagière » (jazykovoje stroitelstvo) dans les nouvelles républiques soviétiques étant en pleine essor, on n'avait pas encore de mode d'emploi clair qui soit conforme à la doctrine marxiste.

Néanmoins, à partir du début des années trente, avec l'ascension de Staline vers le pouvoir, c'est la fameuse « nouvelle doctrine de la langue » de Nikolaj Marr qui a été déclarée ligne officielle de la partie⁴⁰⁶. Cette décision a certainement déconcerté les linguistes professionnels (Marr était un ethnologue), aussi bien que les théoriciens marxistes qui cherchaient leurs idées dans la praxis de la construction langagière. Selon les témoignages de ses contemporains, Marr, membre de l'ancienne académie des sciences, était loin d'être un marxiste convaincu, mais supportait le pouvoir soviétique pour raisons de carrière⁴⁰⁷. Par conséquent, sa doctrine a été vivement critiquée au début pour ses fautes linguistiques⁴⁰⁸, aussi bien que pour le manque d'intérêt pour la sociologie

Lucas, 2010, p. 115. Cf. « La science de langue marxiste n'existe pas ». POLIVANOV, *Pour la science des langues, op.cit.*, p.4.

⁴⁰⁵ C'est pour cette raison-là qu'on n'entre pas dans l'analyse de ce travail, bien connue en France, ni dans ceux de Bakhtine et les autres membres de son « cercle ». Récemment on a abandonné l'idée de l'identification de Vološinov à Bakhtine. VOLOSINOV, *Marxisme et philosophie du langage, op.cit.*, pp. 19-47. On accuse même Bakhtine de plagiat et d'utilisation des travaux de membres de son « cercle ». J.P. BRONCKART, C. BOTA. *Bakhtine démasqué. Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*. Genève, Droz, 2011.

⁴⁰⁶ Sur le marrisme, voir F. GADET, J.M. GAYMAN, Y. MIGNOT, E. ROUDINESCO. *Les maîtres de la langue*. Paris, Maspero, 1979, R. L'HERMITTE, *Marr, marrisme, marristes, une page de l'histoire de la linguistique soviétique*. Paris, Institut d'études slaves, 1987, V. ALPATOV, *Marr et marrisme (Mar i marrism)*, Moskva, 1991. M. YAGELLO, « Le roi nu. Le cas de Nicolas Marr » dans *Les langues imaginaires*. Paris, Seuil, 2006, pp.149-170.

⁴⁰⁷ Pour dévoiler le conformisme de Marr, Polivanov rapporte le témoignage d'un linguiste danois à qui Marr avait dit lors d'un colloque international a propos de son marxisme qu' « il faut hurler avec les loups ». POLIVANOV, *Pour la science des langues marxiste, op.cit.*, p.6.

⁴⁰⁸ Polivanov a fait un grand exposé avec la liste des fautes linguistiques de Marr. Sur la débat autour du marrisme : E. POLIVANOV, *Essais sur les langues orientales et la linguistique générale. (Trudy po vostochnomu i obshemu yazykoznaniju)*. Moskva, Glavnaja redakzija vostochnoj literatury, 1991. pp. 508-588.

du langage⁴⁰⁹. Cependant elle a été vivement supportée par Staline, qui a promu Marr au rang de chef des sciences de langues soviétique, qu'il est resté jusqu'à sa mort en 1934. La doctrine de Marr demeurait la ligne générale du parti jusqu'à 1950, quand Staline l'a abrogé en personne dans son célèbre essai⁴¹⁰. La promotion des idées de Marr, malgré ses hypothèses fantastiques et son marxisme redoutable, n'était certainement pas fortuite, comme nous le verrons dans la section suivante. Pourtant elle était promue en procès ou même *a posteriori* des décisions importantes concernant les principes de la politique de la langue soviétique, élaborées au milieu des années vingt. Par conséquent, on doit chercher ses sources ailleurs.

Nous supposons que, aussi étrange que cela puisse paraître, un grand support théorique pour la construction langagier soviétique était le mouvement du formalisme russe. Dans la première moitié des années vingt, le formalisme était, pour ainsi dire, un véritable mainstream d'avant garde⁴¹¹. Vers 1924-25 il a été attaqué par la critique littéraire marxiste, mais restait en quelque sorte, une grande figure de réticence, surtout dans les études de l'histoire littéraire, au cours des années trente. On doit constater également que, faute de Brunot russe, les premières tentatives d'écrire l'histoire sociale de la « langue de Pouchkine » ont été fait par les chercheurs issus de mouvements formalistes, comme Jakubinskij, Polivanov, Vinokur⁴¹² ou travaillant, pour le dire

⁴⁰⁹ Parmi les plus connu était l'attaque du jeune linguiste Danilov, laideur du mouvement « Front langagier » (Jazykofront). G. DANILOV. « Sur la question de la linguistique marxiste » (K voprosu o marxistkoj lingvistike ». *Literatura i marxism*. Kn.6, 1928, pp. 115-137. C'est contre lui que Jakubinskij a écrit son article « Contre le danilovisme ». IVANOVA. *Jakubinskij, op. cit.*, pp. 230-275.

⁴¹⁰ I. STALINE. « Le marxisme et questions de linguistique », trad. Y. MIGNOT, dans F. GADET, (et al.), *Les maîtres de la langue, op.cit*, pp. 198-219. Paris, Maspero, 1979. On croyait depuis longtemps (v. par exemple LECERCLE, *Deleuze and the Language, op.cit.*, p. 263) que c'est Viktor Vinogradov qui était son *ghostwriter*. Cette version a été écartée dans le récente ouvrage détaillé qui analyse les manuscrits de Staline. B. ILIZAROV. *L'académicien honoris causa Staline et l'académicien Marr. (Potchetnij akademik Stalin i akedemik Marr)*. Moskva, Vetche, 2012.

⁴¹¹ V. ERLICH, *Russian Formalism, op.cit.*, p. 67-77.

⁴¹² L. JAKUBINSKIJ, *Histoire du Russe ancien. (Istorija Drevnerusskogo jazyka)*. Moskva, Nauka, 1953., G. VINOKUR, *Œuvres choisis sur la langue russe. (Izbrannyje raboty po russkomu jazyku)*. Moskva, GOSPEDGIZ, 1959. V. VINOGRADOV. *Essais sur l'histoire de langue littéraire russe de XVIII-XIX*

avec Viktor Erlich « dans sa périphérie »⁴¹³, comme Vinogradov ou Žirmunskij. On a déjà mentionné dans l'introduction que le terme même de formalisme était très polysémique. Chez plusieurs formalistes on peut trouver une attitude « puriste » qui consiste dans un refus de la politique de la langue au sens propre. Ainsi Georgij Vinokur, un membre éminent du cercle linguistique de Moscou, en reprochant la politique de la langue des fonctionnaires tzaristes qui « aimaient à intervenir dans les destins des langues étrangères », la présente comme « un type de construction non-linguistique de politique de la langue », tandis que l'approche soviétique, à son avis, doit viser « la culture de la parole » (*kultura rečiči*) de chaque langue particulière: « il n'y a pas d'autre but de la langue que la langue elle-même »⁴¹⁴. Notre approche vise exactement le contraire en désignant les objectifs de la politique de la langue à part de la « langue elle-même ». Pourtant Vinokur indique clairement le vecteur des recherches d'une partie des formalistes qui cherchaient à implémenter la nouvelle normativité langagière, bien qu'elle soit épurée des traces de hiérarchie sociale de l'ancien régime, comme le souhaitait Sieyès.

En ce cas, on peut donner quatre raisons principales pour soutenir notre idée selon laquelle l'école formaliste a eu une contribution essentielle dans l'adaptation des principes de la politique de la langue soviétique. Pour paraphraser la formule célèbre de Lénine, qui a dit que la révolution c'est le « communisme plus l'électrification du pays entier », on peut dire que la révolution soviétique dans la langue c'est le formalisme plus l'« enracinement » (*korenisatzija*) de toutes les républiques. Ce formalisme, comment favorisait-il la révolution ? Premièrement, en travaillant la question de la norme langagière (la culture de la parole) pas seulement pour la langue russe mais aussi pour les langues sans écriture des « minorités ». Deuxièmement, en soulignant l'importance de l'histoire sociale de langue, qui permettait de forger des principes d'une nouvelle norme qui ne soit pas

siècles. (Otčerki po istorii russkogo literaturnogo jazyka XVIII-XIX vekov). (1934). Moskva, Vyschaja Chkola, 1982

⁴¹³ ERLICH, *Russian Formalism, op.cit.*, p. 67.

⁴¹⁴ V. VINOKUR, *La culture de la parole. (Cultura Rečiči).* Moskva, Federazija, 1929. p.142.

aristocratique ou bourgeoise. Troisièmement, elle mettait en relief le caractère systématique et technique de la « production littéraire », comme l'a fait Chklovski dans sa célèbre analyse des procédés⁴¹⁵. Cela signifiait que la littérature en langues « indigènes » pouvait être construite et donc elle ne sera pas toujours obligée de se référer à la « haute » culture, produite par une langue majeure.⁴¹⁶ Finalement, l'approche fonctionnelle, pratiquée par les formalistes, rendait possible l'analyse du rôle de la construction langagière dans la création des nouvelles institutions soviétiques. Elle les a rendus, servons-nous d'un pléonisme, possible du point de vue formel. La culture soviétique, a dit Staline doit être « nationale par forme et prolétaire en contenu ». Passons à présent à l'analyse de cette « forme nationale ».

3.2.2 La Politique « d'enracinement » et ses aspects langagiers

3.2.2.1. Enracinement et décolonisation : « *natzialnostj* » et la langue

En 1920 Joseph Staline, le premier commissaire des affaires des nationalités a révélé la ligne stratégique du parti dans ce domaine. Le pouvoir soviétique, dit-il, ne peut pas être détaché du « peuple », ou plus précisément, des nombreux peuples qui allaient composer la nouvelle union des républiques populaires :

On ne peut considérer le pouvoir soviétique comme un pouvoir détaché du peuple ; c'est, au contraire, un pouvoir unique en son genre, issu des masses populaires russes, proche et aimé d'elles... Mais pour cela, il doit d'abord se faire comprendre de ces masses. Aussi est-il nécessaire que tous les organismes soviétiques de la périphérie, les tribunaux, les administrations, les organismes économiques, les organes du pouvoir proprement dits (de même que les organismes du Parti) soient, autant que possible, composés de gens du pays, qui

⁴¹⁵ V. CHKLOVSKI, « Art comme procédé » dans T. TODOROV, (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes* (1965), Paris, Seuil, 2001, pp. 75-98.

connaissent le mode d'existence, les mœurs, les coutumes, la langue de la population locale. Il faut que l'élite des masses populaires locales soit appelée à travailler dans ces institutions ; que les masses laborieuses locales participent à la gestion du pays dans tous les domaines, y compris la formation des unités militaires ; que les masses voient que le pouvoir soviétique et ses organes sont l'œuvre de leurs propres efforts, l'incarnation de leurs espérances. Ainsi seulement, on pourra établir des liens spirituels indestructibles entre les masses et le pouvoir ; ainsi seulement, le pouvoir soviétique se rapprochera des masses laborieuses de la périphérie et leur deviendra compréhensible⁴¹⁷.

On reconnaît bien dans ces lignes la rhétorique jacobine qui vise les « liens indestructible » entre les masses et les institutions révolutionnaires et qui prétend être « aimée » autant qu'être comprise et obéie. Cependant, elle a subi des transformations importantes : on peut constater que le projet du « fédéralisme linguistique » répudié par la logique jacobine, a été mis en œuvre après la victoire des bolcheviks lors de la guerre civile et est devenu la base de rassemblement de parties dispersées de l'ancien Empire Russe. La découverte de la micropolitique imposant le « pacte sentimental », qui a été si vite abandonnée après Thermidor, restait la préoccupation principale des autorités soviétiques au moins jusqu'au milieu des années trente. Cette politique a pris le nom d'« enracinement » (*korenisatzija*)⁴¹⁸ et signifiait la construction du pouvoir soviétique avec l'appui des cadres locaux. Il faut bien noter, et ce fait a été bien mis en relief par Staline déjà dans son discours de 1920, que l'enracinement indique la ligne stratégique du parti et pas un « mal temporaire » dans la période de l'après-guerre civile⁴¹⁹. Sur ce point, Staline était bien conséquent jusqu'en 1933, souvent contre l'opinion des nombreux anciens bolcheviks⁴²⁰.

⁴¹⁷ STALINE, *Le marxisme et la question nationale*, *op.cit.*, p. 100.

⁴¹⁸ En anglais on le traduit souvent par « indigenization ». Néanmoins, ce variant néglige que le terme russe *korenizatzija* est le dérivât du « koren » – « racine ». C'est pour cette raison que Terry Martin utilise le calque du russe au lieu de le traduire. Voir MARTIN, *The Affirmative Action Empire*, *op.cit.*, p.10.

⁴¹⁹ STALINE, *Le marxisme et la question nationale*, *op.cit.*, p. 101

⁴²⁰ Sur l'opposition des anciens bolcheviks qui croyaient que ce principe contredise les principes de l'internationalisme prolétaire voir, MARTIN, *The Affirmative Action Empire*, *op.cit.*, pp.20-22, 112-122.

Quels étaient les enjeux principaux de la politique d'enracinement ? Tout d'abord, à la différence de la réforme administrative en France révolutionnaire, visant la déterritorialisation des « pays » et « provinces » des anciens centres du pouvoir féodaux et à la reterritorialisation des unités abstraites centrées sur la République, une et indivisible, la réforme soviétique proposait une réforme complexe basée sur le nouveau principe de « zoning » (rajonirovanije). Cette nouvelle division en districts correspondait à la nouvelle carte politique de l'union composée des autonomies nationales aussi bien que des sous-autonomies. Afin de refaire cette carte on utilisait le macro et micro-zoning, qui devaient établir les frontières des nouvelles régions⁴²¹, en respectant le principe de la vaste représentation dans les soviets des cadres qui « connaissent le mode d'existence, les mœurs, les coutumes, la langue de la population locale », ce qui ne signifiait pas au début la prédominance des « indigènes »⁴²². Pourtant c'était bien le but de la politique d'enracinement et Staline soulignait la différence de cette « véritable » autonomie avec « l'indépendance trompeuse » des anciens partis de l'Empire russe comme la Pologne ou la Finlande. Ainsi l'ancien mot d'ordre de la « Déclaration de droits des peuples de la Russie » qui a vu le jour le 15 novembre 1917, signée par Lénine et Staline qui prévoyait la séparation libre de toutes les régions du centre, n'était plus valable. La raison en était que la prétendue indépendance de ces nouveaux pays ne leur apportait que « l'inévitable joug impérialiste », et ainsi « les intérêts des masses populaires disent que revendiquer la séparation de la périphérie au stade actuel de la révolution, c'est profondément contre-révolutionnaire »⁴²³. Armé de la conception marxiste de la révolution mondiale, cet expansionnisme hors de la Russie avait une base plus solide que les conquêtes européennes des troupes napoléoniennes. En somme, Terry Martin, l'auteur de l'ouvrage classique sur la politique

⁴²¹ Sur les principes de « zoning », *Ibid.*, pp. 33-38.

⁴²² Voir, par exemple, le pourcentage par « nationalité » en Ukraine en 1924, *Ibid.*, p.40.

⁴²³ STALINE, *Le marxisme et la question nationale*, *op.cit.*, p. 97.

d'enracinement, indique trois principales prémisses⁴²⁴. Premièrement, c'est la prémisse marxiste qui représente le « nationalisme bourgeois » puisqu'elle est une idéologie qui dissimule l'exploitation continue des masses sous prétexte de création des états nationaux. Deuxièmement, c'est la prémisse de la modernisation qui accorde à la conscience nationale le rôle de stade nécessaire au développement des communautés politiques modernes et qui rend inévitable la libération de toutes les nations opprimées avant qu'elles ne se reterritorialisent sur la culture prolétaire internationale. Troisièmement, c'est le principe de décolonisation qui sert à justifier les nationalismes antirusse des peuples exploités sous le régime tsariste en poussant la réaction contre l'impérialisme. De là vient l'idée que le « plus grand danger » est le nationalisme russe puisqu'il est la suite logique de l'ancien impérialisme. Par ailleurs, Martin donne une quatrième prémisse, qu'il ne distingue pas formellement des trois premières : celle du principe de Piedmont qui présuppose que la politique d'enracinement allait servir de bon exemple d'une véritable autogestion soviétique pour tous les peuples en Europe aussi bien qu'en Asie, y compris les nations actuellement séparées par les nouvelles frontières comme les ukrainiens et les biélorusses demeurant en Pologne.

Ainsi on se heurte à la différence probablement la plus importante entre la politique tsariste et la politique soviétique. La chute de l'Empire russe a abouti à la perte des ses « périphéries occidentales », devenus les états indépendants comme la Pologne, la Finlande, la Lettonie, l'Estonie et la Lituanie. Ce fait a été reconnu par le gouvernement soviétique, souvent en échange de leur neutralité lors de la guerre civile. Par conséquent, le centre de l'attention de la nouvelle politique des nationalités s'est déplacé de l'Ouest à l'est vers la région de Caucase, l'ancienne frontière avec la Grande Steppe, et l'Asie centrale⁴²⁵. La nouvelle taxonomie soviétique a adapté une sorte

⁴²⁴ MARTIN, *The Affirmative Action Empire, op.cit.*, pp. 6-9.

⁴²⁵ Par ailleurs, la conception de la nation « Grand-Russe » qui englobait les biélorusses et les ukrainiens a été abandonnée en profit de la biélorussisation et ukrainisation, et même le terme la « Petite Russie » a été officiellement supprimé. Pratiquement, l'Ukraine soviétique demeurait la seule nation « occidentale » assez nombreuse et habitant sur un territoire important qui restait dans le cadre de la nouvelle union. Sur l'ukrainisation soviétique voir E. BORISENOK, *Le phénomène de l'ukrainisation soviétique. Les années 1920-1930. (Fenomen sovetskoj ukrainizatzii. 1920-1930 gody)*. Moskva, Evropa, 2006. M. PAULY,

d'orientalisme spontané en divisant toutes les nationalités soviétiques en deux catégories : « culturellement développés » d'un côté et « culturellement sous-développés » (kulturnootstalyje) de l'autre⁴²⁶. Dans la première catégorie se trouvent les nations qui sont en quelques sortes porteuses de la culture révolutionnaire, comme les russes, les juifs, les allemands, les géorgiens, les arméniens, les ukrainiens. Dans le deuxième toutes les autres qui étaient censées être les récepteurs de la nouvelle culture soviétique en profitant de « l'aide fraternelle » des peuples « développés ». Cette distinction avait parfois pour corrélat la distinction entre les nations « orientales » et « occidentales ». En outre, les arméniens ou les géorgiens en tant que « développés » ont été le plus souvent considérés comme des « occidentaux »⁴²⁷. Pourtant, pour la première fois dans l'histoire politique moderne le fait de « sous-développement » n'a pas été considéré comme un défaut. Par contre, cela signifiait que ces nations naissantes étaient particulièrement perceptibles à la construction de la nouvelle culture soviétique, tandis que celle des peuples développés est souvent contaminée par les préjugés du passé (on accentuait le fait que ce ne soit pas seulement les russes qui aient un penchant pour le nationalisme bourgeois)⁴²⁸. Ainsi, on assiste à la naissance de la discrimination positive qui est devenue le pivot de la politique soviétique des nationalités.

Pourtant quels étaient les critères de cette classification ? Le critère principal était clair et simple : c'était le taux d'alphabétisation. En 1926, parmi les nations « occidentales », il variait de 34 pourcents chez les arméniens jusqu'au 72 chez les juifs en passant par 41.3 chez les Ukrainiens,

Building socialism in the national the classroom. Education and language policy in soviet Ukraine 1923-1930. Indiana University, 2005.

⁴²⁶ MARTIN, *The Affirmative Action Empire, op.cit.*, 126-129.

⁴²⁷ Les pratiques discursives des années vingt admettaient une certaine oscillation: les arméniens et les géorgiens ou les tatars étaient parfois classés comme « orientaux ». Les tatars de Kazan, par exemple ont été considérés comme des occidentaux, tandis que ceux des autres régions comme des « orientaux », *Ibid.*, p.128.

⁴²⁸ STALINE, *Le marxisme et la question nationale, op. cit.*, 272-281.

et 45 chez les russes⁴²⁹. Tandis que chez les nations « orientales » il passait de 23.5 chez les Buriats jusqu'aux 8.1 chez les Azerbaïdjanais, 7.1 chez les Kazakhs, 3.8 chez les Ouzbeks et seulement 2.2 chez les Tadjiks. Ainsi, si pour les « occidentaux » il s'agissait d'une rééducation, pour la plupart des peuples « indigènes » il fallait créer la langue *ab ovo*, car les anciennes élites étaient le plus souvent issues de la culture arabe. On prévoyait un vaste programme de « construction langagière » (*jazykovoje stroitelstvo*) qui devait commencer au fondement, à savoir par la création des alphabets. Selon l'expression préférée de l'époque, les peuples opprimés de l'Est attendaient leurs « Cyrille et Méthode ». Pourtant, comme l'a fait remarqué Polivanov, « les résultats du travail effectué par les « Cyrille et Méthode » iakoutes, azerbaïdjanais, tchéchènes, ingouches et cit., seront incomparablement plus fructueux, car il ouvrent la voie non à la culture religieuse de X^e siècle, mais à la culture soviétique dans ses formes nationales »⁴³⁰.

Néanmoins le caractère sous-développés de ces cultures, l'absence d'écriture, ou le caractère récent de la tradition littéraire ne signifiait pas forcément un défaut. Tout au contraire, selon la « nouvelle doctrine de la langue » de Marr, ils ont été en quelque sorte plus susceptibles de permettre une construction communiste. Marr proposait une doctrine imaginaire et quasi-scientifique de l'origine des langues, qu'il superposait à la théorie des classes. Il affirmait, dans le sillage de Condillac, que la naissance de la langue était le résultat d'une coopération avec le travail, et ainsi, que la protolangue était en quelque sorte une langue de travail (bien qu'on l'a interprété en termes « magiques »)⁴³¹. Au cours de l'évolution, les langues des peuples opprimés qu'il appelait « japhétiques »⁴³², restaient les plus proches de cette protolangue, tandis que les peuples

⁴²⁹ MARTIN, *The Affirmative Action Empire*, *op. cit.*, p. 127.

⁴³⁰ E. POLIVANOV, « Les langues littéraires de l'U.R.S.S. », trad. MIGNOT, GADET (et al.) *Les maîtres de la langue*, *op.cit.*, p. 65.

⁴³¹ N. MARR, *Japhétidologie (Jafetidologija)*. (1933), Moskva, Kutchkovo Pole, 2002, pp. 169-173.

⁴³² Japhet était le troisième fils de Noah, qui s'était installé, selon la légende, en Caucase. Progressivement, les « langues japhétiques » sont devenus le *terminus technicus* pour indiquer les langues caucasiennes. *Ibid*, p. 86-133.

opresseurs avaient pris la piste de la fausse évolution qui consistait dans la grammaticalisation et le perfectionnement des langues majeures. Cependant, la révolution prolétaire était capable de renverser cette tendance en déclenchant une véritable évolution des langues des opprimés. Par ailleurs ces langues maternelles, demeurant plus proche de la souche, pourraient jouer un rôle semblable à celui que les langues grecque et latine avaient eu pour l'éducation classique⁴³³. Aussi fantastique et improbable qu'elle soit du point de vue de la linguistique historique, la « nouvelle doctrine de la langue » ouvrait la voie à l'attribution d'un statut privilégié pour les langues « mineures » dans le cadre d'une particulière utopie d'origine. Pratiquement parlant, les langues japhétiques avaient le même avantage que l'italien « sonore et prosodique » pour Rousseau ou l'allemand, attaché aux intuitions de « *Urvolk* » pour Fichte en tant que lien à une certaine expérience originaire, qui allait servir de la base aux futures transformations sociales.

Par conséquent, le développement des langues mineures des peuples sous-développés n'était pas simplement l'objectif prioritaire de la politique culturelle soviétique, mais annonçait des grandes réformes institutionnelles. L'enracinement langagier visait au moins quatre buts principaux. Premièrement, la lutte contre l'analphabétisme (*likbez*), qui prévoyait tout d'abord l'éducation en langues locales et ensuite seulement en langue russe, prise en tant que langue auxiliaire. Deuxièmement, l'augmentation des cadres locaux dans les soviets, tout en respectant le principe de domination de la langue de chaque république qui pouvait même demander la traduction de toutes les directives, venues du centre. Troisièmement, il présupposait l'introduction des langues locales dans l'industrie, afin de justifier le titre de la culture soviétique « prolétaire en contenu ». Finalement, l'enracinement concernait la réforme militaire qui prévoyait la création des régiments territoriaux dans chaque république.

Ainsi la *natsionalnostj* soviétique ne correspondait exactement ni à la citoyenneté, ni à l'origine ethnique. Ce n'était donc, ni une territorialité primitive, car le pouvoir soviétique avait mis

⁴³³ *Ibid.*, p. 412.

fin à l'oppression des peuples, ni une reterritorialisation réactionnaire, car le communisme scientifique avait bien dévoilé les procédés de manipulation idéologique effectués par les partisans du nationalisme bourgeois. En ce sens, nous croyons qu'il ne s'agit aucunement d'un « primordialisme » ou d'un « néo-traditionalisme », car la politique culturelle soviétique visait clairement la déterritorialisation de l'ancienne culture bourgeoise ou cléricale⁴³⁴. C'est la construction langagière qui, en quelque sorte, a forgé les nouvelles identités qui étaient ensuite censées devenir la base des *natsionalnostji* soviétiques. Nous allons à présent faire une analyse de ces principes dans les grandes lignes.

3.2.2.2. Polivanov : la construction langagière utilitaire et « l'ingénierie sociale de l'avenir »

En février 1926, le premier congrès de toute l'union des turcologues, s'est rassemblé à Baku, la capitale d'Azerbaïdjan soviétique. Dans sa résolution, le comité de l'organisation a constaté la supériorité de l'alphabet latin sur l'alphabet arabe sur le plan idéologique aussi bien que technique, et a décrété la création du Comité Central du Nouvel Alphabet Turque⁴³⁵ (TZK NTA). Le comité devait à son tour créer de nombreuses commissions dans chaque république responsable pour l'adaptation du nouvel alphabet aux langues particulières, gérer les questions de l'enseignement, des typographies et cit. Le plus grand chantier de la première étape de construction langagière a ainsi été lancé, sa porte drapeau était la latinisation⁴³⁶. Selon le témoignage d'un

⁴³⁴ Sur le primordialisme stalinien voir : F. HIRSCH, *Empire of nations. Ethnographic knowledge and the making of Soviet Union*. New York, Cornell University Press, 2005; T. MARTIN, « Modernization or neo-traditionalism? Ascribed nationality and soviet primordialism » in S. FITZPATRICK (ed.). *Stalinism. New Directions*. London, Routledge, 2000, pp. 348-367.

⁴³⁵ *Le premier congrès de toute l'union turcologique. Un compte rendu sténographique. (Pervij Turologicheskij sjezd. Stenographitcheskij otchet)*, (1926). Baku, Nagyl Evy, 2011, pp. 515-525.

⁴³⁶ Sur la politique de la langue à ce stade, V. ALPATOV, *150 Langues et la politique (150 jazykov i politika)*. Moskva, IV RAN, 1997; M. SMITH, *Language and Power in the Creation of the USSR, 1917-1953*. Berlin, Mouton de Gruyter, 1998 ; M. GORHAM, *Speaking in Soviet Tongues: Language Culture and*

activiste (qui reste cependant un apocryphe), déjà en 1922, Lénine, après avoir attendu le rapport de la commission de latinisation en Azerbaïdjan, a prononcé ces mots « Ceci est une véritable révolution à l'Est »⁴³⁷. Il n'est donc pas étonnant que l'idée de latiniser les langues qui n'appartiennent pas à la famille turque ait été mise en place : on proposait les projets d'alphabet latin pour les langues du groupe persan, comme le tadjik et l'ossète (un peuple orthodoxe qui possédait déjà un alphabet cyrillique), en certain moment on envisageait même la possibilité de latiniser le russe⁴³⁸. Le TZK NTA assurait le support scientifique de l'entreprise en organisant des colloques et des séminaires, et en publiant une revue telle que *La culture et l'écriture de l'Est (Kultura i pismennost Vostoka)*, qui est devenue ensuite un véritable laboratoire de sociolinguistique soviétique, dans la mesure où les aspects sociaux et politique de la construction langagière avaient la priorité absolue.

Evgenij Polivanov (1891-1938) était une figure emblématique de ce processus qui expliquait les enjeux politiques de la construction langagière d'une manière très claire dans un recueil des essais *Pour la science des langues marxiste*, auquel on a déjà fait la référence à plusieurs reprises. A notre avis, Polivanov en quelque sorte personnalisait la politique de la construction langagière soviétique de la même manière que Gregoire personnalisait la politique linguistique jacobine selon l'estimation de Brunot⁴³⁹. Polivanov était l'élève brillant du grand linguiste Baudouin de Courtenay, et l'auteur des grandes découvertes dans le domaine des études des langues orientales (on lui doit le premier ouvrage sur l'accentologie japonaise), il en donnait les premières descriptions scientifiques (comme celle de langue doungane ou ouzbek). En même temps il est l'un de

the Politics of Voice in Revolutionary Russia. Northern Illinois University Press, 2003 ; L. GRENOBLE, *Language Policy in the Soviet Union*. Kluwer Academic Publishers, 2003.

⁴³⁷ ISSAEV, *Cent trente égaux en droit, op.cit.*, p.15.

⁴³⁸ Le projet de la latinisation du russe a été sérieusement discuté au début des années trente et avait le support du premier commissaire de l'instruction publique Lunatcharsky. Il a été quand même abandonné après 1933. Voir : V. ALPATOV, *Un projet peu connu de latinisation de l'alphabet russe*. Dans *Slavica Occitania*, N.12. Toulouse, 2001, pp.13-28.

⁴³⁹ BRUNOT, *Histoire, op.cit.*, vol. IX (1), p. 13.

fondateurs de l'OPOJAZ, dont l'influence décisive sur la première étape a été reconnue par Chklovski et Jacobson⁴⁴⁰ un représentant éclatant du milieu de la bohème de Saint-Pétersbourg, un adjoint de Trotski dans le Commissariat Populaire des affaires étrangères et un membre actif de Komintern, un leader de détachement des chinois rouges – durant sa courte vie Polivanov a réussi à laisser des traces dans l'histoire de la jeune République Soviétique. Après l'affrontement ouvert avec des élèves de Marr en 1929 il a été contraint de quitter Moscou et de s'installer à Tachkent, la capitale de la République récemment construite en Ouzbékistan, où il est demeuré jusqu'en 1938, lorsqu'il a été victime de la Grande Terreur⁴⁴¹. Tout de même, en 1931, il a réussi à publier son livre *Pour la science des langues marxiste*, qui a pour sous-titre le « recueil des articles linguistiques populaires ». Dans la polémique avec la linguistique marriste et sa répudiation de la « science bourgeoise », Polivanov, lui-même un grand praticien, de la construction langagière dans les républiques de l'Est, propose quelque chose comme un « code du bâtisseur linguistique du communiste ». Selon lui, à l'étape actuelle de la révolution un linguiste doit être :

- 1) le bâtisseur pratique (et l'expert dans la construction) des cultures langagières (et graphiques) contemporaines, cette tâche nécessite l'examen de la réalité langagière contemporaine, l'intérêt pour elle et, je dirai plus, l'amour pour elle ; 2) le politicien de la langue maîtrisant (dans certaines limites) la pronostique de l'avenir langagier, tout de même dans les intérêts de la construction langagière utilitaire (une espèce de « l'ingénierie sociale » de l'avenir) ; 3) le « linguiste général » (c'est ici que demeure le sens philosophique de notre discipline) ; 4) l'historien de la culture et des cultures ethniques particulières⁴⁴².

⁴⁴⁰ C. DEPRETTO. « Evgenij Polivanov et OPOJAZ » dans S. ARCHAIMBAULT, S.TCHOUGOUNNIKOV, (sous la dir.), *Evgenij Polivanov. Penser le langage au temps de Staline*. Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2013, pp. 17-31. P. FLACK, « Polivanov dans le contexte épistémologique du formalisme russe », *Ibid.*, pp. 32-39.

⁴⁴¹ La seule biographie de Polivanov. V. LARTZEV, *Evgenij Dmitrievitch Polivanov. La vie et l'œuvre. (Evgenij Dmitrievitch Polivanov. Stranitsy Zhizni i dejatelnosti)*. Moskva, Nauka, 1988. Les références à son nom ont été interdites jusqu'au années cinquante, le période des réhabilitation. En Occident, ses travaux a été découvert par Roman Jacobson, qui restait en correspondance avec lui jusqu'à en 1937 et publié en 1974. E. POLIVANOV, *Selected Works*. Hague, Mouton, 1974. En France l'intérêt pour Polivanov était considérable à partir des années soixante-dix, comme l'atteste la création du « cercle Polivanov ». Voir H. HENRY. « Le cercle Polivanov dans les années 1970 », dans S. ARCHAIMBAULT, S.TCHOUGOUNNIKOV, *Evgenij Polivanov, op.cit.*, pp. 57-65.

⁴⁴² POLIVANOV, *Pour la science de la langue marxiste, op.cit.*, p. 26.

Le contenu principal des ses « articles populaires de linguistique » sert alors à illustrer ses quatre thèses⁴⁴³. Tout d'abord, il justifie la nécessité de latiniser les langues du groupe turc en décrivant les « formes de révolution graphiques »⁴⁴⁴. Initialement, le choix était entre l'alphabet cyrillique (déjà fait pour la langue Iakoute), l'arabe traditionnel et l'arabe modernisé (pour le tatar et kazakh). La cyrillisation est associée avec les activités des missionnaires orthodoxes et l'idéologie d'impérialisme russe, elle est donc écartée. L'écriture arabe traditionnelle est rejetée pour une raison semblable : ses pratiques ouvrent la voie à l'éducation religieuse musulmane. La graphique arabe modernisée, selon Polivanov, transmet les particularités phonétiques des langues turques d'une manière largement insuffisante, en plus, elle est mal adaptée à la typographie et donc, va retarder le processus de lutte contre l'analphabétisme. Il ne reste donc que l'alphabet latin qu'il faut cependant unifier pour des raisons scientifiques et techniques. Entre autre, la latinisation peut servir à l'internalisation des langues turques et facilite, en cas de nécessité, l'introduction de l'esperanto dans les écoles pour les minorités nationales⁴⁴⁵.

La création du nouveau lexique pose aussi un problème dans les langues orientales car « ses cas de lexique littéraire (par exemple, chez les Ouzbeks, les Turkmènes et jusqu'à un certain degré les Kazakhs) constituent une arène de compétition entre les cultures russe et arabo-persane »⁴⁴⁶. Ainsi, il faut maintenir un certain équilibre entre les champs lexicaux, afin de les rendre compréhensibles aux « masses populaires ». Dans certains cas, on peut utiliser un emprunt au russe, car le mot *soviet* a une nouvelle signification révolutionnaire et en tant que tel existe déjà dans les langues européennes. Le principe est semblable pour toutes les nouvelles institutions soviétiques,

⁴⁴³ Sur les aspects sociolinguistiques des recherches de Polivanov : M. LÄHTEENMÄKI, « Sociology in Soviet Linguistics of the 1920-30s : Shor, Polivanov and Voloshinov », in C. BRAINDIST, K. CHOWN, (eds.) *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938*, op.cit., pp. 35-52.

⁴⁴⁴ POLIVANOV, *Pour la science de la langue marxiste*, op.cit., p 95.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p.96.

⁴⁴⁶ POLIVANOV, « Les langues littéraires de l'U.R.S.S. », op.cit., p.72.

désignées par les acronymes comme Sovnarkom⁴⁴⁷. Dans les autres cas on peut former des néologismes grâce aux moyens morphologiques et lexicaux des langues turques, en les rapprochant toujours aux « modèles de la langue parlée de masse » et en se débarrassant des arabismes « auxquels est associée la coloration d'une conception du monde religieux »⁴⁴⁸. Finalement, une fois que la latinisation est réussie, les emprunts des termes techniques des langues européennes ne posent plus de problème.

La question du changement du lexique sous l'influence des facteurs sociaux est alors un fait établi⁴⁴⁹. Cependant, se demande Polivanov, « faut-il nier l'influence de la révolution dans le domaine de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe ? »⁴⁵⁰. La réponse est « non », car La révolution est une époque qui cause la « une marche renforcée de l'évolution linguistique » :

Le rythme renforcé de l'évolution linguistique (phonétique, morphologique, etc.) est provoqué par la modification quantitative et qualitative du contingent des porteurs de la langue en question (c'est-à-dire de son substrat collectif humain), le plus grand nivellement et les plus grandes simplifications de la langue (tous les changements normaux dans la langue se réduisant en fait à des simplifications) se produisent lorsque de nouveaux groupes de population (en particulier étrangers, qui possèdent simultanément ou ont possédé jusqu'alors une autre langue) sont appelés à participer à la langue en question, et plus ces groupes sont nombreux, plus ils sont, d'autre part, hétérogènes entre eux, (ne serait-ce que par le caractère des langues qu'ils possédaient auparavant), et plus il y a d'innovations (c'est-à-dire de changements)⁴⁵¹.

Ainsi la cause principale de « l'évolution forcée » au moment des transformations sociales est le changement du « substrat humain ». Cette évolution a ses propres régularités qui ne peuvent

⁴⁴⁷ Le soviet de commissaires populaires – SOViet NARodnykh KOMmisarov.

⁴⁴⁸ POLIVANOV, « Les langues littéraires de l'U.R.S.S. », op.cit., p.74.

⁴⁴⁹ Sur la création du lexique en langues locales voir aussi S. DIMANSTEIN « Les principes de la création de la terminologie nationale » (Printzypi sozdanija natzionalnoj terminologii) dans D. KORKMASSOV (red.) *L'écriture et la révolution*. (Pismennostj i revolutzija). Moskva-Leningard, VTZK NA, 1933, pp.26-41.

⁴⁵⁰ POLIVANOV, « Les langues littéraires de l'U.R.S.S. », op.cit., p.57.

⁴⁵¹ *Ibid.*

pas, contrairement à Marr, être modifiées, selon la volonté humaine⁴⁵². Mais son rythme est susceptible de modification consciente, aussi bien que le choix entre certaines directions de son développement. Par exemple, en créant une langue unifiée, on a la liberté de choisir entre plusieurs dialectes. Ce choix est toujours déterminé par une conjecture politique. Polivanov, qui a décrit pour la première fois plusieurs dialectes de la langue « Ouzbek », explique les enjeux politiques importants. Il existait, selon lui, trois zones dialectales des langues qu'on regroupait sous le nom « d'ouzbek » : le *Chaghatay* était la langue des grands centres urbains ayant une phonétique fortement persanisée (une grande partie des ses parlers était non-synharmonique, à voir hybride entre les langues turques et persanes), le *Kiptchak* qui comptait au moins sept dialectes et que Polivanov qualifiait de « proprement ouzbek »⁴⁵³, et le *Oghuz*, répandue au sud de et dans la région de Khârezm. Comme l'a fait remarquer Polivanov, l'intelligentsia nationaliste tentait de faire de *Chaghatay*, basé sur la graphique de l'arabe réformée, une langue pan-ouzbek, en l'inscrivant dans le projet panturque et en privilégiant la phonétique synharmonique. Pourtant, les « masses populaires », aussi bien qu'une grande partie des habitants de centres urbains utilisaient les dialectes persanisés, ou non-synharmoniques, et ne considéraient pas cette langue pan-ouzbek comme leur langue propre. Alors, conclue Polivanov, créer deux langues littéraires basées sur les dialectes synharmonique aussi bien que non-synharmoniques serait un moindre mal par rapport au fait de supporter le programme du nationalisme panturquiste. Par conséquent, les deux taches actuelles de la construction langagière en Ouzbékistan sont, premièrement, une latinisation, et deuxièmement, « le rapprochement à la langue populaire jusqu'à l'effacement total de la frontière entre la langue

⁴⁵² Sur la conception polivanovienne de évolution: S. TCHOUGOUNNIKOV. « Polivanov, le théoricien de l'évolution langagière » dans ARCHAIMBAULT, TCHOUGOUNNIKOV, *Evgenij Polivanov, op.cit.*, pp. 234-259.

⁴⁵³ E. POLIVANOV. *La dialectologie ouzbek et la langue littéraire ouzbek. Sur l'étape actuelle de la construction langagière ouzbek.* (Uzbekskaja dialektologija i uzbekskij literaturnyj jazyk. K sovremennoj stadii uzbekskogo jazykovogo stroitelstva). Tachkent, Uzbekgosizdat, 1933, p. 28.

écrite et parlée »⁴⁵⁴. Le moment important dans les considérations de Polivanov est la manière de justifier sa position « Car la partie a déclarée la lutte décisive contre le panturquisme et le nationalisme local, il est nécessaire, à mon avis d'attaquer leur positions sur le front langagier »⁴⁵⁵. Nous sommes en 1933, et cette lutte contre les « nationalismes locaux » marque un grand tournant dans la politique d'enracinement.

3.2.2.3. Le réduction d'enracinement et le «grand tournant » Stalinien

L'année 1933 était vraiment remarquable dans l'histoire soviétique. La grande famine en Ukraine et dans région de la Volga a été interprétée par le Comité Central de la Partie comme une faute des cadres locaux et a abouti aux répressions qui ont renversées le cours de la politique d'enracinement⁴⁵⁶. Désormais, ce sont les nationalismes locaux qui ont subi le soupçon du chauvinisme Grand Russe. Les pronostiques de Polivanov sur l'avenir langagier ont été vite réfutés : bien que, vers 1933 une grande partie des « langues des minorités » soient transmises en alphabet latin⁴⁵⁷, le danger de panturquisme et « nationalisme bourgeois » ont convaincu le parti de retourner à la politique de cyrillisation. Par exemple, la langue ouzbek a été cyrillisée en 1939, et c'était le cinquième changement d'alphabet en moins de 20 ans : jusqu'en 1923 on utilisait la graphique arabe classique, entre 1923 et 1927, la graphique arabe reformée, entre 1927 et 1937, -

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p.45.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 40.

⁴⁵⁶ MARTIN, *The Affirmative Action Empire, op.cit*, pp. 273-308.

⁴⁵⁷ On trouve un bilan presque complet de cette « révolution graphique » on trouve dans N. NOURMAKOV (red.), *L'alphabet d'Octobre. Les résultats d'introduction du nouvel alphabet parmi les peuples de RSFSR. (Alphavit Oktabrja. Itogi vvedenija novogo alfavita sredi narodov RSFSR)*. Mokva-Leningard, Vlast Sovetov, 1934. Voir aussi: N. JAKOVLEV. « Certains résultats de la latinisation et de l'unification des alphabets des peuples de l'URSS » (Nekotoryje itogi latinizatzii I unifikatzii alfavitov narodov SSSR), dans *Revoljutzija i pismennost*, 1932, n.4-5, pp. 25-46.

alphabet latine et à partir de 1939 – l’alphabet cyrillique. Il sera difficile de trouver une meilleure illustration pour les vagues successives de déterritorialisations et de reterritorialisations subies par la langue dite « ouzbek » (on comprend bien que ce n’était pas *la même* langue).

L’application de la politique d’enracinement dans les autres domaines a vite montré tous les problèmes du plurilinguisme aussi bien au niveau de la gestion de toute l’union, que sur les plans des conflits langagiers sur place. La pratique des traductions de tous les rapports envoyés au centre s’est montrée inefficace⁴⁵⁸, l’introduction de l’alphabet unifié a échoué faute de nombre suffisant de machines typographiques utilisant les lettres latines⁴⁵⁹. Cependant la pire surprise pour les dirigeants républicains était la réaction des syndicats et des collectifs ouvriers : dans les régions industrialisées de l’Ukraine le prolétariat en train de formation s’est fait vite russifier, mais s’est montré presque unanimement hostile aux tentatives d’ukrainisation⁴⁶⁰. Ainsi les inspecteurs se retrouvaient devant un dilemme : tolérer le « sabotage linguistique » ou imposer la langue de la république de la même manière qu’on avait imposé le russe avant la révolution. Probablement, le plus grand problème était l’impossibilité de manier l’armée, composée de soldats qui n’avaient pas de langue commune. En octobre 1937, Staline a fait le bilan de la politique d’enracinement :

Nous nous trouvons face au fait que les appelés dans l’armée, par exemple en Ouzbékistan, au Kazakhstan, en Arménie, en Géorgie, en Azerbaïdjan ne possèdent pas le russe. De ce fait il faut les laisser sur place et transformer nos divisions et brigades en unités territoriales. Ce n’est pas une armée. Nous n’y voyons pas une armée. Nous estimons que chaque unité de combat qu’elle soit une troupe, une brigade, ou une division, ne doit pas être une armée locale, mais l’armée de toute l’union, constituant une partie de l’armée de notre union. Que nous pouvons déplacer et devons déplacer dans les différentes régions⁴⁶¹.

⁴⁵⁸ CADIOT, « A grands pas vers le russe... », *op.cit.*, pp.122-127.

⁴⁵⁹ Ainsi s’est établie une sorte de « cyrillisation spontanée » quand dans les bureaux on tapaient les textes en langues déjà latinisées avec les lettres cyrilliques. SMITH, *Language and Power in the Creation of the USSR*, *op.cit.*, p. 137.

⁴⁶⁰ MARTIN, *The Affirmative Action Empire*, *op.cit.*, pp. 98-121.

⁴⁶¹ Cité selon : CADIOT, « A grands pas vers le russe... », *op.cit.*, 130.

Ainsi le verdict a été prononcé : la déterritorialisation des régiments ne tarderait pas de suivre.⁴⁶² Des dizaines des millions de citoyens de l'Union soviétique de toute les « nationalités » vont servir dans l'Armée Rouge durant la Seconde Guerre Mondiale lors d'une mobilisation sans précédent dans l'histoire. Et la langue commune, comme on le sait depuis les sages leçons de l'abbé Gregoire « nul ne parle mieux que des vieux soldats ».

Conclusions.

Quelles étaient les raisons de l'échec de la politique soviétique d'enracinement ? Nous ne croyons pas que la raison principale du fameux « tournant stalinien » ait été le mouvement vers la centralisation et « l'édification d'un état fort et autoritaire »⁴⁶³. Cette évaluation est plutôt une prise de position typique dans le cadre de « l'optique jacobine » avec ses « démons de la centralisation ». A notre avis, son échec est dû à l'incapacité d'accomplir des fonctions essentielles pour la société en processus de la transformation. Avec 130 langues « égales en droit » on ne peut pas créer la plus grande armée du monde, organiser la gestion efficace de la sixième partie de terre et créer *ex nihilo* l'industrie capable d'envoyer un homme en espace. Cependant, ça ne signifie pas le retour au « chauvinisme Grand Russe », car la politique de la langue de l'Empire Russe ne proposait pas de programme positif. Dans la période d'après-guerre on est en train d'appliquer la politique du bilinguisme officiel, bien que le russe ne soit pas (et c'est jusqu'en 1990) la langue d'état, mais celle de la communication entre les *natsionalnostji*. Pourtant, à un certain moment, les faiblesses apparentes du projet soviétique qui instaurait un plurilinguisme sans précédent deviennent des avantages. Le plurilinguisme total s'est montré utopique, mais la tentative de l'instaurer est en soi très édifiante. Ce plurilinguisme qu'on prenait sans doute *au sérieux* a ouvert le

⁴⁶² Juliette Cadiot utilise le terme « déterritorialisation dans l'Armée Rouge » sans une arrière pensée. *Ibid.*, p. 128.

⁴⁶³ CADIOT, « A grands pas vers le russe... », *op.cit.*, p.112.

champ de recherche des fonctions sociales des langues, impossible à trouver dans les états-nations ou la langue unifiée est censée être, si on ose le dire, omni-fonctionnel. En ce sens, l'héritage du formalisme russe a joué un rôle décisif. La communication, les conflits et l'influence mutuelle des langues montrent leurs limites mais simultanément découvrent leur potentiel. Si on voulait tirer une leçon simple de cette étude comparative de l'homogénéisation du français et du Russe, on pourrait le formuler d'une manière suivante. C'est la création de la nation qui nous rend aveugles au fonctionnement social de la langue, car la langue nationale est à la fois partout et nulle part. En revanche, c'est la prolifération des « nationalités » au sein de la même nation qui permet de comprendre « comment une langue travaille dans une autre ».

Conclusions générales.

L'objectif général de cette thèse était de développer le projet d'une recherche transversale dans le domaine des sciences sociales, instruite comme une philosophie politique du langage en mobilisant les concepts deleuziens, notamment celui de la micropolitique. Sa réalisation a demandé une contextualisation théorique et historique de la politique de la langue en France et en Russie – et en Union Soviétique –, compte tenu de l'importance exceptionnelle que les acteurs des deux grandes révolutions ont attribué à cette discipline. Selon l'hypothèse centrale de ce projet, la découverte de la micropolitique est le trait distinctif de chaque révolution, et c'est l'examen du «tissu moléculaire» autour de nouveaux centres de pouvoir qui rend possible le discernement des forces opérant la rupture politique, axiologique et épistémologique avec l'ancien régime. La recherche comparée des approches politiques de la langue en France et en l'Union Soviétique devait permettre d'éclairer leur rôle dans le contexte du nation-building républicain qui ouvre l'époque moderne, et dans la construction culturelle soviétique « nationale en forme, prolétaire en contenu » qui sert de modèle à la politique contemporaine de l'identité, particulièrement vis-à-vis des minorités. Le but de cette recherche fut enfin de présenter une nouvelle typologie des fonctions véhiculaires du langage qui se trouve au cœur du projet politique moderne.

C'est dans cette triple perspective que nous nous sommes attaché à analyser le contexte particulier dans lequel s'est formée la linguistique politique en France. La place centrale que nous avons attribuée à la réflexion deleuzienne avait, sur son volet critique, pour point focal l'insuffisance de la méthodologie structuraliste et son incapacité à penser le politique. Cette partie théorique visait, parallèlement, à montrer l'importance du problème de la politisation de la langue pour la constitution même de la philosophie française contemporaine dite « poststructuraliste ». Mais il s'est agi aussi de mettre en résonance cette problématique intra-philosophique avec les cycles d'une histoire politique plus longue. D'où notre développement sur l'instauration du Français

en tant que langue nationale et son rôle clef dans le projet républicain. Nous avons tenté de montrer en particulier la façon dont la « grammaire générale » de l'origine cartésienne, à côté de la nouvelle sémiotique d'inspiration lockéenne, a servi de cadre théorique préliminaire pour les futurs ingénieurs de la Grande Révolution. Et nous avons vu combien les débats révolutionnaires autour de la langue pouvaient donner à voir l'affrontement de l'ancien culte de la clarté avec l'idéologie proromantique dans le sillage de Rousseau, qui donnât quant à elle naissance à l'« idéalisme Jacobin » et à son projet de « régénération » de la société. En nous penchant finalement sur la politique de la langue en Russie et en Union Soviétique, nous avons voulu mettre plus particulièrement l'accent sur la différence entre la politique de russification sous l'ancien régime, et le projet soviétique d'« enracinement » qui donne un exemple unique de la décolonisation intérieure. Nous voulions par là montrer que les recherches sur la sociolinguistique et la politique de la langue, effectuées en Union Soviétique dans les années vingt et trente, dépassent largement le dogmatisme de la doctrine officielle de marxisme. Les travaux des formalistes russes aussi bien que la linguistique dit « marxiste » de Polivanov composent un héritage paradoxal de la révolution russe, qui fait encore entendre de puissants échos avec la politique de l'identité contemporaine.

Bibliographie pour l'Introduction.

BENVENISTE, E. *Problèmes de linguistique générale, 2.* (1974). Paris, Gallimard, 1997.

BRUNOT, F. *Histoire de la langue française.* Paris, Armand Colin, 1967, vol.I-XIII.

CHESTOV, L. *Sur le bolchevisme.* Paris, O. Elsner, 1920.

DE CERTEAU, M., JULIA, D., REVEL, *Une politique de la langue.* (1975) Paris, Gallimard, 2002.

DERRIDA, J. *Monolinguisme de l'autre.* Paris, Galilée, 1996.

ERLICH, V. *The Russian formalism. History – doctrine.* Hague, Mouton, 1955.

FOUCAULT, M. *Dits et écrits, Vol.4.* Paris, Gallimard, 1994.

FOUCAULT, M. *Les mots et les choses.* Paris, Gallimard, 1966.

GUILHAUMOU, J. *La langue française et la révolution.* Paris, Klincksieck, 1989.

HAGEGE, C. *Homme des paroles (1985)* . Paris, Fayard, 2002.

HAGEGE, C. *Language Builder.* Amsterdam: J. Benjamins, 1993.

JERNUDD, B. ; NEKVAPIL, J. « History of the field: a sketch » in B. SPOLSKY, *The Cambridge Handbook of Language Policy*. Cambridge, Cambridge University Press, 2012, pp. 16-36.

IVANOVA, I. *Lev Jakubinskij, une linguistique de la parole*. Limoges, Lambert Lucas, 2012.

KREMnitz, G. (red.). *Histoire sociale des langues de France*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

LECERCLE, J.-J. *Deleuze and language*. London, Pallgrave Macmillan, 2002.

LENINE, V. *La Maladie infantile du communisme (le « gauchisme »)*. Moscou, Éditions du Progrès, 1979.

POLIVANOV, E. *Pour la science de la langue marxiste (Za marksistkoje jazykoznanije) (1931)*. Smolensk, SGPU, 2002.

ROSANVALLON, P. *Le Modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 à nos jours*. (2004). Paris, Seuil, 2007.

SAINT-JUST. *Oeuvres complètes*. Paris, Gallimard, 2004.

SAUSSURE, F. *Cours de la linguistique générale*. Paris, Payot, 2005.

SCHMITT, C. *La notion de politique*. (1932) Paris, Flammarion, 2009.

SIBERTIN-BLANC, G. *Politique et clinique. Recherche sur la philosophie pratique de Gilles Deleuze*. Lille: Thèse de doctorat, 2006.

V. SOLNTZEV (red.) *Les langues écrites du monde. Fédération de Russie. Encyclopédie sociolinguistique (Pismennye jazyki mira. Rossijaskaja Ferrazija)*. Moskva, RAN, 2000

SPOLSKY, B. *Language management*. New York, Cambridge Univesity Press, 2009.

WAQUET, F. *Le latin ou l'empire d'un signe*. Paris, Albin Michel, 1998.

WRIGHT, S. *Language Policy and Language Planning. From Nationalism to Globalization*. New York, Pallgrave Macmillan, 2004.

Bibliographie pour la première partie.

- ALPATOV, V. « What is marxism in linguistics? », dans *Materializing Bakhtin. The Bakhtin Circle and Social Theory*. Oxford, Macmillan Press, 2000, pp. 173–193.
- ANTONIOLI, M. (éd.) *Gilles Deleuze, Félix Guattari et politique*. Paris, Editions du Sandre, 2006.
- ANTONIOLI, M. *La géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris, L'Harmattan, 2006.
- ANTONIOLI, M. *Deleuze et l'histoire de la philosophie*. Paris, Kimé, 1999.
- AUSTIN, J. *How to do Things with Words*. (1962) New York, Harvard University Press, 1975.
- BALIBAR, E. ; MACHEREY, P., « Présentation », dans BALIBAR, R. ; LAPORT, D.(éds.), *Le Français national: Politique et pratiques de la langue nationale sous la Révolution française*, Paris, Hachette, 1974, pp. 9–30.
- BALIBAR, R. *L'Institution du français*. Paris, P.U.F., 1985.
- BALIBAR, R. *Le collinguisme*, Paris, P.U.F, 1993.
- BELL, D.A. *Cult of the Nation in France: Inventing Nationalism, 1680-1800*. New York, Harvard University Press, 2001.
- BELL, J. *Deleuze's Hume: Philosophy, Culture, and the Scottish Enlightenment*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2009.

- BELL, M. « Transcendental Empiricism? Deleuze's Reading of Hume », dans FRASCA-SPADA, M. ; KAIL, P.J.E. (éds.), *Impressions of Hume*, Oxford, Oxford University Press, 2005, pp. 95–106.
- BENVENISTE, E. *Problèmes de linguistique générale*. Tome 1, Paris, Gallimard, 1966.
- BERNSTEIN, B. *Class, codes, and control; theoretical studies towards a sociology of language*. London, Routledge, 1971.
- BLINOV, E. « Hume, Deleuze and Social Theory: Superior Empiricism and its Consequences », dans KASAVIN, I. (éd.), *David Hume and Contemporary Philosophy*, Cambridge Scholars, 2012, pp. 158–177.
- BONTA, M. ; POTEVI, J. *Deleuze and geophilosophy: A guide and glossary*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004.
- BOUANICHE, A. *Deleuze, l'introduction*. Paris, Pocket, 2004.
- BOURDIEU, P. *Esquisse de la théorie de la pratique*. (1972) Paris, Seuil, 2000.
- BRANDON, R. *Perspectives on Pragmatism: Classical, Recent, & Contemporary*. Harvard, Harvard University Press, 2011.
- CALVET, L.J. *Essais de linguistique : La langue est-elle une invention des linguistes ?* Paris, Plon, 2004.
- CALVET, L.J. *Linguistique et colonialisme*. Paris, Payot, 1974.
- CHATELET, F. (éd.) *Histoire de la philosophie, t. VIII : Le XXe siècle*. Paris, Hachette, 1972.
- CHOMSKY, N. *Linguistique Cartésienne*. Paris, Seuil, 1969.
- CHOMSKY, N., RONAT, M. *Langue, linguistique, politique*, Paris, Flammarion, 1977.

- DAUZAT, A. *L'Europe linguistique*. Paris, Flammarion, 1940.
- DE LANDA, M. *A thousand Years of Non-Linear Philosophy*, New York, Zone Books, 1997.
- DE MARTELAERE, P. « Gilles Deleuze, interprète de Hume », *Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série*, vol. 82, n° 54, 1984, pp. 224–248.
- DERRIDA, J., *De la Grammatologie*. (1967) Paris, Minuit, 1999.
- DERRIDA, J. *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972.
- DOSSE, F. *Gilles Deleuze, Felix Guattari : Biographie croisée*. Paris, Découverte, 2008.
- DUCROT, O. *Le dire et le dit*. Paris, Minuit, 1985.
- DUCROT, O., *Dire et ne pas dire*. (1972) Paris, Hermann, 1993.
- EVANS, F. « Deleuze, Bakhtin, and the 'Clamour of Voices,' », *Deleuze Studies 2*, 2008, pp. 178–188.
- FASMER, M. *Dictionnaire étymologique de la langue russe (Etimologičeskij slovar russkogo jazyka)*, Sankt-Petersburg, Azbuka-Terra, 1996.
- FAYE, J.-P. *Langages totalitaires*. Paris, Hermann, 1972.
- FERGUSON, C. *Socio-linguistic Perspectives*. New York, Oxford University Press, 1996.
- FOUCAULT, M. *Surveiller et punir*. (1975), Paris, Gallimard, 1999.
- GADET, F. « Théorie linguistique ou réalité langagière ? », *Langages 46*, 1977, pp. 59–89.
- GADET, F. et al. *Les maîtres de la langue*. Paris, Maspero, 1979.

- GARO, I. *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : La politique dans la philosophie*. Paris, Demopolis, 2011.
- GOBARD, H. *L'aliénation linguistique*. Paris, Flammarion, 1976.
- GODDARD, J.C. *Mysticisme et folie : Essai sur la simplicité*. Paris, Desclée de Brouwer, 2008.
- GODDARD, J.C. ; CORNIBERT, N. (éds.) *Ateliers sur Anti-Œdipe*. Paris, Metisspress, 2008.
- GODDARD, J.C. *Violence et subjectivité. Derrida, Deleuze, Maldiney*. Paris, Vrin, 2008.
- GUATTARI, F. *La révolution moléculaire*. Paris, Recherches, 1977.
- GUATTARI, F. *Ecrits pour l'Anti-Œdipe*. Paris, Lignes Manifeste, 2004.
- HAGEGE, C. *Halte à la mort des langues*. Paris, Odile Jacob, 1996.
- HAGÈGE, C. *Language Builder*. New York, John Benjamins, 1993.
- HAGEN, E. *Language conflict and language planning: the case of modern Norwegian*. New York, Cambridge University Press, 1966.
- HJELMSLEV, L. *Prolégomènes à une théorie du langage*. (1965) Paris, Éditions de Minuit, 2000.
- HJELMSLEV, L. *Le langage*. Paris, Éditions de minuit, 1984.
- HOLLAND, E. *Deleuze and Guattari's Anti-Oedipus: Introduction to Schizoanalysis*. New York, Routledge, 1999.
- JACOBSON, R. *Essais sur la linguistique générale*. (1963) edition, Paris, Minuit, 2003.

JANVIER, A. ; PIERON, J. « 'Postulats de la linguistique' et politique de la langue — Benveniste, Ducrot, Labov », *Dissensus*, N° 3, s.d., [En ligne].
<<http://popups.ulg.ac.be/dissensus/document.php?id=710>>.

JUDSON, P. *Guardians of the Nation: Activists on the Language Frontiers of Imperial Austria*. New York, Harvard University Press, 2007.

KARSENTI, B. *D'une philosophie à l'autre*. Paris, Gallimard, 2013.

KYMLICKA, W. ; PATTEN, A. *Language Rights and Political Theory*. New York, Oxford University Press, 2003.

LABOV, W., *Principles of Linguistic Change, Cognitive and Cultural Factors*, New York, Wiley- Blackwell, 2010.

LABOV, W. *La sociolinguistique*. Paris, Minuit, 1976.

LABOV, W. *Sociolinguistic Patterns*. University of Pennsylvania, 1973.

LAFARGUE, P. *Critiques littéraires*. Paris, Editions Sociales Internationales, 1936.

LATOUR, B. *Politiques de la nature*. (1999) Paris, Découverte, 2004.

LECERCLE, J.-J. *Philosophie marxiste du langage*. Paris, P.U.F., 2004.

LECERCLE, J.-J. *Deleuze and language*. New York, Routledge, 2002.

LECERCLE, J.-J. «Une analyse de discours deleuzien, est-elle possible? » dans J.GUILHAUMOU, P. SCHEPENS. (eds) *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*. Besançon, PuFc, 2011, pp. 29-50.

LECERCLE, J.-J. *Badiou and Deleuze Read Literature*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2012.

LEVI-STRAUSS, C. *Tristes tropiques*. (1955), Paris, Plon, 1970.

- LYOTARD, F. *Discours, Figure*. (1971) Paris, Klincksieck, 2001.
- MANIGLIER, P. (éd.) *Le Moment philosophique des années 1960 en France*. Paris, P.U.F., 2011.
- MANIGLIER, P. *La Vie énigmatique des signes : Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris, Léo Scheer, 2006.
- MASSUMI, B. *A User's Guide to Capitalism and Schizophrenia*. Cambridge MA, The MIT Press, 1992.
- MEILLET, A. *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris, Payot, 1928.
- MENGUE, P. *Deleuze et la question de la démocratie*. Paris, L'Harmattan, 1999.
- MILNER, J.-C. *L'amour de la langue*. Paris, Verdier, 1990.
- NEUSTUPNÝ, J. «Language management in Czech Republic» in BALDAUF JR., R.; KAPLAN, R. (eds.). *Language Planning & Policy In Europe Vol.2: The Czech Republic, The European Union and Northern Ireland*. Clevedon, Multilingual Matters, 2005, pp. 16-251.
- NIETZSCHE, F. *Sämtliche Werke (1967-1977)*. Bd. 5,6, Berlin, De Gruyter, 1999.
- PANAGIA, D. «Inconsistencies of Character: David Hume on Sympathy, Intensity and Artifice», dans BOUNDAS, C. (éd.), *Deleuze and Philosophy*, Edinburgh University Press, 2006, pp. 85–97.
- PATTON, P. *Deleuze and the Political*. London & New York, Routledge, 2000.
- PECHEUX, M. *Analyse automatique du discours*. Paris, Dunod, 1969.
- PECHEUX, M. *Les Vérités de La Palice : Linguistique sémantique, philosophie*. Paris, Maspero, 1975.

- PIERCE, C. *Ecrits sur le signe*. Paris, Seuil, 1978.
- PROTEVI, J. and BONTA, M. *Deleuze and Geophilosophy*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004.
- RORTY, R. *Consequences of Pragmatism*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982.
- RORTY, R. *Philosophy and the Mirror of Nature*, (1979). New York, Princeton, 1998.
- ROUSSEAU, J.-J. *Œuvres complètes*. Paris, Gallimard, 1965-1995.
- SEARLE, J. *Les actes de langage : Essai de philosophie du langage*. Paris, Hermann, 1972.
- SELISEV, A. *La langue de l'époque révolutionnaire (Jazyk Revolutionnoj Epokhi)*, (1928). Moskva, URSS, 2009.
- SEROT, P. « Préface », dans VOLOSINOV, V. *Marxisme et la philosophie du langage*. Limoges, Lucas, Lambert, 2010.
- SIBERTIN-BLANC, G. *Politique et clinique. Recherche sur la philosophie pratique de Gilles Deleuze*, Lille, Thèse de doctorat, 2006, [En ligne]. <www.univ-lille3.fr/fr/recherche/ecole-doctorale/theses/>.
- SIBERTIN-BLANC, G. « Politicising Deleuzian Thought, or, Minority's Position within Marxism » in *Deleuze Studies*, Vol. 3, Issue suppl, 2009, pp. 119-137.
- SIBERTIN-BLANC, G. *Deleuze et l'Anti-Œdipe - La production du désir*. Paris, P.U.F., 2010.
- SIBERTIN-BLANC, G. « Politique du style et minoration chez Deleuze » dans A. JDEY (ed.), *Les styles de Deleuze*. Paris, Impressions Nouvelles, 2011, pp. 183-206.

- SIBERTIN-BLANC, G. *Politique et Etat chez Deleuze et Guattari*, Paris, P.U.F., 2013.
- SMITH, D.W. « Flow, Code and Stock: a Note on Deleuzean Political Philosophy », *Deleuze Studies*, vol. 5, 2011, pp. 36–55.
- SMITH, M.G., « The tenacity of forms: Nation, Language, Stalin », dans BRAINDIST, C. and CHOWN, K. (éds.). *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938: The Birth of Sociological Linguistics*, London, Anthem, 2011
- TOURNIER, M. *Le vent paraquet*. Paris, Gallimard, 1978
- TRUDGILL, P. *Introducing language and society*. London, Penguin, 1992.
- TYNIAHOV, I. « De l'évolution littéraire », dans TODOROV, T. (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes* (1965). Paris, Seuil, 2001, pp. 122–139.
- VILLANI, A. *La guêpe et l'orchidée. Essai sur Gilles Deleuze*. Paris, Belin, 2000.
- VIVEIROS DE CASTRO, E. *Métaphysique cannibale*. Paris, P.U.F., 2009.
- WAGENBACH, K. *Kafkas Prag*. Berlin, Klaus Wagenbach, 1993.
- WAGENBACH, K. *Franz Kafka. Années de jeunesse, 1883-1912*. Paris, Mercure de France, 1967.
- WILLIAMS, J. *Gilles Deleuze's Difference and Repetition: A Critical Introduction and Guide*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004.
- WILLIAMS, J. *Gilles Deleuze's Logic of Sense: A Critical Introduction and Guide*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2008.
- ZOURABICHVILI, F. *Deleuze : Une philosophie de l'événement*. Paris, PUF, 1996.
- ZOURABICHVILI, F. *Le vocabulaire de Deleuze*. Poitiers, Ellipses, 2004.
- ZOURABICHVILI, F., *La littéralité et autres essais sur l'art*. Paris, PUF, 2011.

Bibliographie pour la deuxième partie.

AUROUX, S. *La sémiotique des encyclopédistes*. Paris, Payot, 1979.

BACZKO, B. (dir.). *Une éducation pour la démocratie. Textes et projets de l'époque révolutionnaire*. Genève, Droz, 2000.

BAKHTINE, M. *Esthétique et théorie du roman*. (1975) Paris, Gallimard, 2013.

BALIBAR, R., et LAPORT, D. *Le Français national : Politique et pratiques de la langue nationale sous la Révolution française*. Paris, Hachette, 1974.

BARNY, R. *L'éclatement révolutionnaire de rousseauisme*. Paris, Les Belles Lettres, 1988.

BARNY, R. *Rousseau dans la Révolution : Le personnage de Jean-Jacques et les débuts du culte révolutionnaire, 1787-1791*. Oxford, Voltaire Foundation, 1986.

BELL, D. A. *The Cult of Nation in France. Inventing Nationalism*. London, Harvard University Press, 2001.

BENSMAÏA, R. *Experimental Nations. Or, the invention of the Maghreb*. Princeton, Princeton University Press, 2003.

BENVENISTE, E. *Le vocabulaire des institutions indo-européennes, tome 2 : Pouvoir, droit, religion*. Paris, Éditions de Minuit, 1969.

BIGNALL, S., PATTON, P. *Deleuze and the postcolonial*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 2010.

BLANC, A. *La langue du roi est le français : Essai sur la construction juridique d'un principe d'unicité de langue de l'Etat royal*. Paris, Harmattan, 2010.

BOCHMAN, K. «Pour une étude comparée de la glottopolitique des fascismes.» Dans *Problème de glottopolitique*, de A. WINTHER, pp. 119-130. Rouen, Presses de l'Université de Rouen, 1985.

BODIN, J. *Les six livres de la République*. Paris, Fayard, 1986.

BOURDIEU, P. *Langage et le pouvoir symbolique*. Paris, Seuil, 1992.

BROWN, E. J. *Mayakovski: a poet in the revolution*. Princeton: Princeton University Press, 1973.

BRUNOT, F. «Linguistique et l'histoire.» *Anamnèse*, 5, 2009.

CALVET, L.-J. *Langages véhiculaires*. Paris, P.U.F., 1981.

CERQUIGLINI, B. *Une langue orpheline*. Paris, Editions de Minuit, 2007.

CHARRAK, A. «Langage et pouvoir selon Rousseau.» Dans *Langage et pouvoir à l'âge classique*, de P.-F. Moreau et J. Robelin, pp. 69-88. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2000.

COHEN, P. «L'imaginaire d'une langue nationale : l'État, les langues et l'invention du mythe de l'ordonnance de Villers-Cotterêts à l'époque moderne en France». *Histoire, Épistémologie, Langage, Vol. 25-1*, 2003: pp. 19-69.

CONDILLAC, E. B. *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746). Paris, Vrin, 2014.

CONDORCET. *Cinq mémoires sur l'instruction publique*. (1792) Paris, Garnier-Flammarion, 1994.

COURAU, J.-F. «Questions de langues dans l'affaire Martin Guerre.» *Annales du Midi, tome 120, n°264*, octobre-décembre 2008, pp. 485-501.

DAWSON, H. *Locke, Language and Early-Modern Philosophy*. New York, Cambridge University Press, 2007.

DELIGNE, A., et U. HOINKES. «Le geste spéculatif dans la théorie langagière de J.-J. R.» Dans *Sprachdiskussion und Beschreibung von Sprachen im 17. und 18. Jahrhundert*, de G. Haßler et P. Schmitter (eds), pp. 175-189. Münster, Nodus Publikationen, 1999.

DEMONET, M.-L. *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*. Paris, Champion, 1992.

DERATHÉ, R. *Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps*. Paris, Vrin, 1974.

DERRIDA, J. *Archéologie du frivole*. Paris, Galilée, 1990.

DERRIDA, J. *Droit à la philosophie*. Paris, Galilée, 1990.

DESCARTES, R. *Oeuvres philosophiques*. Vol. 1. Paris, Garnier, 1963.

DOMERGUE, U. *Journal de la langue française. Soit exacte, soit ornée. Tome 1*. Genève, Slatkine Reprints, 1978.

DOUGNAC, F. « Les sociétés linguistiques fondées par F.-U. Domergue à Paris de 1791 à 1811 », dans *Les Idéologues : sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*. Amsterdam, John Benjamins, 1986, pp. 299-322.

DU BELLAY, J. *La Deffence, et Illustration de la Langue Française*. Paris, Gallimard, 1976.

DUBOIS, C.-G. *Mythe et langage au XVIe siècle*. Paris, Euredit, 2010.

DUBRAY, J. *La Pensée De L'abbé Grégoire: Despotisme Et Liberté*. Oxford, Voltaire Foundation, 2008.

DUBY, G. *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*. Paris, Gallimard, 1978.

DUMEZIL, G. *L'heure et le malheur du guerrier*. (1969) Paris, Flammarion, 1985.

DUMEZIL, G. *Mythe et épopée. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*. Paris, Gallimard, 1968.

DUMEZIL, G. *Mythes et Dieux indo-européens*. Paris, Flammarion, 1992.

- ECO, U. *The Search for the Perfect Language*. London, Fontana Press, 1997.
- EZRAN, M. *L'abbé Grégoire, défenseur des juifs et des noirs: Révolution et tolérance*. Paris, Harmattan, 2000.
- FORMIGARI, L., *Signs, Science and Politics: Philosophies of Language in Europe 1700-1830*. Amsterdam, John Benjamins, 1993.
- FORMIGARI, L. *A History of Language Philosophies*. Amsterdam, John Benjamins, 2004.
- FOUMAROLI, M. *Quand l'Europe parlait français*. Paris, Fallois, 2001.
- FOUCAULT, M. *Surveiller et punir*. Paris, Galimard, 1975
- FOUCAULT, M. *La volonté du savoir*. Paris, Gallimard, 1976.
- FURET, F. *La Révolution française*. Paris, Gallimard, 2007.
- GAZIER, A. (ed.). *Lettres à Grégoire sur les patois de France, 1790-1794 (1881)*. Genève, Slatkin, 1969.
- GENETTE, G. *Mimologiques - Voyage en Cratylie*. Paris, Seuil, 1976.
- GOLDSTEIN SEPINWALL, A. *L'abbé Grégoire et la révolution française*. Paris, Perséides, 2008.
- GUILHAUMOU, J. *Discours et événement*. Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté, 2006.

- GUILHAUMOU, J. *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la langue politique*. Paris, Kimé, 2006.
- GUILHAUMOU, J. «Modérer la langue politique à l'extrême.» *Annales historiques de la Révolution française, Vol. n 357, Issue 3* (2009), pp. 21-45.
- HAGEGE, C. *Français, l'histoire d'un combat*. Paris, Michel Hagège, 1996.
- HELVETIUS. «Représentants.» Dans *Textes choisis de l'Encyclopédie*, de A. SOBOUL (dir.), pp. 215-222. Paris, Editions Sociales, 1962.
- HERMON-BELOT, R. *L'Abbé Grégoire : la politique et la vérité*. Paris, Seuil, 2000.
- HOURDIN, G. *L'abbé Grégoire, évêque et démocrate*. Desclée de Brouwer, 1989.
- JANNSENS, D. «Easily, At a Glance: Aristotle's Political Optics.» *The Review of politics, Vol. 72, Issue 03*, June 2010, pp. 385-408.
- KANT, I. *Conflit des Facultés*. (1798) Paris, Vrin, 2000.
- KANTOROWICZ, E. *The King's Two Bodies*. (1957) Princeton, Princeton University Press, 1997.
- LABOV, W. *Sociolinguistique*. Paris, Minuit, 1976.
- LAKANAL, J. *Rapport sur J.J. Rousseau fait au nom du Comité d'instruction publique*. Paris: Imprimerie Nationale, 1794.
- LAMY, B. *La rhétorique, ou l'art de parler*. (1676). Paris, Champion, 2000.

LE GOFF, J. *Intellectuels au Moyen Age*. (1957) Paris, Seuil, 1985.

LEPAN, G. *Jean-Jacques Rousseau et le patriotisme*. Paris, Honoré Champion, 2007.

LEVI-STRAUSS, C., ERIBON, D. *De près et de loin*. Paris, Plon, 1984.

LOCKE, J. *An Essay Concerning Human Understanding*. (1690) London, Dent, 1961.

LOUGH, J. *Encyclopédie*. Genève, Slatkine, 1989.

LUSIGNAN, S. *La langue des rois au Moyen Age. Le français en France et en Angleterre*. Paris, P.U.F., 2004.

LUSIGNAN, S. «Le français médiéval perspectives historiques sur une langue plurielle.» Dans *L'introuvable unité du français : Contacts et variations linguistiques en Europe et en Amérique (XIIIe-XVIIIe siècle)*, pp. 5-108. Québec, Presses Universitaires de Laval, 2011.

LOMONOSSOV, M. *Œuvres complètes (Polnoje sobranije sochinenij)*. Moskva, AN SSSR, 1952.

MANIN, B. *Principes du gouvernement représentatif*. (1996) Paris, Flammarion, 2012.

MANIN, B. «Rousseau.» Dans *Dictionnaire critique de la Révolution Française*, de F. FURET (dir.) M. OZOUF, pp. 458-482. Paris, Flammarion, 2007.

MILLER, A. *The Romanov Empire and Nationalism*. Budapest, Central European University Press, 2008.

MORNET, D. *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*. Paris, Armand Colin, 1933.

MOUNIER, R. «« Démocratie représentative » ou « république démocratique » : de la querelle des mots (République) à la querelle des anciens et des modernes.» *Annales historiques de la Révolution française*, Vol. n° 325, juillet-septembre 2001: pp. 1-21.

NOLTE, E. *La guerre civile européenne : National-socialisme et bolchevisme 1917-1945*. Paris, Perrin, 2011.

NYE, E. *Literary and Linguistic Theories in Eighteenth-Century France: From Nuances to Impertinence*. New York, Oxford University Press, 2001.

OLENDER, M. *Les Langues du paradis*. Paris, Seuil, 1989.

OTT, W. *Locke's Philosophy of Language*. New York, Cambridge University Press, 2007.

OZOUF, M. *L'Ecole, l'Eglise et la République. 1871-1914*. Paris, Seuil, 1992.

OZOUF, M. «Régénération.» Dans *Dictionnaire critique de la Révolution Française. Idées*, pp. 373-389. Paris, Flammarion, 2007.

PARRET, H. *Idéologie et sémiologie chez Locke et Condillac*. Amsterdam, Peter de Reder Press, 1975.

PEYRE, H. *La Royauté et les langues provinciales*. Paris, Les presses modernes, 1933.

POPKIN, R. (ed.). *The Abbé Grégoire and His World*. New York, Springer, 2000.

PORCET, C. «L'inquiétante étrangeté' de l'Essai sur l'origine des langues. Rousseau et ses exégètes.» *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 154, 1976, pp. 1715-1758.

RENAN, E. «Qu'est-ce qu'une nation ?», dans *Langue française et l'identité nationale*. Limoges, Lambert Loucas, 2009.

RICKEN, U. *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières : Controverses sur l'ordre naturel et la clarté du français*. Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1978.

RIVAROL. *Le discours sur l'universalité de la langue française (1784)*. Paris, Club français du livre, 1947.

ROBINET, A. *Le Langage à l'âge classique*. Paris, Klincksieck, 1978.

RODIS-LEWIS, G. «L'Art de parler et l'Essai sur l'origine des langues.» *Revue internationale de philosophie*, 82, 4, 1967, pp. 407-420.

ROSANVALLON, P. *Le modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 à nos jours*. Paris, Seuil, 2004.

ROSENFELD, S. *A Revolution in Language: The Problem of Signs in Late Eighteenth-Century France*. New York, Stanford University Press, 2004.

ROUSSEAU, J.-J. *Œuvres complètes, vol. 3*. Paris, Gallimard, 1964.

SAINT-JUST. *Œuvres complètes*. Paris, Gallimard, 2004.

SCHLIEBEN-LANGUE, E. *Idéologie, révolution et uniformité de la langue*. Liège, Mardaga, 1996.

SIEYES, J. *Qu'est-ce que le Tiers Etat ? (1789)*. Paris, Flammarion, 1988.

SPIVAK, G.C. «Can the Subaltern Speak?» Dans *Marxism and the Interpretation of Culture*, de GROSSBERG, L.; NELSON, C. pp. 271-313. University of Illinois Press, 1988.

STAROBINSKI, J. *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*. Paris, Gallimard, 1976.

STEINER, G. *After Babel: Aspects of Language and Translation*. Oxford, Oxford University Press, 1975.

WEBER, E. *Peasants into Frenchmen: The Modernization of Rural France, 1870-1914*. Stanford, Stanford University Press, 1976.

WOKLER, R. *Rousseau on Society, Politics, Music and Language*. London-New York, Garland Publishing, 1987.

ZEMON-DEVIS, N. *Le Retour de Martin Guerre*. Paris, Taillandier, 2008

Bibliographie pour la troisième partie.

ALPATOV, V. *Marr et marrisme (Mar i marrism)*. Moskva, Nauka, 1991.

ALPATOV, *150 Langues et la politique (150 jazykov i politika)*. Moskva, IV RAN, 1997.

ALPATOV, V. *Un projet peu connu de latinisation de l'alphabet russe // Slavica Occitania*. N.12. Toulouse. 2001. P.13-28.

ALPATOV, V. *Bakhtine, Vološinov et la linguistique (Bakhtine, Vološinov i lingvistika)*. Moskva, Jazyki Slavjanskikh Kultur, 2005.

BEAUVOIS, D. *Pouvoir russe et noblesse polonaise en Ukraine 1793-1830*. Paris, CNRS, 2003.

BORISENOK, E. *Le phénomène de l'ukrainisation soviétique. Les années 1920-1930. (Fenomen sovetskoj ukrainizatzii. 1920-1930 gody)*. Moskva, Evropa, 2006.

BRONCKART, J.P. ; BOTA, C. *Bakhtine démasqué. Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*. Genève, Droz, 2011.

CADIOT, J. *Le laboratoire impérial : Russie-URSS 1870-1940*. Paris, CNRS, 2007.

CADIOT, J. « A grands pas vers le russe : l'égalité des langues dans les années vingt et trente », dans CADIOT, J., AREL, D. and ZAKHAROVA, L. (éds.), *Cacophonies d'empire*, Paris, EHESL, 2011.

CALVET, L.-J. *La guerres des langues*. Paris, Hachette, 1987.

CARRERE D'ENCAUSSE, E. *Catherine II: Un âge d'or pour la Russie*. Paris, Fayard, 2004.

V. CHKLOVSKI. « Art comme procédé » dans Todorov, T. (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes (1965)*, Paris, Seuil, 2001, pp. 75-98.

CHPET, G. *Essai sur le développement de la philosophie russe. (Oчерк razvitija russkoj filosofii)*, vol.1, (1922) edition, Moskva, Rosspen, 2006.

COMRIE, B. *The Languages of the Soviet Union*. Cambridge University Press, 1981

DEPRETTO, C. *Le Formalisme en Russie*, Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2009

DEPRETTO, C. « Evgenij Polivanov et OPOJAZ » dans S. ARCHAIMBAULT, S.TCHOUGOUNNIKOV, (sous la dir.), *Evgenij Polivanov. Penser le langage au temps de Staline*. Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2013, pp. 17-31.

DIMANSTEIN, S. « Les principes de la création de la terminologie nationale » (Printzypy sozdanija natzionalnoj terminologii) dans D. KORKMASSOV (red.) *L'écriture et la révolution. (Pismennostj i revolutzija)*. Moskva-Leningard, VTZK NA, 1933, pp.26-41.

DOLBILOV, M. *Le pays russe, la foi étrangère. (Russkij kraj, chujaja vera)*, Moskva, NLO, 2010.

FLACK, P. « Polivanov dans le contexte épistémologique du formalisme russe » dans S. ARCHAIMBAULT, S.TCHOUGOUNNIKOV, (sous la dir.), *Evgenij Polivanov. Penser le langage au temps de Staline*. Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2013, pp.32-39.

FICHTE, I. *Discours à la nation allemande*. Paris, Imprimerie Nationale, 1992

GADET, F., GAYMAN, J.M., MIGNOT, Y., ROUDINESCO, E. *Les maîtres de la langue*. Paris, Maspero, 1979.

GOTTLIEB, N. *Language Policy in Japan: The Challenge of Change*. New York, Cambridge University Press, 2009.

GRENOBLE, L. *Language Policy in the Soviet Union*. Kluwer Academic Publishers, 2003

GORHAM, M. *Speaking in Soviet Tongues: Language Culture and the Politics of Voice in Revolutionary Russia*. Northern Illinois University Press, 2003

GORHAM, M. *After Newspeak: Language Culture and Politics in Russia from Gorbachev to Putin*. New York, Cornell University Press, 2014.

HERZEN, A. *Œuvres en trente volumes*. (Sobranije sotchinenij v rtdzati tomakh). Moskva, Akademija Nauk, 1954-1969.

B. ILIZAROV. *L'académicien honoris causa Staline et l'académicien Marr.*
(*Potchetnij akademik Stalin i akedemik Marr*). Moskva, Vetche, 2012.

ISSAEV, M. *Cent trens egaux en droit. Sur les langues de peuples de l'Union soviétique.* (*Sto tridzat ravnopravnykh. O jazykakah narodov sovetskogo sojuaza*). Moskva, Nauka, 1970.

JAKOVLEV, N. « Certains résultats de la latinisation et de l'unification des alphabets des peuples de l'URSS » (Nekotoryje itogi latinizatzii i unifikatzii alfavitov narodov SSSR), dans *Revoljutzija i pismennost*, 1932, n.4-5, pp. 25-46.

JAKUBINSKIJ, L. *Histoire du Russe ancien.* (*Istorija Drevnerusskogo jazyka*). Moskva, Nauka, 1953.

JAKUBINSKIJ, L. *Œuvres choisies. La langue et son fonctionnement.* (*Jazyk i ego funkcionirovanije*). Moskva, Nauka, 1986.

HIRSCH, F. *Empire of nations. Ethnographic knowledge and the making of Soviet Union.* New York, Cornell University Press, 2005.

KAPPELER, A. *Russland als Vielvolkreich: Entstehung, Geschichte, Zerfall.* Munchen, C. H. Beck, 1992.

KNJAZKOV, S, SERBIN, N. *Essai sur l'histoire de l'éducation populaire sous Alexandre II (Otcherk istorii narodnogo obrazovanija pri Alexandre II)*. Moskva, Polza, 1910.

KUEHN, M. *Kant. A Biography*. New York, Cambridge University Press, 2004.

LÄHTEENMÄKI, M. « Sociology in Soviet Linguistics of the 1920-30s : Shor, Polivanov and Voloshinov », in C. BRAINDIST, K. CHOWN, *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938*.

LARTZEV, V. *Evgenij Dmitrievitch Polivanov. La vie et l'œuvre. (Evgenij Dmitrievitch Polivanov. Stranitzы Zhizni i dejatel'nosti)*. Moskva, Nauka, 1988.

L'HERMITTE, R. *Marr, marrisme, marristes, une page de l'histoire de la linguistique soviétique*. Paris, Institut d'Etudes Slaves, 1987.

MARR, N. *Japhétidologie (Jafetidologija)*. (1933), Moskva, Kutchkovo Pole, 2002.

MARTIN, T. « Modernization or neo-traditionalism? Ascribed nationality nad soviet primordialism » in S. FITZPATRICK (ed.). *Stalinism. New Directions*. London, Routledge, 2000, pp. 348-367.

MARTIN, T. *The Affirmative Action Empire: Nations and Nationalism in the Soviet Union, 1923-1939*, New York, Cornell University, 2001.

MILLER, A. « Identité et allégeance dans la politique linguistique de l'Empire russe », dans CADIOT, J., AREL, D. and ZAKHAROVA, L. (éds.), *Cacophonies d'empire : Le gouvernement des langues dans l'Empire russe et l'Union soviétique*. Paris, CNRS, 2010, p. 41.

MILLER, A. *The Ukrainian Question: The Russian Empire and Nationalism in the 19th Century*. Budapest, CEU Press, 2003.

MILLER, A. *Romanov's Empire and Nationalism*. Budapest, CEU Press, 2008

NOURMAKOV, N. (red.) *L'alphabet d'Octobre. Les résultats d'introduction du nouvel alphabet parmi les peuples de RSFSR. (Alphavit Oktabrja. Itogi vvedenija novogo alfavita sredi narodov RSFSR)*. Moskva-Leningard, Vlast Sovetov, 1934.

PAULY, M. *Building socialism in the national the classroom. Education and language policy in soviet Ukraine 1923-1930*. Indiana University, 2005.

POLIVANOV, E. *Pour la science de la langue marxiste (Za marksistkoje jazykoznanije) (1931)*. Smolensk, SGPU, 2002.

POLIVANOV, E. *La dialectologie ouzbek et la langue littéraire ouzbek. Sur l'étape de la construction langagière ouzbek. (Uzbekskaja dialektologija i uzbekskij literaturnyj jazyk. K sovremennoj stadii uzbekskogo jazykovogo stroitelstva)*. Tachkent, Uzbekgosizdat, 1933.

POLIVANOV, E. *Selected Works*. Haag, Mouton, 1974

POLIVANOV, E. *Essais sur les langues orientales et la linguistique générale. (Trudy po vostotchnomu i obshemu yazykoznaniju)*. Moskva, Glavanaja redakzija votochnoj literatury, 1991.

RENAULT, A. « Présentation », dans FICHTE, I. (éd.), *Discours à la nation allemande*, Paris, Imprimerie Nationale, 1992.

SEROT, P. *Les langues ne sont pas les choses*, Paris, Petra, 2010.

SMITH, M. *Language and Power in the Creation of the USSR, 1917-1953*. Berlin, Mouton de Gruyter, 1998.

STALINE, I. *Le marxisme et la question nationale et coloniale*, Paris, Editions Sociales, 1949.

STALIUNAS, D., *Making Russians: Meaning and Practice of Russification in Lithuania and Belarus after 1863*, Amsterdam, Rodopi, 2007.

TCHAADAÏEV, P. *Lettres philosophiques*. Lausanne, L'Âge d'Homme, 2009.

S. TCHOUGOUNNIKOV. « Polivanov, le théoricien de l'évolution langagière » dans S. ARCHAIMBAULT, S.TCHOUGOUNNIKOV, (sous la dir.), *Evgenij Polivanov. Penser le langage au temps de Staline*. Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2013, pp. 234-259.

THADEN, E., *Russification in the Baltic Provinces and Finland, 1855-1914*, 1981
Princeton University Press, 1981.

TYNIANOV, Y. *Les archaïstes et les novateurs (Arkhaisty i novatory)*. Leningrad, Priboj, 1929.

B. USPENSKIJ. « Nicolas I et la langue polonaise (Nikolaj I i polskij jazyk) dans *Essais Historique et philologiques (Historiko-filologičeskie otccherki)*. Moskva, Jazyki slovjanskoj kultury, 2004.

VINOGRADOV, V. *Essais sur l'histoire de langue littéraire russe de XVIII-XIX siècles. (Otccherki po istorii russkogo literaturnogo jazyka XVIII-XIX vekov)*. (1934). Moskva, Vyschaja Chkola, 1982.

VINOGRADOV, V. *La langue de Pouchkine. Pouchkine et l'histoire de la langue littéraire russe. (Jazyk Pouchkina. Pouchkin i istorija russkogo literaturnogo jazyka)*. Moskva, Academija, 1935.

VINOKUR, G. *La culture de la parole. (Cultura Retchi)*. Moskva, Federazija, 1929.

VINOKUR, G. *Œuvres choisies sur la langue russe. (Izbrannyje raboty po russkomu jazyku)*. Moskva, GOSPEDGIZ, 1959.

VOLOSINOV, V. *Marxisme et philosophie du langage : les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, Limoges, Lambert Loucas, 2010.

VULPIUS, D. *Nationalisierung der Religion: Russifizierungspolitik und ukrainische Nationsbildung 1860-1920*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2005.

VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique, Vol.4*, Paris, Garnier, 1878.

WARTMAN, T. *Scenarios of Power: Myth and Ceremony in Russian Monarchy from Peter the Great to the Abdication of Nicholas II*. Princeton University Press, 1994.

WRIGHT, S. *Language Policy and Language Issues in the Successor States of the Former USSR*. 1999.

ŽIRMUNSKIJ, V. *La langue nationale et les dialectes sociaux. (Natzionalny jazyk i ego sotzialnyje dialekty)*, Leningrad, Goslitiazdat, 1936.

YAGELLO, M. « Le roi nu. Le cas de Nicolas Marr » dans *Les langues imaginaires*. Paris, Seuil, 2006, pp.149-170.

Histoire Épistémologie Langage. Tome 32, fascicule 1, « Catherine II et les langues », 2010.

Ab Imperium, 2, 2005.

Abstract

Politics and micropolitics of language.

The general aim of this thesis is to develop a project of transversal research in the domain of social sciences that we designate as political philosophy of language by appealing to the concepts of the contemporary French philosophers Gilles Deleuze and Felix Guattari. The accomplishment of this task demands a theoretical and historical contextualization of language policy in France and Soviet Union in the revolutionary period with special attention to the importance attached to this field by the main politic-makers of both countries. According to the central hypothesis of this project, the essential part of a revolution is the discovery of “molecular tissue” around the new centers of power that makes possible the mobilization of forces that will produce a political, axiological as well as epistemological rupture with an Old Regime. Comparative research of the language policies in France and the Soviet Union permits to reveal their impact on the republican “nation-building” which opens the so-called “political modernity” period and on the construction of the cultures “proletarian in content, national in form” in the Soviet republics. The latter is often used as the base for the contemporary politics of identity, especially concerning the minorities. Such research also opens a debate on the possibility of a “revolution in language”, decidedly repudiated, by Saussure, and an analysis that makes possible an elaboration of a new typology of the vehicular functions of language.

This thesis consists of three main parts. The first part focuses on an analysis of the interdisciplinary context of the project of political philosophy of language that we found in the common work of Deleuze and Guattari. It also emphasizes the significance of the polemics with structuralism that reveals its incapacity to think over the essential political problems, especially those concerning the policy of language. It shows the genesis of the concept of deterritorialization

and reterritorialization in the context of the philosophy of signs as well as the particular importance of the functionalist approach to the analysis of linguistic vehicularity.

The second part proposes an examination of the aims and scope of institutionalization of French as the national language and its role in the nation building. From the theoretical point of view, it reveals the conflict between the classical concept of “clarity” of the French and ideology of the popular language, developed by Rousseau that could be considered as “proto-romantic”. As the numerous debates about the political language of revolution confirm, the project of its “regeneration” lies in the core of the whole body of problems that concern the establishment of the new type of political regime. We will turn to the analysis of the impact of the centralized language policy on the distribution of the revolutionary decrees, of public education, of administrative, economical and military reforms.

The third part scrutinizes the language policy in the Soviet Union and, in retrospective, that of the Russian Empire. Special emphasis is made upon the difference between the old policy of russification and the soviet project of indigenization that provides the unique example of interior decolonization. We are showing that the works of Soviet scholars, often associated with the Russian formalism, are largely overcoming the dogmas of the official Marxist doctrine and open a new era in the analysis of the social functions of language.

Key Words: Language policy, Deleuze and Guattari, language vehicularity, functionalism, micropolitics, Russian Formalism, French Revolution, Soviet policy of indigenization.

